

FONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE

B. Prov.

VII

436

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XVIII



Palchetto

Num.° d'ordine

35-9-32

35-9-32





B. Priv

VII

436-434



HYDROGRAPHIE

DE

LA MER DU SUD.

TOME PREMIER.

201-1-1

201-1-1

HISTOIRE

DES NOUVELLES DÉCOUVERTES

FAITES DANS LA MER DU SUD
EN 1767, 1768, 1769 & 1770.

RÉDIGÉE D'APRÈS LES DERNIÈRES RELATIONS

Par M. DE FRÉVILLE.

Accompagnée d'une Carte dressée par M. de Vaugondy.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez DE HANSY le jeune, Libraire,
rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





P R É F A C E.

L'ART de la navigation a fait les plus étonnans progrès, & la connoissance du globe est encore très-imparfaite. Une partie considérable de l'hémisphère austral est demeurée inconnue. Cette vaste plage renferme-t-elle dans son sein un continent immense, ou n'est-elle occupée que par l'Océan? C'est ce qu'on ne sçait pas : on ignore même l'étendue, la figure & la position des terres reconnues par les anciens Navigateurs.

COMMENT, depuis la découverte de l'Amérique, l'ambition de se former de nouveaux Royaumes n'a-t-elle pas porté les Souverains à faire reconnoître cette portion singulière du globe? La raison en est sensible; c'est qu'une erreur générale, invétérée, leur a fait chercher la gloire dans le tumulte des

combats; c'est que les avantages qu'on peut se promettre de la conquête d'une région dont on soupçonne seulement l'existence, se présentent dans une perspective trop éloignée.

IL étoit réservé à notre siècle de voir les deux plus puissants Princes de l'Europe entreprendre ce qui a été si longtems négligé : ils ont senti que l'expédition la plus glorieuse, la plus propre à illustrer le règne d'un Souverain, est la découverte des terres inconnues. Le succès de pareilles entreprises, en immortalisant la nation qui l'a tenté, lui ouvre de nouvelles sources de richesses, de puissance & de bonheur. Mais le desir de dompter les nations étrangères, de les attacher à leur joug, n'a pas influé sur leur conduite ; ils ne se sont proposé que de répandre un nouveau jour sur l'Histoire Naturelle, la Physique, la Géographie, & d'étendre les progrès des connoissances & du commerce.

C'EST sous des auspices si favorables que les vaisseaux Anglois & François ont pénétré dans l'hémisphère austral, & qu'ils ont fait dans l'Océan Pacifique des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs en trois siècles. Mais avant d'entrer dans le détail de ces expéditions brillantes, il convient de rappeler succinctement les entreprises déjà faites dans ce même Océan Pacifique.

LA gloire de la première découverte dans les régions australes est attribuée à un Normand, Paulmier de Gonneville, dans une navigation entreprise en 1503.

IL fit voile d'Honfleur sur un seul vaisseau que des Marchands avoient équipé pour les Indes Orientales. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il fut surpris par une violente tempête, qui lui fit perdre sa route & le jetta sur une côte, qu'on prétend

faire partie d'un continent. On a d'abord placé cette terre entre l'Afrique & l'Amérique, vers le quarante-deuxième degré de latitude Sud, & le septième de longitude; ensuite au Sud-Ouest du cap de Bonne-Espérance, vers les quarante-huit degrés de latitude & vingt de longitude, sous le nom de Terre de Gonneville ou des Perroquets; parce que ces oiseaux étoient en grand nombre sur la terre où il avoit abordé.

LA relation de Gonneville nous apprend qu'il trouva sur le continent où il fut jetté une terre fertile, des peuples policés & soumis à un Roi, dont il emmena en France un fils nommé Essomeric.

CEPENDANT tous les Navigateurs qui ont traversé l'Océan entre l'Amérique & l'Afrique, n'ont jamais aperçu cette prétendue terre des Perroquets, ni aucune autre à cette hauteur

qui par son étendue puisse mériter ce nom : on fait même que toutes les terres qu'on croit avoir reconnues dans ces parages , sont situées entre les cinquante & soixante degrés de latitude. La rigueur de ces climats, les glaces & les froids excessifs qui y regnent, s'accordent très-mal avec la beauté, les productions & les mœurs du pays dont parle Gonville, & font de la terre des Perroquets un séjour imaginaire.

Si l'on fait attention à ce que dit Gonville, qu'il ne trouva cette terre qu'après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance , il paroîtra bien probable que ce Navigateur vint atterrir à l'Isle de Madagascar , que les Portugais avoient déjà reconnue. C'est à cette seule Isle que peut convenir sa relation vague, transmise par tradition, & publiée plus de cent cinquante ans après son retour en France.

MAGELLAN est le premier qui ait pé-

nétré dans la Mer du Sud. Ce Portugais, d'un génie supérieur, conjectura que la mer devoit être ouverte à l'extrémité de l'Amérique. Il fit voile de Séville avec cinq vaisseaux. Il vint relâcher sur la côte déserte de l'Amérique, qui s'étend du port Saint-Julien jusqu'à l'embouchure du détroit qui porte son nom.

S'IL faut en croire Pigafetta, on vit sur cette côte une race de géans que Magellan nomma Patagons, parce qu'ayant chaussé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux.

L'EXISTENCE de ces géans Patagons a fait beaucoup de bruit, elle a excité des disputes très-vives parmi les Savans. Cette matière a été judicieusement discutée par l'Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* : il paroissoit enfin décidé qu'on devoit

mettre au rang des mensonges imprimés les relations publiées sur les géans de la Patagonie.

CEPENDANT un Homme de Lettres connu a tout récemment essayé de les faire revivre; il se déchaîne contre ceux qui ont la témérité de révoquer en doute l'existence de cette nation colossale. « La pointe méridionale de l'Amérique, dit-il dans l'*Histoire d'un voyage aux Isles Malouïnes*, est la patrie des Patagons : c'est une contrée singulière où la nature s'abâtardit dans les végétaux, se relève avec avantage dans l'espèce humaine; elle y produit des géans, des plantes sans vigueur & des quadrupèdes dégénérés ».

« C'EST un phénomène assez singulier que depuis qu'il y a des hommes policés & des livres, on ne se soit jamais accordé sur l'existence des géans; c'est sur-tout par rapport aux Patagons que ce problème a paru longtems insoluble aux Philosophes ».

« L'AUTEUR, plus ingénieux qu'exact des *Recherches Philosophiques*, a été la dupe de son imagination, quand il a consacré un Chapitre entier de son Ouvrage à répandre son pyrrhonisme sur l'existence des géans. On voit que la crainte de parler comme le reste des hommes a conduit sa plume; il passe en revue tous les Voyageurs qui ont traversé le détroit de Magellan, affoiblit leur témoignage par des plaisanteries, mais qui portent à faux. On peut en juger par celles-ci ».

« CORNEILLE DE MAYE, dit cet Auteur, crut distinguer de loin, sur les collines de la Terre de Feu, un homme colossal occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable... On peut l'accuser d'avoir eu une illusion d'optique en regardant les collines; il aura pris la pointe d'un rocher ou le tronc d'un arbre pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes ». Comme si

on pouvoit se tromper au mouvement des géans ! Comme si la pointe d'un roc ou d'un tronc d'arbre pouvoient sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable !

« L'ITALIEN PIGAFETTA, compagnon de Magellan, poursuit l'Auteur des *Recherches*, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus Titans de cette contrée.... On ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que cet Ultramontain ; & ce seroit faire tort à ses lumières, que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières ».

« L'HÉROÏQUE Sarmiento étoit un visionnaire & l'homme de son tems le plus ignorant en Géographie ».

« ON peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Voyage du Commodore Byron..... Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par

sa petite taille & son Journal Britannique, se hâta d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers ».

« VOILA à-peu-près de quelle façon raisonne l'Auteur des *Recherches Philosophiques*. Ce n'est pas là sans doute un calcul de probabilité; mais une satire: non pas des *Recherches Philosophiques*, mais un recueil d'épigrammes ».

« CETTE question, ajoute l'Editeur, est décidée par la relation authentique du voyage du Commodore Byron; mais je veux convaincre les plus incrédules, & voici des preuves qui vont justifier la nature contre les idées étroites de ses détracteurs ».

D'APRÈS cet exposé, il est visible que l'Editeur s'annonce pour un zélé défenseur des géans. Voyons si ses preuves ont cette force victorieuse qui entraîne la persuasion.

« DE tems immémorial, dit-il, on

etroit en Amérique qu'il y a dans sa partie méridionale une race de géans redoutable par ses violences & par ses crimes ».

L'Editeur sent bien qu'une pareille tradition est peu propre à convaincre les détracteurs de géans : aussi avouet-il que l'Ynca Garcilasso , qui l'a rapportée dans son Histoire du Pérou , exagère beaucoup en assurant « qu'on vit arriver dans des bateaux de jonc , vers la pointe de Sainte-Hélène , une troupe de géans si hauts , que les naturels du pays ne leur alloient qu'aux genoux ; qu'ils avoient des yeux larges comme le fond d'une assiette ; que chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes ; qu'ils tuoient les femmes dont ils vouloient jouir , &c ».

« L'Ynca , dit l'Editeur , n'a pas mieux observé les proportions de ses géans , que Mahomet celles de son Ange , qui avoit soixante mille têtes. Mais de ce que les Péruviens ont exagéré , il

ne s'enfuit pas qu'ils n'ont rien vu » ?

MAIS s'enfuit-il donc qu'ils ont vu des géans ? Avec une pareille logique , ne prouveroit-on pas que si l'Ange de Mahomet n'avoit pas soixante mille têtes , il devoit en avoir plus de cinquante ; & qu'à coup sûr , cet Ange est apparu à l'Imposteur Arabe ? C'est à-peu-près ainsi que raisonne l'Auteur d'un Essai sur la population de l'Amérique , qui , pour rendre raison de la tradition sur l'existence des géans , nous assure gravement que notre globe fut originaiement habité par des Anges , que le Ciel foudroya pour leurs crimes ; qu'on doit attribuer à cette première race les grands ossemens fossiles parsemés dans les deux continents ; & qu'après la destruction des Anges , on vit naître l'espece humaine.

L'EDITEUR fait ensuite le dénombrement de tous les Marins , qui dans le seizieme siècle ont cru voir des mortels d'une taille démesurée sur les côtes
de

de la Magellanique. « On ne voit pas même, dit-il, que le petit nombre des Philosophes de ce tems-là révoquaissent en doute cette singularité de la nature. Le peuple citoit sur ce sujet les Navigateurs de toutes les Nations ; les Théologiens, Goliath ; & les beaux Esprits, Polyphème ».

N'EST-CE pas-là une heureuse application de l'Histoire & de la Fable ? Mais l'Editeur qui, pour confirmer l'existence des géans Patagons, cite les Voyageurs, Goliath & Polyphème, semble oublier ce qu'il a avancé quelques pages plus haut, « qu'il faut lire les Voyageurs avec la plus grande circonspection ; peser leurs témoignages, les comparer entr'eux ; & lors même qu'ils sont unanimes, les faire céder à celui de la raison ». Cette regle sage est continuellement violée par ses raisonnemens.

Il est tellement prévenu en faveur

d'une race gigantesque, que pour en réaliser l'existence, il s'appuie sur M. Frésier, qui n'a point vu de géans; & sur les témoignages de MM. Duclos-Guiot & de la Giraudais, dont le premier a vu des sauvages dont le plus grand avoit six pieds, & le second d'autres sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds de haut.

« MAIS personne, ajoute-t-il, n'a porté cette vérité historique jusqu'à la démonstration comme le Chef d'escadre Byron, qui en 1764 & 1765, fit le tour du monde sur les traces des Dampierre, des Gemelli & des Anson ».

ON est d'autant plus surpris de ce ton affirmatif, que l'Éditeur ne pouvoit pas ignorer que le journal du voyage de Byron, qu'on a d'abord publié à Londres, n'est point de ce Chef d'Escadre. Son journal est imprimé avec ceux de MM. Wallis, Carteret & Cook. M. Byron nous dit que les Patagons qu'il a visités

lui ont paru d'une haute taille; qu'il ne les a point mesurés; mais que s'il doit en juger, par comparaison, avec lui-même, les plus grands n'ont guère moins de sept pieds mesure d'Angleterre, c'est-à-dire, guère moins de six pieds six pouces de France. Cette hauteur, qui n'est assurément pas celle d'un géant, est encore estimée sur la simple apparence.

Il y a lieu de croire que M. Byron exagère beaucoup en parlant de la stature des Patagons. M. Wallis, qui, en 1766, a vu cette troupe d'Américains, nous assure qu'il en a mesuré plusieurs, & les plus grands n'avoient que six pieds six ou sept pouces d'Angleterre; ou six pieds de France. C'est ce que confirme la relation de M. de Bougainville, qui l'année d'après, rencontra ces mêmes Sauvages à la baie Boucault.

« CES Américains, dit-il, sont les mêmes que ceux vus par l'Étoile en

1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille. Parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-dessous de cinq pieds cinq ou six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces. Les gens de l'Etoile en avoient vu, dans le précédent voyage, plusieurs de six pieds ».

« Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme quarrure, la grosseur de leur tête & l'épaisseur de leurs membres: ils sont robustes & bien nourris; leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature, & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroissement dont il est susceptible. Leur figure n'est ni dure, ni désagréable; plusieurs l'ont jolie: leur visage est rond & un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents extrêmement blanches, n'auroient, pour Paris, que le défaut d'être larges. Ils por-

rent de longs cheveux noirs, attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée, comme l'est sans exception, celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zône torride, que de ceux qui naissent dans les Zônes tempérée & glaciale ».

CE témoignage authentique, rendu par un homme qui ne cherche pas à en imposer, & qui dans ses voyages, n'a eu pour but que d'aggrandir le cercle de nos connoissances géographiques & physiques, auroit dû faire revenir de sa prévention, l'intrépide partisan des Titans du Sud; ou du moins faire sur son esprit, assez d'impression pour l'empêcher de déclamer contre ceux qui ne sont point de son opinion, sur l'existence de ces prétendus géans.

MAIS pour achever de le convaincre que ceux qui en nient formellement l'e-

xistence ; ne font point comme il le croit , des esprits bornés , des détracteurs de la nature , des ennemis des géans , citons-lui ce qu'a écrit à ce sujet , un Naturaliste , un Philosophe , qui auroit été enchanté de pouvoir difféquér un de ces énormes mortels , & d'en faire l'anatomie comparée ; je veux parler de M. de Commerçon. Ce Savant , qui dans le dessein de présenter au public un corps complet d'Histoire Naturelle , avoit amassé d'immenses matériaux , s'explique ainsi sur les Patagons , dans une Lettre adressée à M. de la Lande.

« CES Titans prodigieux du détroit de Magellan , n'ont jamais existé que dans l'imagination échauffée des Poètes & des Marins ».

• « NE trouvez-vous pas bien singulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur ? Ce qui m'étonne sur-tout , c'est de voir que des gens que j'aurois

pris à témoins du contraire, en leur supposant quelque amour pour la vérité, sont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion absurde. Ils ne craignent point d'affurer qu'ils ont vu, au détroit de Magellan, des hommes de neuf pieds. Mais j'ai vu comme eux, ces mêmes Patagons. Je me suis trouvé au milieu de plus de cent, sur la fin de 1761, avec M. de Bougainville, que j'accompagnai à la descente qu'on fit à la baie Boucault ».

« JE puis certifier qu'ils sont communément de cinq pieds six à huit pouces. J'en ai bien peu vu qui excédassent cette taille ; mais aucun qui passât six pieds quatre pouces ».

« Il faut convenir qu'il y a bien loin de-là à cette prétendue taille gigantesque, que leur donnent quelques Voyageurs. On recrutera de tels hommes, quand on voudra, en France, en Suisse, en Allemagne ; & on assure que le Roi de Prusse en a eu des Compagnies entières dans ses armées ».

« OUTRE ces Patagons , avec lesquels nous restâmes environ deux heures , à nous accabler de marques d'amitié , nous en avons vu un grand nombre d'autres, nous suivre au galop , le long de leurs côtes. Mais ces derniers n'avoient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers ».

« JE crois encore devoir faire observer, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées sur ces Sauvages , qu'ils vont errans comme les Scythes , & sont presque sans cesse à cheval. Mais leurs chevaux sont de la race Espagnole , qui est très-petite. Comment donc prétendre leur affourcher des géans sur le dos ? Sans avoir plus d'une toise de haut, ils sont déjà obligés de tendre les pieds en avant ; ce qui ne les empêche pas d'aller toujours au galop , soit à la montée, soit à la descente. Leurs chevaux sont préparés , & formés à cet exercice. D'ailleurs l'espece en est si multipliée dans les gras pâtu-

rages de l'Amérique méridionale, qu'ils se foucient peu de les ménager ».

LE défenseur des géans, pressé par toutes ces raisons, veut du moins soutenir la possibilité d'un peuple colossal. « Je voudrois bien savoir, dit-il, par quelle bizarrerie on voudroit que dans les trois continens, l'espece humaine fût nécessairement réduite à la plus exacte uniformité? N'y a-t-il pas à l'embouchûre du Sénégal, des Albinos? La nature n'a peut-être qu'une loi, & cette loi lui suffit pour faire naître un Kalmouk & une femme de Géorgie; pour organiser un Nègre stupide d'Angola & un Montequieu; pour produire un Nain & un Géant ».

« CETTE vaste plage, que borde le détroit de Magellan, aussi-bien que la Terre de Feu qui lui répond, semblent former une espece de monde à part; le sol y est nud & mêlé de talc, de nitro

& de coquillages fossiles ; l'amas de toutes ces matières hétérogènes , y compose des collines en pic , qui ne sont jamais tapissées de verdure. D'énormes rochers couronnés de glaçons , paroissent suspendus dans les airs , & forment un tableau sublime , mais affreux. Quand le ciel n'est pas serein , il est voilé d'épais nuages , tous les vents y sont impétueux ; les calmes de la mer n'y sont interrompus que par des tempêtes. Pourquoi dans des climats qui diffèrent si fort des nôtres , chercher des hommes qui nous ressemblent » ?

ON voit par les derniers argumens que les prétentions de l'Editeur se réduisent à prouver qu'il est possible à la nature d'enfanter des colosses , & que si la Patagonie , qui n'est point du tout un paradis terrestre , ne produit pas encore des géans , elle pourra un jour enfanter une race d'hommes plus extraordinaires que ceux dont fait mention Garcilasso. Il y auroit de la mauvaise hu-

meur à vouloir l'inquiéter dans ce dernier retranchement. Il convient de lui laisser la liberté d'imaginer sur les possibles, tous les systêmes qui pourront l'amuser, & de revenir à Magellan, qui, au rapport de Barros, Historien plus exact que Pigafetta, n'a point vu de géans, sur la côte déserte de l'Amérique ».

MAGELLAN, ayant hiverné au port Saint-Julien, pénétra dans la mer du Sud par le détroit qui a rendu son nom immortel. Il découvrit au-delà du tropique du Capricorne, deux petites Isles stériles & inhabitées, qu'il nomma *les Isles infortunées*. Leur position est incertaine. Il reconnut ensuite les Isles des Larrons, situées à l'extrémité de la mer du Sud, à quatre cens lieues à l'Est des Philippines, où se terminèrent ses découvertes & où il perdit la vie.

LES Isles des Larrons, qu'on nomme aussi *les Isles Mariannes*, forment un ar-

chipel, qui s'étend du Sud au Nord ; depuis le treizième jusqu'au vingt-deuxième degré de latitude septentrionale. Leur position dans la Zône torride, n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serain & le terrain fertile. Les habitans, avant leur communication avec les Européens, alloient nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poissons. La pêche étoit leur occupation ordinaire. Ils étoient parvenus à imaginer & à construire les pirogues les plus parfaites qu'on ait vues dans le tour du globe.

LES peuples nombreux de cet Archipel ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Le reste a été concentré dans l'Isle de Guam, qui a de vingt-cinq à trente lieues de circuit.

ALPHONSE DE SALAZAR, Espagnol,

découvrit, en 1525, l'Isle *Saint-Barthelemy*. Ce fut inutilement qu'il voulut y mouiller : on ne trouva point de fond avec une ligne de cent brasses. La position de cette Isle est par les quatorze degrés de latitude Nord, & cent quatre-vingt-neuf de longitude.

ALVAR DE SUAVEDRA fit voile du port du Mexique en 1526. Arrivé par les onze degrés de latitude Nord, & les cent quatre-vingt-neuf degrés de longitude, il découvrit un groupe d'Isles, qu'il nomma *les Isles des Rois*, parce que c'étoit le jour de l'Epiphanie. Il est le premier qui ait eu connoissance des terres auxquelles on a donné le nom de *Nouvelle Guinée*, ou *Terre des Papous*. Il reconnut aussi par douze degrés Nord, quatre-vingt lieues à l'Est des Isles des Rois, une chaîne d'Isles basses, qu'il appella *les Isles des Barbus*.

DIEGO HURTADO & Fernand de Grijalva, partirent du Mexique en

1533, pour découvrir les Terres australes. Ils reconnurent une Isle qu'ils nommèrent *Saint-Thomas*. Elle est par vingt degrés de latitude Sud, & deux cent soixante-deux degrés de longitude.

JEAN GAETAN & Bernard della Torre, sortirent du Mexique en 1542, & dirigeant leur route au Nord de la ligne, découvrirent plusieurs Isles : savoir, *Rocca Partida* (*Roche Taillée*), par vingt degrés de latitude, & deux cens cinquante-un de longitude ; les *Isles du Corail*, à dix degrés de longitude sur le même méridien ; celles du *Jardin*, à neuf degrés trente minutes de latitude, & cent soixante-dix-sept de longitude ; la *Matelote*, deux cens quatre-vingt lieues plus loin, & par la même latitude ; l'*Isle d'Arézise*, trente lieues plus avant ; enfin, ils abordèrent à la nouvelle Guinée.

UNE découverte célèbre que tous les Navigateurs ont inutilement cher-

ché à vérifier, en traversant la Mer Pacifique, est celle d'Alvaro de Mendana. Il fit voile du Pérou en 1567, entre le septième & le douzième parallèle, & vers le deux cens dixième méridien, selon les cartes Espagnoles; il découvrit un archipel considérable par le nombre & l'étendue des Isles qui le composent, & que l'opinion qu'on conçut de leurs richesses, fit nommer *Isles Salomon*. On prétend que quelques-unes de ces Isles ont depuis cent jusqu'à trois cens lieues de circuit. On fait en général, que l'air y est tempéré, qu'elles sont très-fertiles & fort propres à y faire des établissemens; mais leur position n'est point du tout déterminée. *Isabella* & *Guadalcanar*: la première, de trois cens lieues de tour, & l'autre un peu moins grande, passent pour les plus considérables de cet archipel.

LES Espagnols résolurent d'abord d'envoyer des Colonies dans les Isles,

dont on pouvoit espérer de grandes richesses; mais la crainte que leur inspira le fameux Drake, qui le premier troubla la profonde tranquillité dont ils jouissoient dans la mer du Sud, fit remettre à des tems moins orageux, l'exécution de cet établissement.

LES découvertes que Drake fit dans l'Océan Pacifique, ne sont pas mieux connues que les Isles de Salomon. A son entrée dans la mer du Sud, en 1578, il fut accueilli d'une tempête qui le porta jusque sous le cercle polaire antarctique, où il aborda à une petite Isle voisine de deux ou trois autres, toutes habitées; il les nomma *Elisabethides*. Après plusieurs courses dans la mer du Sud, faisant voile au Nord, dans la résolution de s'ouvrir un chemin par la Mer glaciale, il découvrit à trente-huit degrés de latitude, la Californie septentrionale, où il relâcha dans une bonne baie. Il donna à cette côte, le nom de *Nouvelle Albion*. Il nous

nous en a laissé une description très-curieuse. Les habitans regardèrent les Anglois comme des Dieux, & leur rendirent des honneurs infinis.

LE grand froid de ce climat détourna Drake du dessein de reconnoître le détroit d'Anian. En se rapprochant de la ligne, il rencontra plusieurs Isles qui n'en font qu'à huit degrés. Ayant séjourné deux ou trois jours dans l'une de ces Isles, dont on ignore la longitude, il revint en Europe par la route des Moluques & du cap de Bonne-Espérance.

LA durée de son voyage fut d'environ trois ans. On fait l'accueil que lui fit, à son retour, la Reine Elisabeth, qui vint manger à son bord. Elle voulut que son vaisseau *le Pélican*, fût soigneusement conservé à Deptford, comme le plus beau monument qu'on pût ériger à la gloire de la Nation.

L'ESPAGNE qui n'avoit point perdu

de vue l'établissement d'une colonie dans les Isles Salomon, envoya, en 1595, au Vice-Roi du Pérou, des ordres pour l'exécution de ce projet. Dom Alvar de Mendana, chargé de cette brillante entreprise, partit de Payta cette même année, avec quatre navires, pourvus de tout ce qu'on crut nécessaire pour favoriser les progrès d'une colonie naissante. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ses propres découvertes.

MENDANA, dirigeant sa route entre le neuvième & le onzième parallèle méridional, découvrit, environ par deux cens quarante-trois degrés de longitude, les Isles *Saint-Pierre, Magdelaine, Dominique & Christine*, qu'il nomma *les Marquises de Mendoce*; environ vingt-quatre degrés plus à l'Ouest, il se trouva à la vue de quatre petites Isles basses, sablonneuses, couvertes d'arbres, & disposées en quarré; il nomma ces Isles *Saint-Bernard*. Con-

tinuant sa route à l'Ouest , entre les deux mêmes parallèles , il découvrit *l'Isle Solitaire* , à dix degrés vingt minutes de latitude Sud , & deux cens dix degrés de longitude ; il arriva enfin à une Isle qu'il nomma *Sainte-Croix*. Elle étoit d'environ cent lieues de tour. Après un séjour d'environ deux mois , il y mourut ; le vaisseau Amiral se perdit , du moins , on n'a pas su ce qu'étoit devenu son navire. Les trois autres vaisseaux firent voile pour les Philippines.

QUIROS , qui avoit ramené au Mexique Dona Isabella , fut chargé par Philippe III , de perfectionner les découvertes qu'il avoit commencées dans son premier voyage , sous les ordres de l'infortuné Mendana. Le Vice-Roi du Pérou reçut en même-tems ordre de faire équiper deux navires pour la mer du Sud.

QUIROS fit voile avec ces deux vais-

seaux le 21 Décembre 1605, & dirigea sa route sur la *Nouvelle-Guinée*. Arrivé par les vingt-quatre degrés de latitude Sud, & environ deux cent quarante-neuf degrés de longitude, il découvrit une petite Isle où il ne put atterrir; puis une autre, à la suite de laquelle on en vit cinq ou six, entre dix-huit & dix-neuf degrés Sud, & environ deux cent vingt-neuf degrés de longitude. Toutes ces Isles sont connues sous le nom d'Isles de Quiros. Continuant toujours de porter à l'Ouest, il découvrit par treize degrés de latitude & à peu près par deux cens neuf degrés de longitude l'Isle qu'il nomma de *la belle Nation*.

APRÈS quelque séjour dans cette Isle, Quiros se proposa de toucher à l'Isle Sainte-Croix qu'il avoit reconnue dans son premier voyage; mais il la manqua: & découvrit par douze degrés de latitude Sud, & environ cent quatre-vingt-onze degrés de longitude l'Isle de *Taumaco*, puis une grande terre,

à laquelle il donna le nom de *Terre australe du Saint-Esprit*, située vers les quinze degrés de latitude Sud & cent quatre-vingt-sept degrés de longitude.

QUIROS borna là ses découvertes, & reprit la route du Mexique après avoir fait quelques tentatives inutiles pour retrouver l'Isle Sainte-Croix.

UNE navigation mémorable, par la hardiesse de l'entreprise & le nombre des découvertes, est celle de Jacques le Maire & de Cornelis Shouten. Partis du Texel le 14 Juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* & *le Horn*, ils s'ouvrirent un passage dans la mer du Sud par un détroit jusqu'alors inconnu; auquel ils donnèrent le nom de *Lemaire*.

APRÈS avoir doublé le cap de Horn, ils firent voile au Nord & découvrirent *l'Isle des Chiens*, située par les quinze degrés de latitude Sud, & deux cens trente-huit degrés de longitude. De-là ils dirigèrent leur route à l'Ouest dans

l'espérance de trouver les Isles Salomon. A une distance d'environ cent lieues de l'Isle des Chiens, par quinze degrés de latitude méridionale, & deux cens vingt-neuf degrés de longitude, ils découvrirent *l'Isle Sans Fond*, ainsi nommée parce qu'effectivement ils n'y trouvèrent point de fond; quinze lieues plus à l'Ouest, par quatorze degrés de latitude, une autre Isle, où il n'y avoit point de fond non plus qu'à la précédente, & qu'ils nommèrent *l'Isle Water*, parce que le milieu en étoit submergé; à vingt lieues plus loin dans l'Ouest, *l'Isle des Mouches*; par seize degrés dix minutes Sud & entre les cent quatre-vingt-douze & cent quatre-vingt-treize degrés de longitude, *l'Isle des Cocos* & celle des *Traîtres*; cinquante lieues plus à l'Ouest, *l'Isle d'Espérance*; & enfin *l'Isle de Horn*, par quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude Sud, & cent quatre-vingt-huit degrés de longitude. De-là dirigeant leur route

sur la Nouvelle-Guinée , ils passèrent entre son extrémité occidentale & Gilolo , & se rendirent à Batavia , où ils furent arrêtés prisonniers , & leurs équipages distribués sur toute la flotte de l'Amiral Spilberg.

LE MAIRE , embarqué sur le vaisseau Amiral de la flotte Hollandoise , pour retourner en Europe , n'eût point le bonheur d'y arriver , pour jouir du fruit de ses travaux & de la gloire de son nom. Il mourut près de l'Île Maurice. Shouten revit sa patrie , où il fut reçu avec tous les éloges qui lui étoient dus.

ABEL TASMAN , un des Navigateurs qui dans les vues de l'utilité générale , ont fait d'incroyables efforts pour reculer les bornes de la Géographie & perfectionner la navigation , fit voile de Batavia , le 14 Août 1642 , avec deux vaisseaux , le *Heemskerk* & le *Zee-Haan*. Arrivé par les quarante-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude

méridionale, & cent soixante-trois degrés cinquante minutes de longitude, il eût la vue d'une terre, distante de quatre lieues, à laquelle il donna le nom de *Van-Diemen*, du nom du Directeur de la Compagnie des Indes. Il y mouilla dans une baie qu'il nomma *Frédéric-Henri*, dont la position est par quarante-trois degrés dix minutes de latitude Sud, & cent soixante-sept degrés de longitude. Ayant relevé cette côte jusqu'à quarante-un degrés trente-quatre minutes, il quitta la terre de Diemen, résolu de courir à l'Est jusqu'aux cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, pour découvrir les Isles de Salomon.

TASMAN découvrit, par les quarante-deux degrés dix minutes de latitude & cent quatre-vingt-huit degrés de longitude, une terre très-élevée, connue aujourd'hui sous le nom de *Nouvelle-Zélande*; il en suivit la côte jusqu'à près du trente-quatrième degré de latitude Sud; d'où faisant voile au Nord

il reconnut l'*Isle Pylstaart*, dont la latitude est de vingt-deux degrés trente-cinq minutes, & la longitude de deux cens quatre degrés quinze minutes ; l'*Isle d'Amsterdam* par les vingt-un degrés vingt minutes de latitude Sud, & deux cent cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude ; vingt lieues environ plus au Nord sur le même méridien, l'*Isle de Rotterdam* ; & enfin par les dix-sept degrés dix-neuf minutes, & environ deux cent un degrés trente-cinq minutes de longitude, un groupe d'Isles, qui portent le nom d'*Isles du Prince Guillaume & de Bas-fonds d'Heemskerk*. Là se bornèrent ses recherches. Il ne songea plus qu'à se rendre à Batavia, où il arriva en passant entre la Nouvelle-Guinée & Gilolo.

EN 1644, on donna le nom de *Nouvelle-Hollande* à une vaste région, qui s'étend depuis le dixième jusqu'au trente-huitième degrés de latitude Sud, entre le cent vingt-quatrième & le cent

soixante-huitième degré de longitude. Cette immense contrée, dont avant les dernières découvertes, on n'avoit qu'une connoissance très-imparfaite, a l'Archipel des Moluques au Nord; la mer des Indes, à l'Occident & au Sud; l'Océan Pacifique, à l'Orient.

LA première terre découverte en ces parages est la terre de *Concorde*, autrement d'*Endracht*, où Hertoge, né à *Éndracht*, commandant le vaisseau nommé *la Concorde*, aborda en 1616. Elle s'étend entre le vingt-troisième & le vingt-cinquième degrés de latitude australe, vers les cent vingt degrés de longitude.

ZEACHEN découvrit, en 1618, une portion de la côte septentrionale, à peu près sous le quinzième parallèle, à laquelle il imposa les noms d'*Arnhem* & de *Diemen*. Une partie de la côte occidentale fut reconnue par Jean d'Edels en 1619. Il imposa son nom à

cette terre située sous le vingt-neuvième parallèle. Une autre partie, qui tourne de l'Ouest au Sud, entre le trente & le trente-quatrième degré de latitude, fut découverte en 1622, & reçut le nom de *Leuwin*.

PIERRE DE NUITZ, en 1627, reconnut une portion de la côte médionale; cette côte, à laquelle il donna son nom, paroît être la suite de celle de *Leuwin*. On doit à Guillaume de Witt la connoissance d'une autre portion de la côte occidentale, située au Nord de la terre de Concorde, sous le vingt-deuxième parallèle.

CE fut dans cette même année 1628; que Pierre Carpenter découvrit le grand golfe auquel il imposa le nom de *Carpentarie*. Cette région s'étend entre le dixième & le vingtième parallèle, & termine la Nouvelle - Hollande au Nord-Est.

ON ignore encore si cette prodigieuse

étendue, dont on a reconnu tout récemment la côte orientale, depuis le trente-huitième jusqu'au dixième degré de latitude, forme un seul continent, ou si elle est divisée en plusieurs grandes Isles, séparées entr'elles par des bras de mer, que les navigateurs auront peut-être pris pour des embouchures de rivière. On est aujourd'hui bien assuré qu'un détroit la sépare de la Nouvelle-Guinée, au Nord; mais il est encore douteux si, vers le Sud, elle se joint à la terre de Diemen.

LA Compagnie des Indes Orientales de Hollande fit reconnoître à plusieurs reprises, les différentes parties de cette immense contrée; mais elle ne publia point les journaux de ses Capitaines; elle garda le plus profond secret sur toutes ces découvertes. Dampiere, navigateur Anglois, est le premier qui ait répandu quelques lumières sur cette région, placée sous les plus heureux climats. Ce marin justement célèbre;

qui, parti de la grande *Timor*, avoit fait en 1687, un voyage sur les côtes de la Nouvelle - Hollande, & étoit abordé entre la terre d'Arnhem & celle de Diemen, repartit d'Angleterre en 1699, dans le dessein de reconnoître cette région, ou du moins d'en acquérir toutes les connoissances qu'il seroit en son pouvoir de se procurer. Il en prolongea la côte occidentale depuis le vingt-huitième jusqu'au quinzième degrés de latitude. Il reconnut la terre de Concorde & celle de Witt. Il retourna à Timor, d'où après environ deux mois de séjour, il fit voile pour la Nouvelle - Guinée, découvrit le détroit qui porte son nom, appella *Nouvelle - Bretagne* la grande Isle qui forme ce canal, & après avoir côtoyé la Nouvelle - Guinée, il dirigea de nouveau sa route sur Timor.

EN 1721, Roggewin fit voile du Texel avec trois vaisseaux qu'avoit fait équiper la Compagnie des Indes Occi-

dentales de Hollande. Il entra dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn, toucha à Juan Fernandès, d'où il courut à l'Ouest pour chercher la terre de Davis qu'il ne trouva point.

MAIS il découvrit l'*Isle de Pâques*, qu'on place dans la relation de son voyage par les vingt-huit degrés trente minutes de latitude australe, & par les deux cent trente-neuf degrés de longitude.

ROGGEWIN, après avoir couru près de huit cens lieues depuis l'*Isle de Pâques*, sans rencontrer aucune terre, eut connoissance d'une Isle, située par quinze degrés trente minutes de latitude Sud, qu'il prit pour l'*Isle des Chiens* de Shouten. Il découvrit ensuite les *Isles Pernicieuses*, l'*Isle Aurore*, celle des *Vespres*, le *Labyrinthe*, composé de six Isles, & l'*Isle de la Récréation*, toutes situées entre le quinzième & le seizième paralleles, & vers les deux

cens trente degrès de longitude. Continuant de courir à l'Ouest, il découvrit sous le douzième degré de latitude Sud trois Isles à la fois, qu'il nomma *les Isles Bauman* ; & enfin sous le onzième degré de latitude, les Isles *Tienhoven* & *Groningue* ; il dirigea ensuite sa route sur la Nouvelle-Guinée, & de-là fit voile pour Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués. L'Amiral Roggewin repassa en Hollande, où il obtint des Etats-Généraux tous les dédommagemens qui lui étoient légitimement dûs.

TEL étoit l'état des connoissances que nous avions des principales terres dans la mer du Sud, lorsque l'esprit de découverte a paru se ranimer en Europe.

Il est peu nécessaire de faire observer que le précis, qu'on vient de voir, des Découvertes des premiers Navigateurs, n'est qu'une simple indication des terres qu'ils ont reconnues. On doit sentir

que les bornes d'une Préface ne permettoient point d'entrer dans les détails de leurs expéditions. Ce sujet, de la plus grande importance pour les Géographes & les Navigateurs, demandoit d'être traité séparément. On va publier la collection de ces anciens Voyages, d'après M. Dalrymple*, qui s'est donné tous les soins imaginables pour rassembler tout ce que nous avons de connoissances géographiques, historiques & naturelles sur la Mer Pacifique.

* Cet Ouvrage, en un vol. in-8°. enrichi de cartes; sera incessamment mis en vente chez *Saillant & Nyon*, rue S. Jean-de-Beauvais; *Piffot*, Quai de Conty.

HISTOIRE



270

300

A.M.

101

Tome I.

A



HISTOIRE



HISTOIRE
DES DERNIERES
DECOUVERTES
DANS
LA MER DU SUD

INTRODUCTION.

LES Terres nouvellement décou-
vertes dans l'Océan Pacifique, sont isolées,
éparses & comme perdues dans cette
mer immense : la vue s'égare en vou-
lant saisir l'ensemble de toutes ces Isles,
que renferme dans son sein cette éton-
nante région, où les végétaux, les
fossiles, les animaux & les hommes

Tome I.

A

2 DÉCOUVERTES

font pour nous d'un ordre tout nouveau.

MAIS cette merveilleuse partie du globe, où depuis plus de deux siècles les riches & précieuses productions du sol ont attiré les Navigateurs de toutes les Nations, est trop peu connue encore pour pouvoir en donner une description exacte. Afin donc de diriger & fixer l'attention d'une manière plus particulière sur une si vaste mer, nous croyons devoir la considérer comme étant divisée en deux portions à-peu-près égales par le deux-cent-vingtième méridien, à compter d'Occident en Orient de celui de l'Isle de Fer, suivant la méthode généralement reçue des Géographes.

D'APRÈS cette division toute simple, l'Histoire des Découvertes, qu'on présente au Public, formera naturellement deux Parties. Nous comprendrons dans la première toutes les nouvelles découvertes qui ont été faites à l'Est ; &

toutes celles qui se trouvent à l'Ouest de ce même méridien, feront l'objet de la seconde Partie.

IL est des préjugés défavorables aux Voyageurs, que les relations que quelques-uns d'entr'eux ont publiées, à la honte de la raison, n'ont que trop accréditées. Séduits par l'amour du merveilleux, les exagérations les moins ménagées leur ont si peu coûté, qu'en lisant leurs Mémoires, on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Ce défaut de véracité ne sert qu'à faire un roman aussi puérile qu'insipide d'une histoire de voyages, qui ne devrait offrir que d'utiles instructions.

Un pareil reproche ne peut tomber sur les Navigateurs modernes à qui nous sommes redevables des belles & curieuses découvertes recueillies dans cet Ouvrage : rien ne seroit ici plus superflu que l'apologie de ces illustres Marins. Exempts de préjugés, Natu-

ralistes & Philosophes , si leurs Journaux présentent un tableau frappant de phénomènes singuliers & nombreux , on peut croire avec confiance qu'ils ne les ont décrits qu'après les avoir vus en scrupuleux Observateurs.





PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Description de la Terre de Feu & du
Déroit de le Maire.*

LA Terre de Feu , divisée en plusieurs Isles par différens canaux ou détroits , s'étend environ cent-quinze lieues le long du déroit de Magellan. Quelques Philosophes pensent qu'elle faisoit autrefois partie du Nouveau Monde. On voit , disent-ils , par l'inspection même de ce terrible déroit , par le parallélisme des deux côtes , & par la conformité des deux climats , qu'elle a été arrachée avec violence du pays des Patagons , par une de ces révolutions physiques qui changent la face du globe , détruisent les Nations

& anéantissent jusqu'à la trace de leurs désastres.

JUSQU'À présent cette Terre n'avoit été que très-imparfaitement reconnue. Presque tous les Ecrivains qui en ont fait mention nous la représentent comme une chaîne de rochers inaccessibles; d'une hauteur étonnante, suspendus presque sans base, & couverts d'une neige aussi ancienne que le monde.

IL est vrai que la plus grande partie de la Terre de Feu est remplie de montagnes; mais entre ces montagnes on découvre de belles vallées, de riantes prairies, arrosées de ruisseaux très-agréables: le sol en est riche & d'une considérable profondeur. Au pied de chaque colline on trouve presque toujours des sources dont les eaux sont d'une couleur rougeâtre, mais sans aucun mauvais goût. Les endroits les plus remarquables de la Terre de Feu sont une montagne de la forme exactement d'un pain de sucre, dans la

partie de l'Ouest, & trois collines ou mondrains, qu'on nomme *les Trois-Frères*. Ces collines sont éloignées d'environ trois lieues du cap *Saint-Diego*, dont la pointe basse forme l'entrée septentrionale du détroit de le Maire.

IL est rapporté dans le Voyage du Lord Anson, qu'il est difficile de reconnoître les pointes qui forment l'entrée de ce détroit, sans avoir une connoissance exacte de l'apparence que présentent la Terre de Feu & celle des *Etats*; que l'escadre de l'Amiral fut dans l'embarras quand il fut question d'en trouver l'embouchure, jusqu'à ce qu'elle s'offrit à sa vue; que si l'on n'eut pas suivi la côte assez longtemps, on auroit pu manquer le détroit, & se trouver à l'Est de la Terre des *Etats* avant de s'en appercevoir, comme il étoit arrivé à plusieurs vaisseaux, nommément à l'*Incarnation* & à la *Concorde*, qui, ayant dessein de passer le détroit, le dépassèrent,

trompés par trois hauteurs de la Terre des Etats, qui ressemblent aux Trois-Freres, & par quelques criques, semblables à celles de la Terre de Feu.

CETTE remarque du Lord Anson ne paroît appuyée sur aucun fondement. Il n'est pas possible qu'un vaisseau, qui prolonge la Terre de Feu sans la perdre de vue, puisse jamais manquer le détroit, qui se présente de lui-même; à ne pouvoir pas s'y méprendre; & la Terre des Etats, qui en forme le côté oriental, se distingue encore d'autant plus aisément, qu'elle n'a rien qui ressemble à la Terre de Feu. On ne peut guères manquer le détroit, qu'en en passant trop à l'Est, sans conserver la vue de la Terre de Feu; & dans ce cas, la connoissance la plus parfaite des côtes de la Terre des Etats n'empêcheroit pas de le dépasser.

LA prudence exige de ne s'exposer à traverser le détroit que par un vent favorable & un tems modéré, &

d'attendre le commencement du flot, qui arrive vers les deux heures dans les syzygies. Il convient encore de fermer le rivage de la Terre de Feu d'aussi près que le vent pourra le permettre.

LE détroit de le Maire est borné à l'Ouest par la Terre de Feu, & à l'Est par la Terre des Etats : il a environ cinq lieues de long sur une largeur à peu-près égale. La baie de Bon-Succès, qui est vers le milieu du détroit, du côté de la Terre de Feu, s'étend de l'Est à l'Ouest l'espace d'une lieue. D'une pointe à l'autre, la distance est d'environ deux tiers de lieue. Le mouillage est bon dans toute la baie : on y trouve depuis sept jusqu'à dix brasses d'eau, fond d'un très-beau sable. Les vaisseaux y sont à l'abri des vents d'Est par la Terre des Etats. Si l'on vouloit y faire du bois & de l'eau, ce lieu seroit très-propre pour ces opérations. La contrée est couverte de bois, & coupée par divers ruisseaux, dont

plusieurs viennent se décharger dans la baie. Le flot, qui dans les syzygies y commence sur les quatre ou cinq heures, monte à la hauteur de cinq ou six pieds.

ON lit encore dans la relation du Voyage du Lord Anson, qu'on ne peut rien imaginer de plus triste & de plus sauvage que le coup-d'œil qu'offre la Terre des Etats. « Toute la côte, » dit l'Auteur, ne présente qu'une suite » de rochers inaccessibles, & pas un » seul quartier de terre qui puisse rien » produire : ces rochers sont hérissés » de pointes aiguës d'une hauteur prodigieuse, couvertes d'une neige éternelle, environnées de précipices, » dont plusieurs paroissent suspendus » d'une manière étonnante. Les rocs » qui leur servent de base, ne semblent » séparés les uns des autres que par des » crevasses, qu'on diroit avoir toutes » été formées par des tremblemens de terre ; car leurs côtés sont à-peu-près

» perpendiculaires, & elles paroissent
 » pénétrer dans la substance des rochers
 » jusqu'à leurs racines ».

CE n'est point sous un aspect si effrayant que cette Terre s'est présentée à nos Navigateurs modernes : toute la côte septentrionale ne leur a paru destituée ni de bois, ni de verdure, ni même couverte de neige : elle semble offrir des baies & des havres où les vaisseaux pourroient être commodément à l'ancre. Cette Isle, beaucoup plus longue que large, n'a guères moins de quarante lieues de circuit.

SUR le côté occidental du cap de Bon-Succès, qui forme l'entrée du détroit au Sud-Ouest, se trouve la baie de Valentin ; depuis cette baie, la côte, qui court dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest, dans une étendue de vingt ou trente lieues, est haute, escarpée & bordée d'ilots & de rochers.

A la distance de quatorze lieues de la baie de Bon-Succès, dans la direction

du Sud-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest; on rencontre l'*Isle Neuve*, éloignée du rivage de deux à trois lieues: elle s'étend Nord-Est & Sud-Ouest dans sa longueur, qui est d'environ deux lieues; elle se termine au Nord-Est par un mondrain remarquable. C'est à sept lieues de l'*Isle Neuve*, dans la direction du Sud-Ouest, qu'est située l'*Isle Evouts*; & un peu à l'Ouest du Sud de cette dernière, sont deux petites Isles plates, voisines l'une de l'autre; auxquelles on a donné le nom d'*Isles Barnevelt*. Ces deux Isles, environnées de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de l'eau, sont éloignées de vingt-quatre lieues du détroit de le Maire. On compte trois lieues dans la direction du Sud-Est-quart-Sud, depuis les Isles Barnevelt jusqu'à la pointe Sud-Est des *Isles de Lhermite*: elles gissent Sud-Est & Nord-Ouest. Comme elles sont très-hautes, lorsqu'on commence à les appercevoir,

elles paroissent ne former qu'une seule Isle, ou une partie de la Terre de Feu.

DE la pointe des îles de Lhermite, au cap de Horn, la route est le Sud-Est-quart-Sud, & la distance est de trois lieues.

SHAPENHAM, Vice-Amiral de la flotte Hollandoise, commandée par Lhermite, est le premier qui ait découvert que les terres du cap de Horn ne sont qu'un amas informe d'îles, inégales, élevées & montueuses. Mais il seroit dangereux de s'en rapporter à ce que dit l'Auteur du Journal de cette flotte sur le gissement de ces terres ; & les Journaux de Shouten & de le Maire sont encore plus défectueux.

LORSQU'EN 1624, la flotte Hollandoise étoit dans ces parages, on observa que la déclinaison de l'aiguille aimantée étoit très-considérable, quoique toutes les boussoles différaient les unes des autres. M. Cook, qui a doublé le cap de Horn en Janvier 1769,

nous apprend que la déclinaison de l'aiguille fut de vingt-trois à vingt-cinq degrés vers l'Est, excepté dans le voisinage des Isles Barnevelt & du cap de Horn, où elle diminua, mais irrégulièrement, & que l'aiguille d'inclinaison, portée à terre, plongea au soixante-huitième degré quinze minutes.

C'EST une grande question parmi les Navigateurs, de savoir si les vaisseaux, qui font voile pour la mer du Sud, doivent traverser le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn, & dans ce dernier cas, s'il est plus avantageux de passer par le détroit de le Maire, que de gagner l'Est de la Terre des Etats, de courir alors au Sud, comme le conseille le Lord Anson, jusqu'à la hauteur de soixante-un ou soixante-deux degrés, avant de porter à l'Ouest ou au Nord-Ouest.

M. BYRON, qui a doublé deux fois le cap de Horn, & qui, en 1765, ef-

suya des fatigues incroyables en traversant le détroit de Magellan, est néanmoins persuadé que les vaisseaux doivent prendre cette dernière route dans le mois de Décembre. « Dans cette saison favorable, dit-il, une flotte entière parviendrait à franchir le détroit en moins de trois semaines ».

M. DE BOUGAINVILLE paroît être dans la même opinion. Malgré les obstacles qu'on peut rencontrer, en traversant ce détroit, il conseille d'en prendre la route, depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mars; & pendant les autres mois de l'année, il préféreroit de passer à mer ouverte, à cause des longues nuits. « Le vent contraire & la grosse mer, dit-il, ne sont pas des dangers; mais il est imprudent de s'exposer à naviger à tâtons, entre des terres. On sera, sans doute, retenu quelque tems dans le détroit; mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abon-

» dance de l'eau , du bois , des coquil-
 » lages , quelquefois aussi de très-bons
 » poissons. Et je ne doute pas que le
 » scorbut ne fît plus de dégât dans un
 » équipage qui seroit parvenu à la mer
 » occidentale, en doublant le cap de
 » Horn, que dans celui qui y fera en-
 » tré par le détroit de Magellan ».

DANS la supposition qu'on veuille doubler le cap de Horn, les circonstances seules doivent décider le Navigateur sur le choix de passer par le détroit de le Maire, ou à l'Est de la Terre des États. Si l'on a rangé la terre à l'Ouest du détroit, & que le vent favorise ce passage, il seroit peu judicieux de préférer à cette route, celle de la mer ouverte. Si au contraire on a attaqué la terre à l'Est du détroit, & que le tems soit orageux & le vent en tourmente, le meilleur parti alors est de prolonger la Terre des Etats. Mais M. Cook, qui donne ce conseil, n'est point du tout d'avis qu'il s'élève

s'élève jusques vers le soixante-douzième degré de latitude, avant de se rapprocher de l'Ouest. La raison qu'il en donne, est que les vents, qui soufflent presque constamment de la partie du Sud, permettent difficilement d'arriver à cette hauteur. Il pense donc que le Navigateur doit diriger sa route au Sud-Ouest, & suffisamment à l'Ouest; pour avoir doublé toutes les terres, avant de porter au Nord.





CHAPITRE II.

Description des Habitans de la Terre de Feu ; ses productions, sa température.

LES habitans de la Terre de Feu forment la société la moins nombreuse qu'on puisse rencontrer dans toutes les parties du monde. De tous les sauvages ce sont les plus dénués de tout. Ils vivent exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature. Rien de si chétif, ni de si misérable que leurs habitations. Ce ne sont que de mauvaises cabanes, composées de branches d'arbres : la forme en est ronde , mais elles se terminent en pointe , par une petite ouverture , qui sert de passage à la fumée. Dans ces cabanes , au milieu desquelles le feu est allumé , mais où l'on reste exposé d'ailleurs à toutes les injures de l'air , ces sauvages habitent

pêle-mêle, hommes, femmes & enfans. Quelques herbes répandues dans l'intérieur de ces hutes, leur servent de chaises & de lits. De tous les meubles que la nécessité & l'industrie ont fait imaginer parmi les autres nations sauvages, on ne leur a vu que quelques corbeilles de jonc qu'ils portent à la main, des petits sacs de peau, dont ils se servent comme de havre-sacs, & des vessies de quelques animaux, qu'ils remplissent d'eau, à défaut de vases plus commodes.

Ces sauvages sont de médiocre stature. Les plus grands n'excèdent pas cinq pieds six pouces. Ils sont de couleur de rouille de fer mêlée avec de l'huile, & joignent à beaucoup de quarrure un air robuste, sans cependant avoir les membres fort gros. Un visage large & plat, le front étroit, de grosses joues, le nez écrasé, de petits yeux noirs, une grande bouche, de petites dents, sans être autrement belles, des

cheveux noirs & droits, qui tombent sur l'une & l'autre oreilles & sur le front, & grossièrement peints de brun & de rouge, sont les principaux traits de la figure de ces Indiens, qui sont imbarbes, ainsi que les indigènes de l'Amérique.

LE climat le plus rigoureux ne les empêche pas d'aller presque nuds. Ils n'ont pour habillement que de mauvaises peaux de guanaques ou de veaux marins, trop petites pour les envelopper. Les hommes portent sur la tête des panaches de laine filée de guanaques. Ce panache leur tombe sur le front & se noue par derrière avec des courroies.

LES deux sexes se peignent également les différentes parties du corps de rouge, de blanc & de brun. Les hommes comme les femmes, s'impriment sur le visage divers traits qui leur traversent le nez & les joues. Les femmes ont toutes des tabliers de peau, &

portent sur le dos leurs enfans dans le manteau qui leur sert de vêtement. Ce sont elles aussi qui sont chargées des soins domestiques les plus pénibles & les plus bas. Elles voguent dans les pirogues, prennent soin de les entretenir, & ramassent le bois & les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail.

LEURS pirogues sont d'une construction singulière. Ces sauvages qui paroissent les plus stupides de tous les hommes, ont néanmoins l'adresse de dépouiller les plus gros arbres de leur écorce, de la courber en ôtant quelques bandes, qu'ils savent ensuite recoudre. Après lui avoir fait prendre la forme qu'ils veulent lui donner, ils la garnissent d'un bout à l'autre de pièces de bois, qui la traversent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces pirogues est de dix à seize

pieds, sur environ deux pieds de largeur. Au milieu il y a un petit foyer de fable, où ils entretiennent toujours un peu de feu.

LES coquillages & le poisson, qu'ils mangent brûlant & à moitié cruds, font leur principale nourriture. Il paroît que l'eau est leur seule boisson. Lorsqu'on leur a présenté de l'eau-de-vie, ils ont toujours refusé d'en boire, après en avoir goûté.

LEURS armes sont les seules choses où ils montrent quelque apparence de propreté & d'invention. Ils n'en connoissent guère d'autres que l'arc & la flèche, dont ils savent se servir avec une merveilleuse adresse. Leurs arcs sont proprement faits, d'un bois qu'on prendroit pour du hêtre ; & leurs flèches, garnies de plumes à un bout, sont armées, de l'autre, de pointes de pierre d'une espece de jaspe, artistement taillées. Ils ont aussi des chiens de deux pieds de haut environ, & aux

yeux desquels les Européens ne paroissent pas étrangers. Ces chiens leur servent sans doute, pour la chasse, puisqu'on leur a vu des lacs, faits de barbe de baleine.

ON a généralement observé que leur langage est guttural; cependant, ils ont des mots, qui passeroient pour avoir de la douceur & de l'harmonie, même dans les langues les plus perfectionnées de l'Europe.

CES peuples n'ont pas la plus légère étincelle de police ou de religion. Aucun ne paroît avoir de supériorité sur les autres. Ils ne témoignent aucune déférence pour leurs vieillards; mais ils semblent vivre ensemble dans la plus parfaite égalité & en bonne intelligence. Ils sont superstitieux, & croient à des génies mal-faisans. Ceux qui en conjurent l'influence sont en même-tems Médecins & Prêtres.

LA curiosité, si naturelle à l'homme policé, est une passion qui leur est

étrangère. Ils ne marquent aucune surprise à la vue des vaisseaux, ni à celle des objets divers qu'on peut offrir à leurs regards. Ils considèrent avec la même indifférence, les chef-d'œuvres de l'industrie humaine, & les phénomènes de la nature.

LA liberté, ou plutôt une indépendance absolue, est le seul bien dont jouissent ces hommes bruts. Leur destinée d'ailleurs, paroît déplorable. Privés de toutes les commodités qui rendent la vie douce & agréable, ils ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers.

ON croit ne pouvoir mieux faire connoître l'inclémence du ciel sous lequel vivent ces infortunés, qu'en rapportant ce qui est arrivé aux Anglois, qui, en Janvier 1769, ont visité la côte occidentale de cette ingrate contrée.

LE Capitaine Cook, marin expérimenté & d'un mérite reconnu, avoit

mouillé à la baie de Bon-Succès, dans le détroit de le Maire. Son vaisseau, nommé *l'Indeavour*, portoit MM. Banks & Solander, qui ont enrichi le monde de nouvelles connoissances en Géographie & de découvertes intéressantes dans les trois régnes de la nature. Ces deux Savans, accompagnés de M. Green, Astronome célèbre, de M. Monkhouse, Chirurgien du vaisseau, de quelques autres personnes & de leurs domestiques, descendirent à terre, dans la vue de pénétrer le plus avant qu'il seroit possible dans la contrée, & de revenir le soir même à bord.

LA montagne qu'ils vouloient franchir, vue dans l'éloignement, paroissoit en partie boisée, en partie découverte, & sur le sommet, le roc se montrait à nud. M. Banks se proposoit de traverser le bois, & ne doutoit pas que la croupe de la montagne n'offrît à ses recherches une rare

collection de plantes inconnues à tous les Naturalistes , ce qui étoit une récompense flatteuse des fatigues auxquelles il s'exposoit.

Nos Voyageurs entrèrent dans le bois, qui bordoit une petite plage sablonneuse. Ils continuèrent de s'avancer vers le sommet de la montagne à travers des déserts impraticables. Il étoit trois heures, avant qu'ils parvinssent à une vue bien distincte des lieux qu'ils vouloient visiter.

MAIS ce fut pour eux une surprise bien peu agréable, lorsqu'après avoir traversé la partie boisée de la montagne, ils reconnurent que la partie qui leur avoit paru découverte, n'étoit qu'un marais, rempli de brossailles épaisses & tellement entrelacées, qu'il étoit impossible de les séparer. Il fallut donc se résoudre à enjamber par-dessus ces arbrustes. Mais la terre trop molle crevoit sous les pieds, & l'on ne pouvoit faire un pas sans y en-

foncer jusqu'au dessus de la cheville.

LES fatigues d'une si pénible course furent encore aggravées par un nouvel obstacle, tout aussi imprévu. Le tems, qui depuis le matin sembloit promettre un beau jour de printems, changea tout d'un coup. Le ciel se couvrit de sombres nuages, & des raffales subites d'un vent froid & perçant, accompagnées de neige, vinrent fondre sur nos Voyageurs harassés.

UN contre-tems si fâcheux ne put les décourager. Animés de l'espoir que les plus grandes difficultés étoient franchies, ils poursuivirent leur route. Et déjà, ils n'étoient plus qu'à un mille du sommet de la montagne. Mais ils en avoient à peine fait les deux tiers à travers ce marais couvert d'arbusstes, que M. Buchan, un des Dessinateurs de M. Banks, se trouva mal.

CET accident força toute la Compagnie à s'arrêter. Il étoit impossible à ce jeune homme d'aller plus loin ; on

alluma du feu ; les plus fatigués restèrent auprès du malade pour en prendre soin ; & MM. Banks, Solander, Green & Monkhouse, continuèrent leur route. Bientôt ils atteignirent la cime de la montagne, qui étoit le terme de leur course. Comme Botanistes, ils se trouvoient au comble de leurs vœux. Ils étoient sur un nouveau théâtre de végétation, où ils recueillirent une grande variété de plantes, qui sont à celles qui croissent sur nos Alpes, ce que sont ces dernières, comparées aux productions des plaines.

CEPENDANT, le froid étoit devenu plus rigoureux, & la neige commençoit à couvrir la terre. Le jour étoit déjà si avancé, qu'on ne crut point devoir entreprendre de retourner au vaisseau avant le lendemain. Il étoit désespérant & même dangereux, de passer la nuit sur la cime de cette montagne, sous un climat si funeste ; & c'est ce qu'on ne pouvoit éviter.

TANDIS que MM. Banks & Solander mettoient à profit l'occasion, qu'ils s'étoient procurée avec tant de peine & de danger, de recueillir les plantes qui croissent sur la cime de cette montagne, ils renvoyèrent MM. Green & Monkhouse vers M. Buchan, avec ordre à ceux qui étoient restés auprès de lui, de faire leurs efforts pour se rendre tous sur une colline, d'où il seroit moins difficile de rentrer dans le bois; & ce fut là le rendez-vous général.

ON étoit convenu que de cette colline, on traverseroit le marais qui par cette route paroissoit n'avoir qu'un demi-mille de largeur, pour gagner le bois, qui donneroît une espèce d'abri; où l'on construïroit une cabane de branches d'arbres, & qu'on y passeroit la nuit auprès du feu. On se rassembla sur cette hauteur; le froid devenoit toujours plus vif; néanmoins tout le monde se portoit bien, & M. Buchan

se trouvoit beaucoup mieux qu'on ne l'auroit espéré. Il étoit alors huit heures du soir, mais il faisoit encore grand jour. On se mit en chemin pour la vallée la plus prochaine.

M. SOLANDER qui avoit plus d'une fois traversé les montagnes qui séparent la Suède de la Norwège, savoit très-bien que le froid excessif, surtout lorsqu'il est joint à la fatigue, produit un tel assoupissement, qu'il est comme impossible de ne pas s'endormir. Il conjura donc ses Compagnons de ne point s'arrêter, ne fut-ce que pour prendre un moment de repos; & il les assura qu'on ne pouvoit s'asseoir sans se livrer à un sommeil irrésistible; qui étoit d'ordinaire le sommeil de la mort.

CET avertissement donné, chacun se promit d'être sur ses gardes, & la petite troupe alarmée marcha vers le bois; mais elle n'étoit pas arrivée au marais, que la violence du froid fut si

grande, qu'il produisit l'effet qu'on avoit le plus appréhendé.

• LE Docteur Solander ressentit le premier les dangereuses influences de ce sommeil irrésistible contre lequel il venoit de prévenir les autres; & il demanda avec instance qu'il lui fût permis de se reposer. M. Banks lui fit d'inutiles remontrances, le Docteur se coucha par terre, quoiqu'elle fut couverte de neige; & ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que son ami l'empêcha de s'abandonner au sommeil. Un domestique Nègre, nommé Richemond, étant de même saisi par le froid, commençoit à ne pouvoir plus se soutenir.

M. BANKS envoya en avant cinq personnes de la compagnie; de ce nombre étoit M. Buchan; il leur ordonna d'allumer un feu dans le premier endroit convenable; & lui avec quatre autres demeurèrent avec le Docteur & Richemond, qu'ils engagèrent à mar-

cher ; mais ce fut autant par force, que par persuasion.

APRÈS avoir traversé la plus grande partie du marais, le Docteur & Richemond déclarèrent qu'il leur étoit impossible d'aller plus loin. M. Banks eut recours aux prières & aux supplications, mais elles furent infructueuses. Lorsqu'on dit à Richemond qu'en s'arrêtant le froid lui donneroit la mort, il répondit : « Il m'importe peu de mourir, pourvu que je repose ».

LE Docteur ne renonçoit pas si ouvertement à la vie ; il demandoit qu'on lui laissât prendre quelque repos, quoi qu'il eût lui-même annoncé que le repos étoit suivi du sommeil, & le sommeil de la mort. Tous efforts étant inutiles pour les engager à suivre la compagnie, on leur permit de s'asseoir, & on les appuya contre des buissons du mieux qu'il fût possible. En un instant, ils tombèrent dans un sommeil profond.

QUELQUES-UNS de ceux qu'on avoit envoyés

envoyés en avant, revinrent bientôt avec l'agréable nouvelle, qu'environ à un quart de mille, ils avoient découvert sur la route un lieu commode, où ils avoient allumé un feu. M. Banks s'efforça alors d'éveiller le Docteur Solander, & il eut le bonheur d'y réussir ; mais, quoiqu'il n'eût pas dormi plus de cinq minutes, il avoit presque perdu l'usage de ses membres, & ses muscles s'étoient tellement retirés, que les fouliers tombèrent de ses pieds. Il consentit de marcher avec le secours qu'on pourroit lui donner. Mais Richemond étoit tellement enseveli dans le sommeil, que rien ne fût capable de le réveiller.

COMME on ne pouvoit s'arrêter longtemps sans s'exposer à de nouveaux inconvéniens, & qu'il étoit impossible de le tirer de son assoupissement, M. Banks ordonna à son autre domestique Nègre & à un Matelot, les deux qui avoient le moins souffert du froid, de

rester auprès de Richemond , & il les assura qu'il les feroit relever par les deux autres , aussi-tôt qu'ils seroient suffisamment rechauffés.

M. BANKS parvint enfin à conduire le Docteur Solander à l'endroit où étoit le feu. L'instant d'après , il envoya deux de ceux qui s'étoient rafraîchis , dans l'espoir qu'avec le secours des deux autres qu'il avoit laissés derrière , ils seroient en état de transporter Richemond , dans le cas même , où il seroit impossible de l'éveiller. Mais on vit revenir ces deux hommes seuls. Ils assurèrent qu'ils avoient été au lieu qu'on leur avoit désigné ; qu'ils n'avoient pas vu Richemond , ni ceux qui étoient restés auprès de lui ; qu'ils les avoient appelés à plusieurs reprises , & que personne n'avoit répondu.

C'ÉTOIT-LA un nouveau sujet de surprise & de chagrin pour M. Banks , qui s'aperçut alors qu'une bouteille de rum , qui étoit toute leur provision ;

se trouvoit dans le hayre-fac d'un des absens. On conjectura qu'ils avoient, sans doute, fait usage de cette liqueur pour réveiller Richemond, & qu'eux-mêmes en ayant peut-être trop bû, ils s'étoient tous écartés de l'endroit où on les avoit laissés, dans l'espérance de rejoindre la troupe, au lieu d'attendre ceux qui devoient leur servir de guides. La neige tomba de nouveau, & comme elle ne discontinua pas pendant deux heures, on commença à croire que ces trois hommes étoient perdus sans ressource.

LA petite troupe réduite à neuf, plaignoit le sort de ces infortunés, quand une voix, qui causa une joie indicible, se fit entendre dans l'éloignement. M. Banks vint, avec quatre autres, au lieu d'où partoît la voix. Il trouve le matelot, à qui il restoit encore la force de se traîner & d'appeller du secours. Il s'informe de ses malheureux compagnons, le fait conduire vers le

feu, & se met à la recherche des deux autres, qu'il ne tarde pas à trouver.

RICHMOND étoit debout, mais incapable de mettre un pied devant l'autre, son camarade étoit étendu par terre, aussi froid & aussi insensible qu'un marbre. Toute la compagnie étoit accourue, & on essaya de les transporter à l'endroit où étoit le feu. Mais les efforts réunis de la troupe entière furent insuffisans. La nuit étoit d'une obscurité profonde, la neige tomboit à gros flocons; & outre ces désavantages, il étoit si difficile de marcher sur cette terre marécageuse; couverte d'épaisses brossailles fortement enlacées les unes dans les autres; qu'on ne pouvoit s'empêcher de faire de fréquentes chûtes.

ON songea bien à allumer un feu en cet endroit. Ce parti auroit pu sauver ces deux misérables, transis de froid & plus d'à demi-morts; mais la neige, qui couvroit la terre & ne cessoit pas de

tomber, rendoit la chose impraticable. On se vit donc dans la nécessité d'abandonner ces deux infortunés à leur cruelle destinée. On les étendit l'un & l'autre sur un lit de branches d'arbres, & on les couvrit d'autres branches à une hauteur considérable.

APRÈS avoir passé environ une heure & demie dans cette place, où tout couverts de neige, ils étoient encore exposés à toute la rigueur du froid, quelques-uns commencèrent à perdre leur sensibilité ; un des autres domestiques de M. Banks, nommé Briscoe, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourroit avant de pouvoir lui faire regagner le feu.

NÉANMOINS toute la compagnie parvint à s'y rendre: elle y passa la nuit dans une situation, en elle-même terrible, que le souvenir de ce qui s'étoit passé, & l'incertitude de ce qui pouvoit arriver, rendoient encore plus affligeante. De douze personnes, qui, le

matin, étoient descendues à terre, dans une parfaite santé, deux se trouvoient déjà dans les bras de la mort : un troisieme étoit dans un état si déplorable ; qu'on doutoit qu'il pût le lendemain, se mettre en route ; & M. Buchan paroissoit si exténué de fatigues, qu'il y avoit tout à craindre qu'il ne lui prît un nouvel accès de fièvre.

ON étoit éloigné du vaisseau d'une journée de chemin : il falloit marcher à travers des bois presque impraticables, où il étoit difficile de ne pas s'égarer. Cette perspective étoit d'autant plus triste, que n'ayant cru faire qu'une course de huit ou dix heures, ils étoient au dépourvu, & n'avoient pour toute provision qu'un vautour, qu'ils avoient tué par hasard. Cet oiseau, partagé également entre dix, ne pouvoit fournir à chacun qu'un très-léger repas ; & voyant la neige tomber sans discontinuité, ils ignoroient tout ce qu'ils auroient encore à souffrir du froid.

LORSQUE le jour commença à poindre, on vit la neige couvrir par-tout la terre & les arbres; le vent souffloit par raffales si subites & d'une telle violence, qu'il leur étoit impossible de se mettre en chemin.

A la vue d'un tems si funeste, dont la durée étoit incertaine, ils n'avoient que trop de raison d'appréhender qu'ils ne fussent confinés dans cette affreuse solitude, où la faim & le froid devoient les faire bientôt périr.

APRÈS avoir été agités de toutes les horreurs que présente cette situation déplorable, ils conçurent un rayon d'espoir vers les six heures du matin, en appercevant le lieu du soleil à travers les nuages qui commençoient à s'éclaircir & même à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les malheureux, qu'on avoit laissés comme ensevelis dans des branches d'arbres, vivoient encore: ceux qui furent envoyés pour s'en assurer, re-

vinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils les avoient trouvés morts.

MALGRÉ les apparences flatteuses du ciel , la neige tomboit toujours ; & ne leur permettoit pas d'entreprendre de regagner le vaisseau. Une petite brise , qui se leva sur les huit heures ; éclaircit enfin l'air. Leur joie fut inexprimable , lorsque l'instant d'après , ils virent la neige tomber des arbres en larges flocons , signe certain d'une gelée prochaine.

Ils examinèrent alors l'état de leurs invalides. Briscoe étoit encore très-mal ; mais il se croyoit en état de suivre la compagnie. M. Buchan se trouvoit beaucoup mieux qu'on auroit osé l'espérer ; & tous , après un si long jeûne , commençoient à se sentir pressés par la faim.

AVANT de partir , ils convinrent unanimement de manger le vautour , qui faisoit leur unique provision : l'oiseau fut donc dépouillé ; on en fit dix por-

tions, & chacun put faire cuire son morceau à sa fantaisie. Ce petit repas fait, on ne songea plus qu'à la route qu'on devoit prendre; mais il étoit dix heures, avant que la neige fut dissipée de manière à rendre le chemin praticable.

CE fut une surprise bien agréable pour nos Voyageurs, de se trouver, après trois heures de marche, sur le rivage, à une très-petite distance du vaisseau. Ils s'aperçurent alors que, lorsqu'ils en étoient partis, au lieu d'aller en droite ligne à la cîme de la montagne qu'ils avoient en vue, ils en avoient presque fait le tour.

CE triste événement fait connoître toute la rigueur du climat de la Terre de Feu. On étoit alors dans le cœur de l'été de cette région; & assurément un pareil phénomène est inconnu en Norwège & même en Laponie, dans la saison correspondante.

ON n'aperçut, dans cette singu-

lière expédition, d'autres quadrupèdes que des loups & des lions marins; néanmoins M. Banks observa, en traversant les terres marécageuses, les traces d'un gros animal dont il ne put deviner l'espece.

DANS toute cette partie de la Terre de Feu, il y a très-peu d'oiseaux de terre; ceux que vit M. Banks n'étoient pas plus gros que des merles, à l'exception de quelques faucons & d'un vautour; mais on y voit une quantité d'oiseaux aquatiques, & particulièrement des canards; & les coquillages de toutes les especes s'y trouvent en très-grande abondance.

LES insectes nuisibles ou incommodes y sont peu nombreux, ce qui n'est pas ordinaire dans les contrées incultes.

MM. Banks & Solander trouvèrent une étonnante variété de plantes, dont la plupart sont entièrement différentes de celles qu'ont décrites les Botanistes.

LES arbres qui croissent le plus communément dans cette partie de la Terre de Feu, sont une espèce de bouleau, nommée *betula antarctica*, & une sorte de hêtre, *fagus antarcticus*: la tige de ces arbres a de trente à quarante pieds d'élévation, & de deux à trois pieds de diamètre. On pourroit fort bien, en cas de besoin, les faire servir à des mâts de vaisseau. La feuille en est petite, & le bois, qui est blanc & léger, se fend très-droit.

C'EST particulièrement dans cette contrée qu'on trouve le canelier de Winter, *Winteranea aromatica*; ses feuilles sont larges, la forme en est semblable à celle des feuilles du laurier; la couleur, qui en dehors est d'un vert clair, tire en dedans sur le bleu: son écorce aromatique est une excellente épice: sans avoir le feu de la canelle de Ceylan, elle en a toutes les autres qualités. Outre cette précieuse écorce, on en tire encore une gomme.

qu'on appelle la *gomme alouchi*, mais on en fait peu d'usage. On y voit aussi beaucoup de groseilles rouges & noires.

LES plantes, qu'on peut regarder comme les plus utiles aux Marins qui relâchent sur cette côte, sont le céleri sauvage, *apium antarcticum*, & la cardamine anti-scorbutique, espèce de cresson.

LE céleri sauvage est très-ressemblant à celui qu'on cultive dans nos jardins ; ses fleurs sont disposées de la même manière, en petites touffes au sommet des branches ; mais les feuilles sont d'un vert plus foncé. Il croît en abondance sur le rivage de la mer.

LA cardamine végète ordinairement dans les lieux humides, le long des ruisseaux & sur les bords de la mer. L'état de sa plus grande perfection est quand elle est encore jeune ; on la voit alors couchée par terre ; ses feuilles, d'un vert clair, sont conjuguées ; à l'extrémité se trouve une feuille

DANS LA MER DU SUD: 45

unique, & c'est généralement la cinquième: en sortant de cet état, la tige, haute d'un pied environ, pousse des branches de près de deux pieds de longueur, au sommet desquelles sont de petites fleurs blanches, & à ces fleurs succèdent de longues filiques.





CHAPITRE III.

*Observation sur la Terre de Davis ;
description des Islès , qu'on suppose
avoir été vues par Quiros.*

LA Terre de Davis, que la plupart des Géographes s'accordent à placer entre les vingt-sept & vingt-huitième degrés de latitude méridionale, & par le deux cens soixante-quatorzième degrés de longitude, fut découverte par un Flibustier Anglois de ce nom en 1686. On a été plusieurs fois depuis à la recherche de cette Terre, sans la rencontrer. On sait qu'en 1722, Roggewin, Hollandois, la chercha vainement sur ce parallele; ce qui lui fit penser que le gissement de la plus grande partie des Terres Australes est tel, que le vent de Nord-Ouest en détourne toujours, & empêche de les apperce-

voir; d'où il arrive qu'elles restent long-tems inconnues.

M. DE BOUGAINVILLE, après avoir traversé le détroit de Magellan, en 1768, dirigea sa route pour reconnoître cette Terre; mais il parvint le 14 de Février, par les vingt-sept degrés sept minutes de latitude observée, & deux cens soixante-cinq degrés quarante-huit minutes de longitude estimée, sans rien découvrir, quoiqu'il dût être dessus, suivant la carte de M. Bellin. La vue de deux oiseaux assez semblables à des équerrets, espece qui ne s'éloigne pas à plus de soixante ou quatre-vingt lieues de terre, lui fit soupçonner qu'il étoit dans le voisinage de quelques Isles, & il se détermina à courir le même parallele jusqu'au 17; mais il n'eut connoissance d'aucune terre.

LE Capitaine Carteret avoit cherché avec tout aussi peu de succès à reconnoître cette Terre. « En quit-

tant Masafuero , dit-il , je fis voile au Nord , dans l'espérance de rencontrer les vents alizés du Sud-Est ; mais ayant couru plus loin au Nord que je ne me l'étois d'abord proposé , & ne me trouvant pas éloigné du parallele sur lequel les Géographes placent les Isles Saint-Ambroise & Saint-Félix , je crus que ce seroit rendre un service agréable aux Navigateurs d'examiner si elles offriroient des rafraîchisemens aux vaisseaux qui viendroient y relâcher ; ce qui , en cas de rupture avec l'Espagne , qui a fait fortifier Jean Fernandès , deviendrait très-important à l'Angleterre ».

« CES Isles sont placées sur les Cartes que M. Green a publiées en 1753 , entre les vingt-six degrés vingt minutes & vingt-sept degrés de latitude Australe , & entre le premier degré quinze minutes , & le second degré trente minutes de longitude à l'Ouest de Masafuero. Je résolus donc

donc de me maintenir dans cette latitude. Mais ayant ensuite consulté les *Elémens de Navigation* de Robertson, je vis qu'il place l'Isle de Saint-Ambroise par la latitude de vingt-cinq degrés trente minutes Sud, & par la longitude de quatre-vingt-quinze degrés quatorze minutes; & supposant que ces Isles sont marquées avec plus d'exactitude dans l'ouvrage de Robertson, que sur la Carte de Green, je portai plus au Nord. L'événement prouva que j'aurois dû avoir moins de confiance dans le livre de Robertson. Je manquai ces Isles; & la vue de plusieurs compagnies d'oiseaux me firent conjecturer que j'en avois passé au Nord ».

« EN examinant la relation du voyage de Davis, qu'en a donnée Wafer, il me paroît très-probable que ces deux Isles sont la terre que reconnut Davis en faisant voile au Sud des Isles Gallapagos; & que la terre

désignée dans nos Cartes sous le nom de *Terre de Davis*, n'existe pas, malgré ce qui est rapporté dans le voyage de Rogewin, de la terre qu'il appella l'*Isle de Pâques*, qui est suivant les Géographes, une confirmation de la découverte de Davis, & la même terre à laquelle on a donné son nom ».

« IL est évident par le récit de Wafer, que le Journal qu'on tenoit à bord étoit très-fautif sur la longitude, puisqu'il avoue qu'il n'y a qu'un heureux hazard qui ait pu les empêcher de se perdre pour avoir cru que l'aiguille aimantée déclinoit vers l'Ouest, tandis que c'étoit à l'Est. Il nous dit encore qu'en quittant les Isles Gallapagos, ils gouvernèrent au Sud-quart Sud-Est, un demi-rumb à l'Est, jusques par les vingt-sept degrés vingt minutes de latitude Sud, où ils virent la terre; mais si l'on y prend garde, on s'appercvra que

cette route a dû les porter, non pas à l'Ouest, mais à l'Est des Isles Gallapagos, & à deux cens lieues de Capiapo, & non pas à cinq cens lieues ainsi qu'il le rapporte : car aujourd'hui la déclinaison de l'aiguille n'est pas de plus d'une demi-pointe vers l'Est, & alors elle a dû être moindre, ayant augmenté vers l'Est sur toute cette côte. La course que fit Davis, si la distance entre les Isles Saint-Ambroise & Saint-Félix, & Gallapagos, telle qu'elle est tracée dans toutes les Cartes Marines, est juste, doit donc l'avoir porté à la vue de Saint-Ambroise & de Saint-Félix *, après avoir couru l'espace

* M. Pingré, dans son Mémoire sur le choix & l'état des lieux propres à observer le passage de Vénus, s'accorde sur ce point avec M. Carteret, « que la longitude des Isles de Saint-Félix & de Saint-Ambroise soient à-peu-près la même que celles des Isles vues par Davis; c'est, je pense, dit-il, ce qui est évident par la route que ce Navigateur a faite en partant des Isles Gallapagos : mais leur latitude est-elle la

mentionné ! Il est du moins certain que, s'il y eût eu une terre, telle qu'on désigne celle de Davis, je l'aurois infailliblement rencontrée, comme on va le voir par la route que j'ai tenue ».

« DANS la recherche des Isles que j'avois dessein de reconnoître, je me maintins sur le parallele de vingt-cinq

même ? Wafer donne à la petite Isle vingt-sept degrés vingt minutes de latitude, & selon Argensola les Isles de Saint-Félix sont par vingt-cinq degrés trente minutes : voilà une différence d'un degré cinquante minutes. Mais, d'une part, Don Juan & Don de Ulloa, mettent les Isles de Saint-Félix par vingt-six degrés ; & de l'autre, je crois que les Flibustiers, tels qu'étoient Davis & ses consorts, étoient plus habiles à exercer la piraterie qu'à déterminer la position des lieux où ils se trouvoient. J'ai comparé les latitudes de Wafer avec celles de la Carte des deux Officiers Espagnols, je les ai quelquefois trouvé d'accord ; j'y ai souvent remarqué un degré & plus de différence. Il n'y a pas d'apparence qu'il y ait aux environs des Isles de Saint-Félix d'autres Isles ou Terres qui soient restées inconnues jusqu'en 1687, & qui n'aient pas été revues depuis. Quant à la Terre de Davis, telle qu'on la place ordinairement sur nos Cartes, c'est en vain que d'autres Navigateurs ont tenté de la reconnoître dans la position qu'on a coutume de lui donner ».

à vingt-six degrés Sud , jusqu'à ce que je fusse parvenu à cent lieues à l'Ouest de notre départ. Là, ne voyant aucune terre , & les oiseaux nous ayant quitté , je fis voile au Sud , & j'arrivai à la hauteur de vingt-sept degrés vingt minutes ; d'où je courus à l'Ouest en conservant cette latitude jusqu'entre les dix-sept ou dix-huit degrés à l'Ouest de Jean-Fernandès. Sur ce parallele nous eumes de légères brises , qui n'étoient interrompues que par des coups de vent violens ; & un fort courant nous entraînoit dans le Nord , ce qui me fit conjecturer que nous étions dans le voisinage de cette terre de Davis. Nous observions avec la plus grande attention , pour en avoir connoissance ; & le vent étant redevenu favorable , nous gouvernâmes à l'Ouest quart-Sud-Ouest , jusqu'à la latitude de vingt-huit degrés un demirumb à l'Ouest. Il est donc évident que j'ai passé sur la place même qu'on

assigne à cette terre, & qu'il étoit du moins impossible que je n'en eusse pas connoissance. Je continuai de courir sur le parallele de vingt-huit degrés, jusqu'à près de huit cens lieues à l'Ouest de notre départ, ou conformément à mon estime, jusqu'au deux cens cinquante - sixième degré de longitude. J'ai donc encore passé au Sud de la position assignée dans nos Cartes à la prétendue terre de Davis ».

M. CARTERET ayant manqué l'Isle de Davis, & continuant de faire voile à l'Ouest quelques degrés au Nord, eut la vue de la terre le 2 de Juillet 1767. Le lendemain cette terre se présenta sous l'apparence d'un grand rocher qui s'élevoit au-dessus de la mer. A mesure qu'il en approcha, il découvrit que l'intérieur est couvert de bois. Il vit, en prolongeant le rivage, un petit ruisseau, dont les eaux fraîches & transparentes se précipitoient dans la mer. Il

auroit souhaité pouvoir débarquer sur cette côte ; mais la lame y brisoit avec une violence qui rendoit la descente impraticable.

LES sondes prises à près d'un quart de lieue du rivage, donnèrent vingt-cinq brasses, fond de sable & de corail. On étoit alors dans le cœur de l'hiver de cette région ; & il est probable que dans les beaux jours de l'été, il seroit facile d'atterrir sur cette partie de l'Isle. Une prodigieuse quantité d'oiseaux de mer voltigeoient tout autour, & annonçoient une côte poissonneuse. Cette Isle a près de deux lieues de circonférence, & paroît n'avoir d'habitans que les oiseaux. Sa position est par les vingt degrés deux minutes de latitude australe, & deux cens quarante-quatre degrés neuf minutes de longitude. La grande élévation de ses terres fait qu'on la voit à la distance de quinze lieues. M. Carteret l'appella *Isle Pitcairn*, du nom d'un

jeune homme qui l'aperçut le premier.

LE 11 du même mois, il découvrit par la latitude de vingt-deux degrés Sud, & par la longitude de deux cens trente-cinq degrés cinquante-six minutes, une petite Isle si plate & si basse, qu'elle paroissoit ne pas s'élever au-dessus de la surface de la mer. Il lui donna le nom d'*Isle de l'Evêque d'Osna-brug*. Cette terre basse & comme noyée, étoit néanmoins couverte d'arbres dont la verdure & les fleurs charmoient les yeux. Mais comme elle étoit au Sud, & directement au vent du vaisseau, M. Carteret ne voulut pas y tenter une descente.

LE lendemain, comme il continuoit de faire voile à l'Ouest quelques degrés au Nord, il eut la vue de deux petites Isles boisées; mais rien n'annonçoit qu'elles fussent habitées. Il rangea de très-près la plus méridionale: ce n'étoit qu'une langue de terre en forme de croissant, basse, plate & sablonneuse.

De la pointe méridionale part un récif qui s'étend environ un demi-mille au large, & sur lequel la mer brise avec une incroyable furie. La côte n'offre aucun mouillage. M. Carteret envoya un canot à terre.

L'ASPECT de cette Isle est très-agréable ; mais on n'y apperçut aucune source d'eau fraîche ; elle est peuplée d'une quantité d'oiseaux si peu ombrageux , qu'ils se laissoient prendre à la main.

L'AUTRE Isle ressemble beaucoup à celle-ci, & n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Elles gissent entr'elles Ouest-Nord-Ouest & Est-Sud-Est. L'une est située au vingtième degré trente-huit minutes Sud, & au deux cens trente-unième degré trente minutes de longitude ; l'autre est par les vingt degrés trente-huit minutes Sud, & deux cens trente-un degrés quinze minutes de longitude. M. Carteret leur donna le nom d'*Isles du Duc de Gloucester*. Il

observa que la déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de cinq degrés vers l'Ouest.

LORSQUE le Commodore Byron prit son point de départ de Masafue-ro, la terre de Davis avoit d'abord été l'objet de ses recherches. « Je changeai, dit-il, la direction de ma route le 2 de Mai 1765, & je courus à l'Ouest, pour reconnoître s'il étoit possible, cette terre de Davis, que nos Géographes placent par les vingt-sept degrés trente minutes de latitude Sud, & environ à cinq cens lieues à l'Ouest de Copiapo au Chili, mais j'arrivai le 7 par les vingt-six degrés quarante-six minutes de latitude Sud, & les deux cens quatre-vingt-deux degrés quarante-cinq minutes de longitude, sans voir aucune apparence de terre. J'abandonnai donc l'espoir de trouver à l'Ouest l'Isle de Davis à la latitude indiquée; & ayant à faire encore un très-long

voyage , je gouvernai au Nord-Ouest, pour gagner les vents alisés, me proposant ensuite de courir à l'Ouest pour reconnoître les Isles Salomon, si elles avoient quelque existence, ou pour faire de nouvelles découvertes ».

LE Commodore ayant manqué la prétendue terre de Davis, courut pendant vingt-neuf jours au Nord-Ouest sans rencontrer aucune terre. Ce ne fut que le 7 Juin, qu'étant parvenu par les quatorze degrés cinq minutes de latitude Sud, & deux cens-trentè-deux degrés trente-deux minutes de longitude, il eut la vue d'une petite Isle basse dans l'Ouest-Sud-Ouest, & à deux lieues de distance. Comme il alloit attaquer cette terre, il en vit une autre dans l'Est-Sud-Est éloignée d'environ trois ou quatre lieues. Cette dernière paroissoit plus considérable.

LE riant aspect de la petite Isle engageoit le Commodore à y atterrir. Le

rivage étoit partout recouvert du plus beau sable blanc. La contrée présentoit un gazon de verdure qu'entre-coupoient quantité de sources d'une eau fraîche & transparente ; des fleurs , fermées irrégulièrement , & avec cette naïve négligence qui est supérieure à l'art , exhaloient un parfum dont l'air étoit embaumé ; des grands arbres , qui en étendant leurs branches fécondes , défendoient la verdure & les fleurs contre les rayons du soleil , & formoient les bosquets les plus délicieux qu'on puisse jamais imaginer sans un mélange d'arbrisseaux. Elle s'étendoit dans une circonférence d'environ cinq milles. Une barre sur laquelle on vit la mer briser avec furie , s'avançoit de chaque pointe , & d'énormes lames qui battoient toutes les côtes , la rendoient inaccessible.

SES habitans se montrèrent sur le rivage. Ils étoient armés de lances d'environ seize pieds de longueur. Ils al-

lumèrent plusieurs feux, qu'on regarda comme un signal ; car aussi-tôt on vit briller d'autres feux sur les côtes de la plus grande terre.

LE Commodore envoya un bateau armé, aux ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage. Mais, il fit inutilement le tour de l'Isle : il ne trouva de fond qu'à une encablure du rivage, bordé partout d'un roc de corail taillé à pic.

CETTE nouvelle étoit d'autant plus désagréable pour le Commodore que le scorbut tenoit sur les quadres une partie de son équipage. D'après le rapport qu'on lui avoit fait des sondes, il voulut faire le tour de l'Isle. Les Indiens le suivoient à la course, pouffoient des cris, dansoient & agitoient leurs lances vis-à-vis des vaisseaux, d'un air menaçant. Quelquefois ils se jettoient à la renverse, & demeuroient quelques minutes sans mouvement, pour annoncer, sans doute,

aux gens du vaisseau, qu'ils trouveroient la mort, s'il leur arrivoit de tenter une descente.

Ces Insulaires plantèrent deux piques sur le bord du rivage : ce qui étoit attaché au haut de ces piques flotloit au gré des vents ; & on les vit se prosterner devant cet objet de leur vénération. Peut-être invoquoient-ils leurs Dieux de les secourir contre des étrangers, qu'ils regardoient comme leurs ennemis.

DANS cette circon-navigation les bateaux fondoient en avant. Lorsqu'ils approchoient du rivage, les Indiens pouffoient des cris affreux, branloient leurs piques & montroient des pierres prêtes à lancer. Les Anglois ne répondoient que par des signes d'amitié ; ils leur jetèrent du pain & quelques grains de rassade ; mais les Insulaires n'y touchèrent pas. Ils hâlerent à terre cinq ou six pirogues qui étoient sur le bord de la mer, & s'avancèrent ensuite dans

l'eau , paroissant épier l'occasion de se saisir du bateau , pour le tirer sur le rivage.

LES Anglois qui devinoient leur intention , les auroient volontiers prévenus , par une fusillade , si l'Officier qui les commandoit n'eût pas contenu leur impatiente ardeur.

Ces Indiens sont de couleur bronzée , bien pris dans leur taille , agiles , dispos & d'une incroyable légèreté à la course.

L'ISLE est située par les quatorze degrés cinq minutes de latitude Sud , & les deux cens trente-deux degrés trente-deux minutes de longitude.

N'AYANT trouvé aucun lieu d'abordage , le Commodore gouverna sur l'autre Isle. Arrivé sur la côte occidentale ,* une ligne de cent-cinquante brasses ne donna point de fond à la distance de trois-quarts de mille du rivage. On apperçut en même-tems plusieurs autres Isles ou péninsules unies par des langues de terre très-étroites ,

& si basses, qu'elles paroissent à peine s'élever au-dessus du niveau de la surface de la mer, qui y brisoit ses vagues écumantes.

CES Isles basses n'étoient dénuées ni d'arbres ni de verdure : elles étoient couvertes de belles plantations de cocotiers & d'autres arbres moins élevés, mais touffus. Un bateau fut expédié pour prendre les sondes & reconnoître un lieu propre à l'encrage. A son approche, les Indiens accoururent sur le rivage. Tous étoient armés de lances & de massues. Ils montroient par leurs gestes, qu'ils mettroient obstacle à la descente : mais un canon de neuf livres de balles tiré par-dessus leur tête, les fit fuir avec précipitation dans les bois. On ne pût trouver de sondes, même près du rivage, que la lame rendoit inaccessible.

LE milieu de ce groupe d'Isles gît par les quatorze degrés dix minutes de latitude australe, & deux cens-trente-deux

deux degrés trente-huit minutes de longitude. L'impossibilité d'y atterrir & de s'y procurer des rafraîchissemens, leur fit donner le nom d'*Isles de Disappointement*, & de *fausse Espérance*.

CE même jour le Commodore eut la vue d'une nouvelle Isle qui lui ressembloit dans l'Ouest-Sud-Ouest, à la distance de six ou sept lieues. Un beau sable blanc couvroit le rivage, bordé d'un rocher de corail rouge. Les terres très-basses & qui s'étendoient en longueur, étoient plantées de cocotiers & d'autres arbres.

COMME on en prolongeoit la côte du Nord-Est à la distance d'un demi-mille, les Indiens allumèrent de grands feux, pour répandre l'alarme chez les habitans d'une Isle voisine, & accoururent en grand nombre sur le rivage; ils étoient armés comme les habitans des premières Isles.

DE ce côté de l'Isle on découvroit, par-dessus les terres, un grand lac qui

en baignoit l'intérieur. Ce lac formé par la mer, n'avoit qu'une petite ouverture, qu'aperçut le Commodore de la pointe du Sud-Ouest de l'Isle, qui en est éloignée de près d'une lieue. Les bateaux, commandés chacun par un Officier, furent envoyés vers cette ouverture, & le Commodore les suivit.

LE rivage, non moins escarpé qu'un mur, n'offroit aucun ancrage, à l'exception de l'entrée du lac, large d'une longueur de navire, où il y avoit treize brasses d'eau sur un fond de corail.

LORSQU'ON fut par le travers de l'ouverture, on vit plusieurs centaines d'Indiens rangés en bon ordre, & dans l'eau jusqu'à la ceinture; ils étoient aussi armés de lances & de massues; l'un d'eux portoit une espece de drapeau; c'étoit une longue perche, au sommet de laquelle étoit attachée une piece de natte.

LEURS cris étoient horribles & con-

tinuels : plusieurs grandes pirogues descendirent dans le lac pour se joindre avec les autres.

LES bateaux, qui étoient encore en dehors, s'efforçoient de leur faire des signes d'amitié : quelques pirogues vinrent à l'ouverture du lac, & s'en approchèrent. Le Commodore ne douta pas qu'on ne put les porter à traiter amicalement ; mais on s'aperçut bientôt que les Indiens n'avoient d'autre dessein que de se saisir des bateaux. Un des Insulaires qui étoient sur le rivage, sauta dans la mer, nagea vers les Anglois, entra dans un des bateaux, où s'étant emparé du furtout d'un matelot, il s'élança par-dessus bord, & nageant entre deux eaux, il ne reparut qu'au moment où il rejoignit ses compagnons sur le rivage. Un autre saisit la corne du chapeau du Contre-mâitre ; mais, le tirant à lui au lieu de le lever, il manqua son coup. Ces petites vexations, qui demeuroient impunies,

étoient pour les Indiens un fujet de triomphe.

LE défaut d'ancrage porta le Commodore à s'avancer vers la pointe la plus occidentale de l'Isle : les bateaux le suivirent , fondant continuellement tout près du rivage fans trouver de fond.

PARVENU à cette pointe , il découvrit une autre Isle dans le Sud-Ouest-quart-Ouest , distante d'environ quatre lieues.

LES Insulaires , croyant peut-être avoir inspiré de la terreur aux Anglois , s'embarquèrent au nombre de soixante dans deux doubles pirogues , tous armés à la manière du pays , & se mirent à leur poursuite : les canots s'occupoient à sonder en avant des vaisseaux , & les Indiens paroissoient empressés de les y joindre & de les attaquer. Le Commodore , indigné de cette hardiesse , fit signal aux bateaux de leur donner la chasse.

LES pirogues voyant les bateaux retourner & forcer de rames pour fonder sur elles, furent saisies d'une terreur panique; elles abattirent leur voile à l'instant, & nagèrent en toute diligence vers le rivage. Les pirogues, ferrées de près, se jettèrent à travers les lames qui se brisoient avec violence sur le rivage, & les canots les y suivirent.

LES Indiens sautèrent à terre, & se disposèrent à disputer la descente aux Anglois, qui, faisant feu sur eux, en tuèrent trois. Un Insulaire, qui avoit reçu trois balles dans le corps, eût encore le courage de lever une très-grosse pierre, & il mourut en la lançant contre ses ennemis.

LES bateaux retournèrent au vaisseau avec les deux pirogues : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins. La construction en étoit curieuse; deux bordages de planches très-unies & sculptées en plu-

sieurs endroits, formoient les côtés ; les coutures étoient recouvertes d'une bande d'écaille de tortue pour en écarter l'eau ; le fond, taillé en couteau , rendoit leur accouplement nécessaire pour assurer leur navigation. Ces pirogues , liées ensemble , à six ou huit pieds de distance , par le moyen de deux fortes traverses attachées sur les deux bords , avoient chacune un mât ; une voile de nattes étoit tendue entre les deux mâts ; leurs cordages , faits de fibres de cocotiers , sont d'une très-grande force. Quand ces pirogues sont à la voile , plusieurs Indiens s'asseyaient sur les traverses qui assujétissent l'une à l'autre.

LE Commodore n'ayant trouvé aucun endroit d'abordage , vint se remettre par le travers de l'entrée du lac. Les bateaux prirent de nouveau les sondes , mais sans succès. Les Indiens parurent près de la pointe qu'on venoit de quitter ; ils paroissoient occupés à

charger leurs pirogues : craignant qu'ils ne voulussent tenter un combat qui ne pourroit que leur être funeste , le Commodore fit tirer quelques coups de canon par-dessus leur tête ; ce qui produisit leur dispersion.

LES canots descendirent dans l'Isle ; on cueillit des noix de coco , qu'on rapporta à bord ; mais on n'aperçut pas un seul Insulaire. Le jour suivant, le Commodore se rendit à terre avec une partie des gens de l'équipage : il trouva les maisons des Indiens absolument désertes ; les cases étoient d'une mince apparence , mais elles étoient délicieusement situées à l'ombre des bosquets , dont les plus grands arbres étoient des cocotiers.

CES arbres semblent fournir à tous les besoins des Insulaires : la nourriture, les voiles, les cordages, les bois de construction & les vases pour contenir l'eau , en sont des productions. Il est apparent que ces peuples fixent

toujours leurs habitations dans les lieux où cette espece d'arbre est la plus commune.

LE rivage étoit couvert de fable ; de corail & de grandes coquilles d'huitres perlières. Il est assez vraisemblable qu'on pourroit établir dans ces parages une riche pêcherie de perles fines.

LES naturels ne se montrèrent que dans l'éloignement : les hommes étoient nus, & les femmes ne portoient qu'une pagne pour se couvrir les parties naturelles.

ON trouva, en fouillant quelques cases, le manche d'un gouvernail d'une chaloupe Hollandoise, un morceau de fer battu, un autre de cuivre, quelques outils de fer, & une herminette dont la lame étoit faite d'une écaille d'huitre perlière. Elle ressembloit exactement, pour la forme, à celle de nos Charpentiers.

LES bateaux transportèrent à bord plusieurs charges de noix de coco &

d'herbes anti-scorbutiques, qui croissent dans cette Isle en abondance, & dont les équipages avoient un besoin très-urgent ; car le scorbut s'étoit généralement fait sentir.

L'EAU fraîche qu'on trouve dans l'Isle est parfaite ; mais elle n'y est pas abondante. Les puits à l'usage des naturels sont si petits , qu'on les assèche pendant quelques minutes, en y puisant trois ou quatre coquilles de coco : mais comme ils se remplissent l'instant d'après, si l'on prenoit la peine de les élargir, il ne feroit pas difficile à un vaisseau d'en tirer sa provision d'eau.

ON n'y voit aucun animal venimeux ; mais on y est infecté d'essaims de mouches qui vous couvrent de la tête aux pieds : il y en avoit des légions dans les bâtimens à rames & dans les vaisseaux. Il y a dans l'Isle une grande variété d'oiseaux ; des perroquets, des perruches, une espece de colombes d'un superbe plumage, & si douces,

qu'elles suivoient les Anglois dans les cafes des Insulaires.

CETTE Isle est située par les quatorze degrés vingt-neuf minutes de latitude australe, & les deux cens quarante-huit degrés quarante minutes de longitude.

LE jour suivant, le Commodore gouverna sur l'Isle voisine qu'il avoit déjà apperçue ; il en rangea la côte du Nord-Est sans trouver de fond. Ce côté de l'Isle n'a guères moins de six ou sept lieues d'étendue : la mer y forme, comme dans l'Isle précédente, un lac ; de sorte que ces deux Isles présentent une espece de fer à cheval.

AUSSI-TÔT que le vaisseau fut aperçu des Insulaires, ils se rendirent en très-grand nombre sur le rivage : ils étoient de même armés de lances & de massues : ils suivirent le vaisseau à la course pendant plusieurs lieues. Les bateaux, qui fondoient tout près du rivage, avoient ordre de ne commettre

aucune hostilité, à moins que ce ne fut pour se défendre. Les Indiens, à qui ils firent entendre qu'ils avoient besoin d'eau, les comprirent d'abord, & leur firent signe de suivre le rivage jusqu'à un groupe d'habitations qu'ils montroient de la main.

LES bateaux y furent suivis par les Insulaires, dont le nombre s'étoit encore augmenté. Les vaisseaux s'avancèrent pour être à portée de soutenir les canots. Dans ce moment, on vit paroître un vieillard, qui s'approcha du rivage : sa barbe blanche, qui descendoit sur sa poitrine, lui donnoit ce caractère respectable que l'âge imprime sur une belle figure. Son corps nerveux & droit, ne laissoit entrevoir aucune marque de décrépitude. Il paroissoit avoir l'autorité d'un Roi ; un jeune homme marchoit à ses côtés. Les Indiens, à un signal qu'il fit, se rangèrent pour lui faire place. Il s'avança d'un pas grave & d'un air noble jus-

qu'au bord de l'eau : il avoit un rameau vert d'une main , & tenant sa barbe de l'autre , il l'appuyoit sur son sein. Dans cette attitude , il imposa le silence , & prononça un long discours dont le ton mesuré pouvoit faire croire qu'il chantoit.

RIEN n'eut été plus curieux ni plus satisfaisant pour le Commodore que de comprendre les leçons de sagesse que lui donnoit sans doute ce respectable vieillard. Il n'étoit guères moins désagréable de ne pouvoir s'en faire entendre. On lui jetta quelques présents tandis qu'il parloit encore , comme une marque de l'estime qu'on avoit de sa personne ; mais il n'y toucha pas , ni ne permit à aucun de ceux qui l'environnoient de les ramasser , qu'il n'eut cessé de parler. Faisant alors quelques pas dans l'eau , il jetta son rameau vert aux gens du bateau , & se retira sans oublier de prendre les dons qu'on lui avoit faits.

Tout annonçoit dès-lors les dispositions pacifiques de ce peuple. Les Anglois leur firent signe de mettre bas leurs armes, & à l'instant ils donnèrent cette marque de complaisance. Un des Quartiers-Mâîtres se hasarda d'aller à terre : les Indiens se rangèrent autour de lui. Ils examinoient curieusement ses habits, & particulièrement sa veste. L'Anglois l'ôta généreusement & la présenta à ses nouveaux amis. Un Indien voyant qu'il se défaisoit de ses hardes avec tant de facilité, crut devoir en profiter, & lui dénoua très-adroitement sa cravate qu'il emporta. Le Quartier-Mâitre qui alloit bientôt se trouver nud au milieu de ces honnêtes Indiens, fit de son mieux pour regagner le bateau.

PLUSIEURS Insulaires nâgèrent vers les bateaux, & y portèrent de l'eau dans des coquilles de noix de coco. On leur demanda des perles en leur montrant des coquilles d'huîtres per-

lières ; mais on ne réussit jamais à se faire entendre. Il est vraisemblable que si l'on eût fait quelque séjour dans l'Isle, on seroit parvenu à en échanger contre des grains de rassade, des clous ou quelqu'autres bagatelles ; mais la côte étoit partout d'un difficile accès , & n'offroit aucune place où les vaisseaux pussent être à l'ancre.

LE gissement de cette Isle est par les quatorze degrés quarante - une minutes de latitude Sud , & les deux cens vingt-huit degrés quarantè-cinq minutes de longitude. Le Commodore donna à ces deux dernières Isles , le nom d'*Isles du Roi Georges*.

CONTINUANT de faire voile dans la même direction , il eût bientôt connoissance d'une autre Isle dans le Sud-Sud-Ouest , distante d'environ six lieues. Il gouverna sur cette nouvelle terre. Il trouva que c'étoit une Isle basse , très-étroite, qui gît Est & Ouest. Il en prolongea la côte méridionale , que sa ver-

ture & quelques belles plantations rendoient d'un aspect très-agréable ; mais une lame terrible battoit toute la côte. On n'avoit à quelque distance, qu'un fond vaseux ; & plusieurs rochers s'étendoient au large jusqu'à trois lieues du rivage.

CETTE Isle, qui n'avoit guère moins de vingt lieues d'étendue, avoit une nombreuse population, autant que le Commodore en put juger sur un coup d'œil rapide. Il lui donna le nom d'*Isle du Prince de Galles*. Elle est par la latitude australe, de quinze degrés, & sa pointe la plus occidentale se trouve par le deux cens vingt-cinquième degré vingt-trois minutes de longitude. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de cinq degrés trente minutes vers l'Est. Sa distance des Isles du Roi Georges est de quarante-huit lieues dans la direction du Sud quatre-vingt degrés à l'Ouest.

A la hauteur de ces dernières terres,

& à peu-près dans le même-tems, M. Wallis découvroit une chaîne d'autres Isles, qui n'en sont pas éloignées. Faisant voile à l'Ouest sur le dix-neuvième parallele, il eut la vue de la terre vers le deux cens quarantième degré de longitude. L'Officier chargé de reconnoître cette Isle, vit en s'en approchant, deux pirogues s'éloigner du rivage, & nâger avec toute la diligence possible, vers une Isle voisine. Il rapporta plusieurs noix de coco, une quantité considérable de plantes anti-scorbutiques, & quelques instrumens pour la pêche, faits d'écailles d'huîtres. Il n'avoit pas apperçu un seul Insulaire. Les cabanes n'étoient que des hangards: elles consistoient en un toit, proprement recouvert de feuilles de cocotier & de bananier, supporté par des poteaux. Il vit plusieurs pirogues dont la construction n'étoit pas achevée; mais il ne découvrit aucune source d'eau douce, & il lui parut que l'Isle
ne

ne produisoit d'autres fruits que des cocos. Il avoit fondé tout autour de l'Isle sans trouver d'endroit propre à l'ancre ; ce ne fut même qu'avec une extrême difficulté qu'il parvint à descendre à terre.

M. WALLIS, dont l'équipage avoit le plus pressant besoin de trouver un lieu de rafraîchissement, renvoya ses bâtimens à rames pour prendre exactement les sondes, & découvrir, s'il étoit possible, une place où le vaisseau pût rester à l'ancre. Mais ils revinrent bientôt avec la nouvelle que l'Isle se trouvoit bordée d'un récif qui en défendoit l'accès ; que d'un côté, il y avoit une coupure pour entrer dans un large bassin, qui s'étendoit jusques dans le milieu de l'Isle ; mais que ce bassin étoit semé de tant d'écueils, que vouloir y relâcher, ce seroit s'exposer à se perdre ; & que les lames qui brisoient avec plus de fureur qu'auparavant sur toute l'étendue du rivage, avoient absolument

empêché de prendre terre. Il fallut se résoudre à quitter cette Isle, à laquelle on donna le nom d'*Isle de la Pentecôte*, pour avoir été découverte la veille de cette Fête. Sa position est par les dix-neuf degrés vingt-six minutes Sud, & deux cens trente-neuf degrés vingt-six minutes de longitude. Son plus grand diamètre n'a pas plus de quatre mille.

ON gouverna sur une Isle voisine qu'on avoit apperçue presqu'en même-tems. Les Indiens parurent au nombre de cinquante; tous portoient de longues piques, & plusieurs courroient tenant à la main des tisons allumés. M. Wallis envoya ses canots pour reconnoître un mouillage, & ordonna aux Officiers qui les commandoient, d'aller du côté où étoient les Insulaires, de tâcher d'en obtenir, par échange, des rafraîchissemens, & de ne rien faire qui pût les indisposer.

LES canots revinrent sans avoir trouvé d'endroit propre au mouillage. On

n'avoit eu de fond qu'à une demi-encablure du rivage, encore ne consistoit-il qu'en roches tranchantes, qui auroient coupé ou fort endommagé les cables.

A l'approche des canots, les Indiens étoient accourus sur la plage avec leurs longues piques, paroissant vouloir disputer la descente. Les Anglois posèrent leurs rames, leur firent des signes d'amitié, en leur montrant des grains de rassade, des pieces de rubans, des couteaux, & quelques autres bagatelles. Les Indiens leur firent signe de s'éloigner; mais en même-tems, ils jetoient un œil de curiosité sur tout ce qu'on leur montrait. Bientôt quelques-uns s'avancèrent dans la mer, & les Anglois leur ayant fait entendre qu'ils avoient besoin d'eau & de noix de coco, les Insulaires leur en apportèrent une petite quantité. On leur donna en échange des grains de rassade, des rubans, & quelques clous, auxquels ils attachoient un grand prix.

DANS cette entrevue, un des Indiens trouva le moyen de voler un mouchoir de soie, où étoient enveloppées quelques menues marchandises, & il l'emporta avec ce qu'il y avoit dedans, si adroitement, que personne ne l'avoit d'abord remarqué. Les Anglois firent signe qu'on venoit de leur voler un mouchoir; mais, c'est ce que ne purent ou ne voulurent pas entendre les Indiens. La nuit ramena les canots à bord.

ILS revinrent le lendemain; mais l'Officier, qui les commandoit, ne fût pas peu surpris de voir tous les habitans sur le rivage, prêts à s'embarquer dans sept grandes pirogues, ayant chacune deux mâts. Ils firent signe aux Anglois qui s'approchoient, d'aller débarquer plus haut; & dès qu'ils les virent descendre à terre, tous s'embarquèrent, & firent voile à l'Ouest, après avoir été joints par deux autres pirogues, à la pointe occidentale de l'Isle.

CES Insulaires sont de stature médiocre ; mais bien pris dans leur taille , & libres dans tous leurs mouvemens. Ils ont de longs cheveux noirs, qu'ils laissent flotter sur leurs épaules. Leur vêtement est une piece de grosse toile ou de nattes , attachée autour des reins. Les femmes sont , en général, d'une figure agréable.

L'ISLE reçut le nom d'*Isle de la Reine Charlotte*. Elle est sablonneuse , unie , couverte d'arbres , & principalement de cocotiers. On y trouve des sources d'une très-bonne eau , & une quantité de plantes anti-scorbutiques. Cette Isle qui a environ deux lieues de longueur , sur une demi-lieue de largeur , est située par dix-neuf degrés dix-huit minutes de latitude méridionale , & deux cens trente-neuf degrés trente-quatre minutes de longitude.

LES Anglois qui visitèrent cette Isle n'y trouvèrent rien qui annonçât que les naturels fissent usage des métaux.

Leurs divers instrumens étoient de bois, de pierre, & d'écailles d'huîtres. Ils virent une espèce de chantier où les Insulaires construisent leurs pirogues. Elles sont faites de planches cousues ensemble & attachées à plusieurs petites poutres, qui passent transversalement le long du fond & des côtés. Ils observèrent encore que ces Indiens n'enterrent point leurs morts, ils les exposent sous des hangards jusqu'à l'entière putréfaction.

M. WALLIS prit possession de l'Isle au nom du Roi d'Angleterre, & il y fit laisser des haches, des clous, plusieurs sortes de verroteries & quelques petites pièces de monnoie, comme un dédommagement du trouble qu'on avoit causé aux Insulaires.

Le même jour que M. Wallis fit voile de l'Isle de la Reine Charlotte, pour suivre sa route à l'Ouest, il découvrit une autre Isle, & vint la ranger de très-près; mais en faisant sonder, on ne

trouva point de fond. Les côtes orientale & occidentale sont jointes par une chaîne de rochers, sur lesquels la mer brise en se précipitant dans un lac qui baigne l'intérieur des terres; ce qui lui donne l'apparence de deux Isles ou plutôt de deux langues de terre unies par un platier de roche. Elle a près de deux lieues de long sur un peu plus d'une lieue de large. Ses terres sont basses, couvertes d'arbres, mais dénuées de verdure. On n'apperçut ni cocotiers, ni cabanes. On vit à la pointe occidentale toutes les pirogues & les Indiens qui avoient quitté l'Isle de la Reine Charlotte. On compta huit doubles pirogues & quatre-vingt Indiens, hommes, femmes & enfans. Les pirogues furent immédiatement tirées à terre, les femmes & les enfans se rangèrent près d'elles, & les hommes s'avancèrent sur le rivage avec leurs piques & des tisons embrasés, poussant des cris affreux & dansant de la manière la plus étrange.

M. Wallis ne jugea pas à propos de s'arrêter pour visiter cette Isle, qui lui parut sablonneuse, d'un sol stérile, & qui n'offroit aucun lieu commode pour le mouillage. Il lui donna le nom d'*Egmont*, en l'honneur du Comte d'Egmont, qui étoit alors premier Lord de l'Amirauté. Elle gît par la latitude de dix-neuf degrés vingt minutes Sud, & par la longitude de deux cens trente-neuf degrés.

EN quittant cette Isle, M. Wallis vint en attaquer une autre, qui se montra dans l'Ouest-Nord-Ouest. Il la prolongea la sonde à la main, mais sans trouver de fond. Elle étoit de toute part bordée de rochers, sur lesquels la mer se développoit avec furie. Les côtes & l'intérieur en sont boisées; mais on n'y découvre point de cocotiers. Son aspect est le même que celui de l'Isle d'Egmont; elle est seulement plus étroite. A la pointe occidentale, on distingua d'entre les rochers,

environ seize Insulaires, qui comme les précédens, portoient de longues piques, & paroissoient être de la même nation. Cette Isle, qu'il nomma *Gloucester*, & qui a deux lieues de long, sur une demi-lieue de large, est située par les dix-neuf degrés onze minutes de latitude australe, & deux cents trente-sept degrés trente-quatre minutes de longitude.

DEUX autres petites Isles voisines les unes des autres, & auxquelles M. Wallis donna les noms de *Cumberland*, de *Prince William*, ne méritent pas une description particulière. Il en découvrit bien-tôt une troisième, qui se présentoit dans l'éloignement, sous l'aspect d'une montagne ronde. Un feu qu'on vit briller le soir sur le rivage, annonçoit que cette Isle n'étoit pas sans habitans. On observa avec plaisir, que les terres étoient très-hautes, & couvertes de cocotiers, signe certain qu'on devoit y trouver des sources d'eau douce.

M. WALLIS envoya des bateaux armés & munis de toutes sortes de colifichets, pour fonder autour de l'Isle, reconnoître un mouillage, & établir s'il étoit possible, quelque commerce avec les naturels pour en tirer des rafraîchissemens.

LES bateaux revinrent avec un cochon, un coq, des noix de coco, & quelques régimes de bananes. L'Officier qui les commandoit, rapporta qu'il avoit vu une centaine d'habitans, & qu'il y en avoit sûrement un plus grand nombre dans l'Isle : il ajouta qu'il avoit fait le tour de l'Isle, sans rencontrer un seul endroit où le vaisseau pût se mettre à l'ancre, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à débarquer avec le canot. Il avoit donné, en échange des rafraîchissemens qu'il avoit reçus, des grains de rassade, des miroirs, des peignes, une hache, & quelques autres marchandises de peu de valeur. Les femmes, qui s'étoient d'abord tenues à

une certaine distance, ne virent pas plutôt ces bagatelles brillantes, qu'elles coururent en foule sur le rivage; mais les hommes les forcèrent aussitôt de s'éloigner, ce dont elles parurent très-mécontentes.

TANDIS qu'on faisoit les échanges, un Indien vint furtivement autour d'un rocher, plongea dans l'eau, leva le grapin du canot, & en même-tems ceux qui étoient sur le rivage, à qui l'Officier avoit jetté le greslin pour le tenir, firent un effort pour tirer le canot à travers la lame. Dès que l'Officier s'en apperçut, il fit tirer un coup de fusil par-dessus la tête de celui qui tenoit le grapin: l'étonnement & la frayeur se peignirent sur le visage des Indiens, qui à l'instant, abandonnèrent le grapin & le greslin.

LES hommes & les femmes sont vêtus de la même manière. Le nombre de ces Insulaires sembloit trop considérable pour pouvoir aisément subsister dans

cette Isle. Cette raison , & la vue de quelques doubles pirogues fort grandes firent conjecturer aux Anglois , qu'il devoit y avoir dans le voisinage quelques Isles d'une plus grande étendue , d'un accès plus facile , & où ils pourroient se procurer des rafraîchissemens.

CETTE Isle d'une forme circulaire , a près d'une lieue de diamètre. On la nomma *Osnabrug*. Elle se trouve , par la latitude , de dix-sept degrés cinquante-une minutes de latitude australe , & par la longitude de deux cents trente degrés. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de sept degrés dix minutes vers l'Est.

L'ANNÉE suivante , M. de Bougainville découvrit dans ces mêmes parages une autre chaîne d'Isles placées entre le dix-neuvième & le dix-septième parallèles. Il eut d'abord connoissance de quatre Islots , qu'il nomma *les quatre Facardins* , situés par les dix-neuf degrés quinze minutes de latitude Sud ,

& les deux cens trente-neuf degrés trente minutes de longitude : il aperçut presque en même tems dans l'Ouest une petite Isle , qui n'est éloignée de ces quatre Iflots que de six ou sept lieues : il vint la reconnoître. Elle est bordée d'une plage de sable très-unie ; tout l'intérieur est couvert de bois touffus , au-dessus desquels on voit s'élever les branches fécondes des cocotiers : mais la mer , qui brisoit au large au Nord & au Sud , & une grosse lame qui battoit toute la côte de l'Est , défendoient l'accès de l'Isle dans cette partie. « Cependant , dit M. de Bougainville , la verdure charmoit nos yeux , les cocotiers nous offroient partout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux voltigeoient autour du rivage , & sembloient annoncer une côte poissonneuse : on soupiroit après la descente ».

L'ESPÉRANCE de trouver la côte

occidentale plus accessible , engagea M. de Bougainville à prolonger la côte à la distance d'environ deux milles ; il y vit la mer briser avec la même force , fans une seule anse , fans la moindre crique qui put servir d'abri & rompre la lame.

IL n'imaginoit pas qu'une si petite Isle put être habitée ; & en voyant deux ou trois hommes accourir sur le rivage , il crut d'abord que quelques Européens y avoient fait naufrage : mais au moment où il se disposoit à tout tenter pour les sauver , ces hommes , qui étoient rentrés dans le bois , en sortirent bientôt après au nombre de quinze ou vingt , tous nuds & armés de longues piques : ils s'avancèrent à grands pas sur le bord de la mer , & agitèrent leurs piques d'un air menaçant. Ces Insulaires sont d'une haute taille & d'une couleur bronzée. Cette Isle fut nommée l'*Isle des Lanciers*. Sa position est par la latitude Sud de dix-

neuf degrés vingt-six minutes, & la longitude de deux cens trente-neuf degrés.

A vingt-cinq lieues plus loin, dans l'Ouest, il découvrit une autre Isle qu'il vint ranger dans le dessein d'y atterrir. Tout autour de l'Isle, on ne trouva point de fond avec une ligne de cent-vingt brasses. Une barre sur laquelle la mer brisoit avec furie, bordoit toute la côte, & l'on n'aperçut aucun endroit propre au débarquement.

CETTE Isle est formée par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du Nord-Ouest; & qui laissent une ouverture au Sud-Est entre leurs pointes. Le milieu est ainsi occupé par la mer dans toute sa longueur, qui est de dix à douze lieues Sud-Ouest & Nord-Ouest; enforte que la mer présente une espee de fer à cheval très-allongé, dont l'ouverture est au Sud-Est.

LES deux langues de terre ont si peu de largeur, qu'on apperçoit la mer au-delà de celle du Nord : elles ne paroissent être composées que par des dunes de sable entrecoupées de terrains bas, dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus.

DANS l'espece de lac que cette Isle embrasse, on apperçut des pirogues, les unes à la voile, les autres avec des pagaies ; les Indiens, qui les conduisoient, étoient nuds. Un grand nombre d'Insulaires se montrèrent le long de la côte. On fit d'inutiles recherches pour trouver un lieu de débarquement ; par-tout la mer écumoit avec une égale force, & il fallut renoncer à cette Isle inaccessible.

LES Insulaires, autant qu'on a pu les distinguer, sont grands & bien proportionnés. « J'admire leur courage, dit M. de Bougainville, s'ils vivent
sans

sans inquiétudes sur ces bandes de sable, qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre ensevelir dans les eaux : il est vrai qu'ils ont des pirogues avec lesquelles ils peuvent se rendre dans les Isles voisines, & que leur bagage est peu considérable.

CETTE Isle, qu'on nomma l'*Isle de la Harpe*, à cause de sa forme, gît par les dix-huit degrés de latitude méridionale, & par les deux cens trente-sept degrés trente minutes de longitude.

DANS une étendue de quarante à quarante-cinq lieues, faisant toujours route à l'Ouest, M. de Bougainville examina quatre autres Isles, qui, comme les précédentes, sont des terres basses, en partie noyées, & toutes inhabitables. Il donna le nom d'*Archipel dangereux* à cet amas d'Isles, dont il en avoit vu onze, & qu'il croit être en plus grand nombre. Il observa que toutes ces terres basses sont hérissées

de brisans & semées d'écueils qui rendent la navigation très-dangereuse.

EN 1769, M. Cook reconnut dans cette même partie de la mer du Sud une nouvelle chaîne d'Isles. La première, à laquelle il donna le nom de *l'Isle du Lac*, est partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des récifs & des bancs de sable. On découvre dans l'intérieur un lac qui en occupe la plus grande partie : il en fit le tour, ferrant la côte de très-près ; mais on ne trouva point de fond, même avec une ligne de cent-trente brasses.

TOUTE la contrée étoit couverte d'arbres, entre lesquels on distinguoit les cocotiers, les palmiers, dont les rameaux épais & chargés de fruits, ombrageoient des gazons de verdure.

LES Insulaires se montrèrent sur le rivage au nombre de vingt-quatre ; tous étoient armés de longues piques : ils étoient nuds ; mais l'instant d'après,

quelques-uns parurent vêtus. Leur taille est au-dessus de la médiocre, & leurs cheveux sont noirs & lisses.

CETTE Isle, qui n'a guère moins d'une lieue d'étendue, est située par dix-huit degrés quarante-sept minutes de latitude Sud, & deux cens trente-sept degrés cinquante-huit minutes de longitude. L'aiguille aimantée y déclina de deux degrés cinquante-quatre minutes vers l'Est.

A vingt milles environ plus loin, dans l'Ouest, M. Cook découvrit une autre Isle d'une forme circulaire. Son plus grand diamètre n'a pas plus d'un mille : les côtes & l'intérieur en sont boisés ; mais rien ne sembloit annoncer qu'elle fut habitée. Sa position est par la latitude de dix-huit degrés trente-cinq minutes, & par la longitude de deux cens trente-sept degrés quarante-deux minutes. Elle reçut le nom de *Trump-cap*.

LE lendemain, il eut connoissance

d'une Isle basse d'environ trois lieues d'étendue. Toute la contrée du côté oriental étoit couverte de grands arbres sous lesquels on apperçut des cabanes, des pirogues & quelques Insulaires. A la pointe occidentale est un récif, qui s'étend du rivage jusqu'à trois ou quatre milles au large, sur lequel la mer brise avec un bruit épouvantable.

CETTE Isle, dont la forme est exactement celle d'un arc, a dix ou douze lieues de circuit. La singularité de sa forme lui fit donner le nom de *l'Isle de l'Arc*. Elle est au dix-huitieme degré vingt-trois minutes de latitude méridionale, & au deux cens trente-sixieme degré dix-huit minutes de longitude. La déclinaison de l'aiguille y fut de cinq degrés trente-huit minutes vers l'Est.

DE cette Isle, M. Cook faisant voile à l'Ouest quelques degrés Nord, eut le lendemain la vue de la terre : c'étoit un groupe d'Isles qui s'étendoient du

Nord-Ouest-quart-Nord au Sud-Est-quart-Sud environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces Isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'un demi-mille de largeur ; & chacune est environnée d'îlots auxquels elles sont jointes par des récifs que l'eau couvre.

Ces Isles ne sont proprement que des langues de terre fort étroites , qui s'étendent dans toutes les directions : quelques-unes ont plus de dix milles de longueur ; mais il n'y en a point qui aient plus d'un quart de mille de large. Toutes sont couvertes d'arbres de différentes especes , entre lesquelles le cocotier semble fixer les regards par sa superbe élévation.

CELLE de ces Isles qui s'avance le plus au Sud-Est , gît par les dix-huit degrés douze minutes de latitude Sud , & par les deux cens trente-quatre degrés quarante-huit minutes de longitude ; à la distance de vingt-cinq lieues,

dans la direction de l'Ouest, un demi-rumb au Nord de la pointe occidentale de l'Isle de l'Arc.

M. Cook prolongea la côte du Sud-Ouest de cette Isle, & gouverna sur une baie qui est au Nord-Ouest de la pointe méridionale du groupe, où la tranquillité de la mer & la rareté des lames qui brisoient sur le rivage, sembloient promettre un ancrage sûr & facile : mais n'ayant point trouvé de fond avec une ligne de cent brasses à la distance de trois quarts de mille de la côte, il crut qu'il étoit prudent de ne pas s'en approcher de plus près.

LES Insulaires étoient accourus sur la plage ; quelques-uns s'étoient avancés dans leurs pirogues jusqu'aux récifs, & s'y étoient arrêtés. M. Cook voyant les Indiens border le rivage, le cotoya à petites voiles. Au moment où il alloit doubler la pointe de l'Isle, six Indiens lancèrent à l'eau deux pirogues, avec autant de promptitude que

de célérité, & se jettant trois dans chacune, ils ramèrent avec une extrême diligence.

M. COOK ne douta pas que leur dessein ne fut de venir à bord, & sur le champ, il fit mettre en panne; mais ils n'eurent pas plus de hardiesse que les premiers; ils ne passèrent pas au-delà des récifs. M. Cook crut devoir attendre encore, en voyant quelques Indiens qu'on leur dépêchoit des autres pirogues, s'avancer en hâte le long des récifs, tantôt à la nage & tantôt à gué; mais ce message fait, les deux pirogues ne se disposant pas à passer le récif, il remit le cap en route.

Ces Insulaires sont de la taille des Européens, & bien proportionnés: ils sont nus, de couleur bronzée; leurs cheveux, qui sont généralement noirs, sont renfermés dans une bande d'étoffe qui leur ceint la tête, & s'élève par derrière en forme de panache. Tous étoient armés de longues piques, & la

plupart tenoient encore de l'autre main une espece de pagaie d'environ quatre pieds de longueur. Ces rames courtes fussent pour nager avec leurs petites pirogues. Celles qui furent lancées en présence des Anglois ne paroissoient pas destinées à recevoir plus de trois hommes. Les plus grandes en contiennent six ou sept; elles sont propres à la nage & à la voile. Cette voile, qui ne s'élève pas à plus de six pieds au-dessus du plat-bord de la pirogue, est amenée, s'il vient à pleuvoir, & convertie en une espece de pavillon qui tient les rameurs à couvert.

CES Isles, où M. Cook ne crut pas devoir s'arrêter, furent nommées *le Groupe*.

LES jours suivans, il découvrit encore deux autres Isles. La première paroît n'avoir que quatre milles de circonférence : ses terres sont très-basses, & dans le milieu est une piece d'eau. Ses arbres & sa verdure en rendent

l'aspect agréable. La grande quantité d'oiseaux qu'on y apperçut, la fit nommer l'*Isle de l'Oiseau*. Sa latitude australe est de dix-sept degrés quarante-huit minutes, & sa longitude de deux cens trente-trois degrés cinquante-cinq minutes. La variation de la boussole s'y trouva de six degrés trente-deux minutes vers l'Est.

LA seconde présente l'apparence d'une double rangée d'Isles boisées, unies ensemble par des récifs pour n'en composer qu'une seule, sous la forme d'une ellipse, dont le milieu est occupé par un lac. Les Ilots & les récifs, qui bordent ce lac, forment exactement une chaîne, ce qui lui fit donner le nom de l'*Isle de la Chaîne*. Sa longueur, dans la direction du Nord-Ouest & du Sud-Est, paroît être d'environ quatre lieues, sur près de deux de largeur. Le milieu de cette Isle est par dix-sept degrés vingt-trois minutes de latitude méridionale, & deux cens trente-un dé-

grés trente-six minutes de longitude:

TOUTES ces chaînes d'Isles, qui s'étendent dans l'Ouest, Nord-Ouest; entre le vingtième & le quinzième parallèles, furent en partie apperçues par Quiros, en 1606. Ce Navigateur place à la suite de ces mêmes Isles un continent, dont il prétend avoir observé la côte dans une étendue de soixante-dix lieues. C'est là une erreur aujourd'hui reconnue. Ces parages ont été traversés à différente hauteur, par les cinq derniers Navigateurs qui ont fait le tour du monde. S'il y eût eu dans cette partie de la mer du Sud, non pas un continent, mais seulement une terre un peu considérable, il étoit impossible qu'ils n'en eussent pas eu connoissance. Les uns ont passé au Nord, les autres au Sud, & d'autres à la latitude même que Quiros observa sur cette côte prétendue. Rien n'est donc plus chimérique que l'existence d'un continent dans le voisinage de ces Isles.*

A ce sujet, M. de Bougainville observe qu'il est bien difficile de concevoir un si grand nombre d'Isles basses & presque noyées, sans supposer un continent qui en soit voisin. « Mais la Géographie, ajoute-t-il, est une science de faits ; on n'y peut rien donner dans son cabinet à l'esprit de système, sans risquer les plus grandes erreurs, qui souvent ensuite, ne se corrigent qu'aux dépens des Navigateurs ».





CHAPITRE IV.

*Découverte de l'Isle du Roi George;
ou d'Otahiti.*

ON a vu que M. Wallis, en faisant voile de l'Isle d'Osnabrug, présumoit qu'il n'étoit pas éloigné d'une terre plus considérable que celles qu'il avoit jusqu'alors rencontrées; & où il trouveroit probablement divers rafraîchissemens, dont le besoin devenoit de jour en jour plus pressant. Sa conjecture fut bien-tôt pleinement justifiée par l'événement. Il ne tarda pas à découvrir une nouvelle terre très-élevée, qui s'étendoit du Ouest-Nord-Ouest au Ouest-Quart-Sud-Ouest. Il fit aussi-tôt route pour venir la reconnoître. Il en étoit déjà près lorsqu'un brouillard épais l'obligea de courir bord-sur-bord. Le brouillard s'étant dissipé, il ne fut pas

peu surpris de se trouver environné de plus de cent pirogues , de grandeurs différentes. Il y en avoit à une seule personne , d'autres en contenoient jusqu'à dix.

LES Indiens s'étant approchés à une portée de pistolet du vaisseau , s'arrêtèrent ; ils regardoient avec l'air de la plus grande surprise , & conféroient ensuite entr'eux. Les Anglois les invitèrent à monter à bord , en leur montrant des colifichets de différentes sortes. Les Indiens se réunirent , & tinrent une espece de conseil pour délibérer sur ce qu'ils devoient faire. Tous ensuite s'approchèrent du navire , en faisant des signes d'amitié ; l'un d'eux , qui tenoit une branche de bananier , fit un discours qui dura près d'un quart-d'heure. En cessant de parler , il jetta son rameau dans la mer.

L'INSTANT d'après , comme on continuoit , de part & d'autre , à se faire des signes d'invitation , un grand jeune

homme, bien fait, lesté & plein de vigueur, se hazarda de monter à bord. On lui présenta plusieurs bagatelles brillantes qu'il considéra avec plaisir ; mais il ne voulut rien prendre jusqu'à ce que quelques Indiens, qui s'étoient approchés, eurent, après plusieurs discours, jettés à bord quelques branches de bananier. Alors il accepta les présens qu'on lui fit. Bientôt il fut joint par plusieurs autres, qui montèrent par différens côtés du vaisseau.

COMME l'un de ces Indiens étoit debout sur le pont, près d'un courroir du côté de bas-bord, il arriva qu'une chèvre le heurta par derrière ; l'Indien se retourne & voit la chèvre dressée sur ses pieds de derrière & prête à lui donner un autre coup de tête. La vue de cet animal, différent de tous ceux qu'il connoissoit, le frappa d'une si grande terreur, qu'à l'instant il sauta par-dessus bord ; & les autres voyant ce qui étoit arrivé, suivirent son exemple avec pré-

cipitation. Néanmoins, ils se remirent en peu de tems de leur frayeur, & revinrent à bord. S'étant un peu reconciliés avec les chèvres, on leur montra les cochons & la volaille; & sur le champ, ils firent entendre qu'ils avoient dans l'Isle de pareils animaux.

ON leur donna des clous & quelques colifichets, en cherchant à leur faire entendre d'aller à terre, & de rapporter avec eux des cochons, quelques volailles & des fruits; ils ne comprirent point; & ne parurent attentifs qu'à saisir l'occasion de voler ce qui se trouvoit sous leurs mains; mais ils étoient trop scrupuleusement observés.

CEPENDANT, un des Quartiers-Mâîtres, qui avoit un chapeau bordé tout neuf, étant occupé à parler par signes avec l'un d'eux, un autre vint par derrière, lui enleva son chapeau, s'élança par-dessus le fronton dans la mer, & nâgea avec le chapeau.

COMME cet endroit n'étoit pas pro-

pre au mouillage, M. Wallis prolongea le rivage & fit mettre dehors ses bâtimens à rames, pour fonder à une moindre distance. L'Isle présentoit le plus riant spectacle. Une côte en amphithéâtre, les montagnes couronnées d'arbres & d'arbusles, d'où sortent quantité de sources dont les eaux serpentant dans les vallées, y répandent une fraîcheur délicieuse & une verdure qui n'est interrompue que par l'émail des fleurs; offroient cent perspectives variées, que l'œil ne se lassoit pas d'admirer.

Des bords de la mer jusqu'aux pieds des montagnes, on découvroit un terrain uni, couvert de plantations, entrecoupé de ruisseaux, qui, en fertilisant la contrée, l'embellissent de toutes les graces champêtres. Le long de cette belle plaine, on distinguoit, entre les arbres; les maisons des Insulaires, garanties des rayons brûlans du soleil, par le couvert que forment les bananiers, les palmiers & les cocotiers, qui étendent au loin
leurs

leurs rameaux épais & chargés de fruits.

UN coup d'œil si enchanteur rendoit les Anglois impatiens de débarquer sur cette terre, favorisée de la nature, qui sembloit se plaire à y verser ses plus précieux dons. Le long du rivage on ne voyoit ni basses, ni bancs de sable, ni rochers à fleur d'eau; mais l'Isle entière paroissoit bordée d'un récif dans lequel se trouvent, de loin en loin, des coupures.

ARRIVÉ par le travers d'une large baie, où l'on pouvoit espérer un mouillage, M. Wallis envoya les canots pour y reconnoître les sondes; & tandis que les canots s'occupoient à sonder, il aperçut un grand nombre de pirogues qui les environnoient. Il craignit que les Indiens ne voulussent les attaquer. Dans la vue de prévenir les suites fâcheuses qui résulteroient d'une première hostilité, il donna aux bateaux le signal de revenir à bord; & , en même tems, pour intimider les Insulaires, il

fit tirer un canon de neuf livres de balles par-dessus leurs têtes.

LES Indiens d'abord effrayés par le bruit du canon, voyant les bateaux s'en retourner, s'efforcèrent de leur couper le chemin; mais les canots qui se servoient de leurs voiles devancèrent aisément les pirogues à la rame. Cependant, celles qui s'en approchèrent le plus, leur lancèrent des pierres, dont quelques matelots furent blessés. L'Officier qui commandoit, prit un fusil chargé à dragées, & tirant sur celui qui avoit jetté la première pierre, il le blessa à l'épaule. Tous ceux qui étoient dans cette pirogue, voyant leur compagnon blessé, sautèrent dans la mer pour se sauver à la nâge, & les autres pirogues ramèrent vers le rivage dans la plus grande confusion.

AU moment où l'on prenoit les canots à bord, on apperçut une grande pirogue à la voile, qui marchoit droit au vaisseau. M. Wallis crut qu'elle por-

toit peut-être un des Chefs de l'Isle, ou qu'elle venoit de leur part, & il fit mettre en panne pour l'attendre. La pirogue qui faisoit une marche rapide, accosta bientôt le navire; mais de tous les Indiens qui la montoient, aucun ne paroissoit avoir d'autorité sur les autres. L'un d'eux se leva, & après un discours d'environ cinq minutes, il jetta à bord une branche de bananier, on comprit que c'étoit le signe de l'alliance : on y répondit en leur donnant un pareil rameau, qu'avoient laissé dans le vaisseau ceux qui y étoient entrés. Cette marque d'amitié parut leur faire beaucoup de plaisir, & avec quelques colifichets, qu'on leur présenta, ils s'en retournèrent très-satisfaits.

M. WALLIS, informé qu'en cet endroit on n'avoit point trouvé de fond le long du récif, fit voile pour ranger la côte de l'Est, où devant se trouver sous le vent de l'Isle, il lui seroit plus aisé de découvrir un mouillage. En prolon-

geant cette côte, il arriva par le travers d'une rivière, où tout annonçoit que ce côté de l'Île n'étoit ni moins fertile, ni moins magnifique que l'autre. Les bateaux, partis immédiatement pour sonder, signalèrent vingt brasses d'eau. Cette découverte causa une joie générale dans l'équipage. M. Wallis vint à l'appel des bateaux, & mouilla sur dix-sept brasses d'eau fond de sable pur, à un mille environ du rivage, & vis-à-vis d'un beau ruisseau qui déchargeoit ses eaux dans la mer.

Aussitôt que le vaisseau fut assuré sur ses amares, M. Wallis renvoya les bâtimens à rames, prendre les sondes le long du rivage, & reconnoître le ruisseau. Dans ce même-tems un nombre considérable de pirogues abordèrent le navire. Elles étoient remplies de cochons, de volailles, & d'une grande quantité de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays, que les Indiens donnèrent en échange de clous,

de verroteries, & d'autres semblables bagatelles.

LES bateaux s'étant avancés vers le rivage, les pirogues, dont la plupart étoient doubles, se mirent à leur poursuite. Elles en restèrent d'abord à une certaine distance; mais voyant les canots s'approcher tout près du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, trois des plus grandes pirogues coururent sur un des canots. Les Anglois, pressés par les Insulaires, qui, armés de massues & de leurs pagaies, se dispoient à les attaquer, firent feu. Un des assaillans fut tué, un autre dangereusement blessé; l'un & l'autre tombèrent par-dessus bord. A l'instant, tous ceux qui étoient dans la même pirogue, sautèrent dans la mer; les deux autres pirogues prirent la fuite, & les canots continuèrent leur route.

LES Indiens qui étoient à la nâge, voyant que ceux qui montoient les canots ne songeoient pas même à les

pour fuivre , rentrèrent dans leur pirogue , avec leurs compagnons mortellement blessés. S'appercevant que l'un étoit déjà sans vie , ils l'étendirent dans le fond de la pirogue , & firent ensuite asséoir l'autre , qu'ils soutinrent dans cette posture.

APRÈS ce triste événement , quelques-unes des autres pirogues ramèrent vers le rivage , & le reste revint au vaisseau pour faire des échanges , ce qu'on peut regarder comme une preuve que la conduite des Anglois ne leur permettoit pas de douter qu'ils n'en avoient rien à craindre tant qu'ils se comporteroient paisiblement à leur égard , & qu'ils s'étoient eux-mêmes attiré le cruel traitement qu'on leur avoit fait.

LES bateaux ayant pris les sondes , revinrent à bord. Ils rapportèrent qu'ils avoient trouvé un fond net , & cinq brasses d'eau à un quart de mille du rivage ; mais que la lame étoit très-forte à l'endroit où le ruisseau se présentoit

dans la mer ; qu'ils avoient trouvé le rivage bordé d'une foule d'Insulaires, dont quelques-uns avoient nâgé jusqu'aux bateaux pour leur apporter des fruits, & les presser de descendre à terre ; que les femmes s'étant déshabillées à leur vue, les avoient invité à se rendre auprès d'elles, en leur faisant des signes dont la signification n'étoit pas équivoque.

Le besoin d'eau, qui commençoit à se faire sentir à bord, fit renvoyer immédiatement les bateaux avec quelques petites pieces à l'eau, pour tâcher de les remplir. Des pirogues chargées de divers rafraîchissemens, continuoient d'arriver au vaisseau, pour faire des échanges. Mais comme les Indiens qui étoient entrés dans le vaisseau avoient fait différens larcins, on ne leur permettoit plus de monter à bord.

Les bateaux envoyés à l'aiguade, ne rapportèrent que deux pieces à l'eau. Les Insulaires, qui les avoient eux-

mêmes remplies, avoient jugé à propos de retenir les autres en dédommagement de la peine qu'ils avoient prises. Les Anglois qui n'avoient pas cru devoir quitter leurs canots, s'étoient servi de tous les expédiens qu'ils avoient pu imaginer pour porter les Indiens à leur rendre le reste de leurs pieces à l'eau ; mais sans succès. Les Indiens, à leur tour, les avoient instamment pressés de descendre à terre, & les Anglois s'étoient également refusé à ces invitations. Plus de mille habitans de l'un & de l'autre sexe, & un grand nombre d'enfans bordoient le rivage.

Le lendemain, M. Wallis envoya de nouveau ses bateaux à l'aiguade, avec des clous, des haches, & quelques verroteries, toutes choses propres à se concilier la bienveillance des habitans. Néanmoins les échanges ne discontinuoient pas à bord, où les Indiens arrivoient de toutes les parties de l'Isle, avec des pirogues chargées de rafraî-

chiffemens. On pouvoit se procurer assez de porc pour en servir journellement à tout l'équipage.

LES bateaux ne tardèrent pas à revenir ; mais ils ne rapportèrent que quelques calebasses d'eau. Les habitans étoient en si grand nombre sur le rivage , qu'ils n'avoient pas osé risquer une descente, malgré les pressantes sollicitations des Insulaires, & les séduisantes agaceries des femmes, dont les gestes & les attitudes étoient d'une lubricité scandaleuse pour des Européens.

ON avoit apporté sur le rivage des rafraîchissemens de toute espece ; & on les invitoit à venir les partager ; mais les Anglois , sans se laisser éblouir par toutes ces belles apparences , montrèrent leurs pieces à l'eau aux Indiens , en leur faisant signe de leur rendre celles qu'ils avoient retenues. Sur le refus des Insulaires , ils jettèrent leurs grâpins pour sonder autour de l'aiguade , & s'assurer si le vaisseau pourroit

s'en approcher assez pour protéger les travailleurs , auquel cas on pourroit descendre à terre pour faire de l'eau, sans avoir rien à redouter des habitans, qu'il seroit facile d'écarter. Ils reconnurent que le vaisseau pourroit être à l'ancre sur quatre brasses d'eau, fond de sable, à deux encablures du rivage, & sur cinq brasses, même fond, à trois encablures. Cette reconnoissance faite, ils levèrent leurs grapins. Les femmes les voyant se disposer à s'en retourner, lancèrent sur eux une grêle de fruits à pain & de bananes, firent de grandes huées, & leur donnèrent toutes les marques de dérision & de mépris dont elles purent s'aviser.

D'APRÈS ces informations, M. Wallis leva l'ancre dans le dessein de venir mouiller à portée de l'aiguade. Comme il faisoit voile pour y arriver, on aperçut de la grande hune, par-dessus les terres, une baie, sous le vent de l'Isle, éloignée d'environ six ou huit

milles; il gouverna sur cette baie. Les bateaux envoyés en avant, ayant signalé douze brasses d'eau, on serra le récif de plus près pour gagner le mouillage; & au moment où l'on arriva entre les deux bateaux, le vaisseau toucha. Son arrière étoit encore à flot; mais il demeurait immobile de l'avant.

A l'instant on s'empressa d'amener toutes les voiles, on dégagea le gaillard d'avant de tout ce qui pouvoit l'embarasser, & l'on mit dehors la chaloupe, avec les ancres de toue & à jet, la haufière & le greslin, pour les porter en-dehors du récif, dans la vue, lorsqu'ils auroient pris fond, de virer dessus, en appliquant une grande force au cabestan; mais on ne trouva malheureusement point de fond en-dehors du récif: l'état des Anglois devenoit d'autant plus désespérant, que le vaisseau talonnoit avec violence contre le roc, & que plusieurs centaines de pirogues pleines d'Indiens les environ-

noient, & paroissoient être dans l'attente de leur naufrage.

IL y avoit déjà près d'une heure que les Anglois étoient dans le trouble & les alarmes qui naissent à la vue du péril le plus instant, sans rien pouvoir tenter pour leur délivrance, à l'exception de quelques pieces à l'eau qui furent défoncées sur le devant de la cale, quand il s'éleva une brise de terre qui remit le vaisseau entièrement à flot. Ce mouvement heureux fut secondé par les manœuvres. A l'instant toutes les voiles furent hissées, & le vaisseau se retrouva bientôt dans les eaux profondes.

LE Maître, après avoir reconnu que le récif couroit à l'Ouest l'espace d'une demi-lieue, & qu'au-delà il y avoit une magnifique baie, où les vaisseaux pouvoient mouiller dans une sécurité parfaite, laissa la chaloupe à la pointe du récif, avec une ancre, une hâlière & quelques Soldats de la marine.

pour se défendre des Indiens, en cas d'attaque. Cette disposition faite, il revint à bord, & gouvernant le long du récif sans trop le serrer, il conduisit le vaisseau dans la baie, où l'on mouilla sur dix-sept brasses d'eau d'un excellent fond de sable noir.

DÈS que le vaisseau fut à l'ancre, M. Wallis envoya tous les bâtimens à rames aux ordres du Maître, pour prendre les sondes & reconnoître tout le haut de la baie, afin que, si le mouillage s'y trouvoit bon, on put touer le vaisseau en-dedans du récif, & l'y amarrer en sûreté. Le tems étoit aussi beau qu'on pouvoit le désirer. On voyoit un grand nombre de pirogues sur le récif, & le rivage étoit bordé d'une foule de peuple.

M. WALLIS informé, au retour du Maître, qu'on trouvoit par-tout un ancrage sûr, résolut de faire touer son vaisseau au fond de la baie, & prit les précautions que la prudence sembloit

prescrire en pareille circonstance. Chacun eût son poste assigné, avec ordre de s'y rendre au premier appel, & toute la nuit on fut exactement sur ses gardes.

Aussi-tôt que les premiers rayons du jour éclairèrent l'horison, on commença à touer le vaisseau vers le haut de la baie. Bientôt on vit arriver un grand nombre de pirogues. M. Wallis voyant qu'ils avoient des cochons, des volailles & des fruits, chargea le Canonier & deux Quartiers-Mâîtres de les acheter pour des couteaux, des clous, des grains de rassade, & d'autres colifichets, & défendit à tout autre de faire des échanges. Le nombre des pirogues croissoit insensiblement : celles qui arrivèrent les dernières étoient doubles, & chacune portoit douze ou quinze Insulaires.

M. WALLIS observa que toutes ces pirogues étoient plutôt lestées pour former une attaque, que dans des vues de

commerce : elles n'avoient presque rien à bord qu'une quantité de gros cailloux. Cette remarque lui fit donner les ordres les plus précis pour une prompte défense. A chaque instant les pirogues se multiplioient , & il en survint plusieurs frétées différemment des autres ; elles portoient des femmes rangées sur une seule ligne , & qui , arrivées près du vaisseau , firent aux Anglois quelques agaceries. Dans le même tems , les grandes pirogues se rassemblèrent autour du vaisseau. Quelques Indiens chantoient d'une voix rauque , d'autres souffloient dans une conque , & plusieurs jouoient de la flûte.

UN de ces Insulaires , qui étoit assis sur une espece de canapé pratiqué dans une des doubles pirogues , fit signe qu'il fouhaitoit monter sur le côté du vaisseau. M. Wallis ne fit aucune difficulté de le lui permettre. Cet Indien donna au premier qui se présenta un panache de plumes rouges & jaunes , & fit

signe de le remettre au Commandant.

« JE reçus ce présent, dit M. Wallis, avec toutes les expressions de l'amitié, & je voulus sur le champ lui en faire un autre; mais, à ma grande surprise, il s'étoit retiré à une petite distance du vaisseau, & au moment où il jeta en l'air une branche de cocotier, il s'éleva un cri général des pirogues, qui s'approchèrent toutes du vaisseau, & firent pleuvoir une grêle de pierres de tous les côtés ».

« DANS cette attaque, il n'y avoit que nos armes qui pussent nous donner quelque supériorité sur le nombre des assaillans, & j'ordonnai aux soldats de faire feu. A la première décharge, les Indiens furent mis en désordre; mais ils ne tardèrent pas à renouveler leurs attaques : nous y répondîmes par le feu de notre mousqueterie & de notre artillerie. J'ordonnai qu'on pointât les grands canons sur l'endroit du rivage où se trouvoit un grand nombre de pirogues,

pirogues, qui prenoit à bord des Insulaires, qui se rendoient ensuite en toute diligence vers le vaisseau ».

« LORSQUE nos grands canons commencèrent à tirer, il n'y avoit guères moins de trois cens pirogues autour du vaisseau, montées par environ deux mille hommes. Il en restoit plusieurs milles sur le rivage, & les pirogues arrivoient de tous les côtés de l'Isle. Le jeu de nos canons força bientôt à la retraite toutes les pirogues qui environnoient le vaisseau, & arrêta ceux qui se dispoient à s'y rendre ».

« AUSSI-TÔT que je les vis se retirer, j'ordonnai qu'on cessât de faire feu : j'espérois qu'ils étoient assez convaincus de notre supériorité pour n'avoir pas envie de recommencer un combat qui leur devenoit si funeste : en cela je me trompai. Les pirogues, qui avoient été dispersées, se rejoignirent bientôt. Les Indiens cessèrent un moment leurs pagaies, & regardèrent le vaisseau à

la distance d'environ un quart de mille. Hissant subitement des banderolles blanches, ils ramèrent vers le vaisseau, dirigeant leur course sur l'arrière ; & dès qu'ils s'en crurent assez près, ils nous lancèrent, avec leurs frondes, des pierres avec autant de force que de dextérité ».

« CHACUNE de ces pierres pesoient environ deux livres ; plusieurs personnes en furent blessées à bord, & nous en aurions bien plus souffert, sans quelques voiles que nous avions tendues d'un bout à l'autre du pont pour nous garantir du soleil ».

« DANS ce même tems, plusieurs pirogues passèrent de l'avant du vaisseau, ayant sans doute observé qu'on n'avoit pas fait feu de cette partie. J'ordonnai donc qu'on pointât sur elles quelques canons de l'avant, tandis qu'on feroit feu de l'arrière sur celles qui avoient commencé l'attaque ».

« ENTRE les pirogues qui étoient

passées de l'avant du vaisseau, il y en avoit une qui sembloit avoir à bord quelque Chef: c'étoit par ses signaux que toutes les autres paroissoient s'ébranler & diriger leurs mouvemens. Un coup de canon tiré de l'avant partagea en deux cette même pirogue: cet événement singulier jetta la terreur dans toutes les autres; elles se dispersèrent avec une telle précipitation, qu'en moins d'une heure, elles étoient toutes disparues, & la foule des Indiens qui bordoit le rivage se hâta de gagner les montagnes ».

« N'AYANT plus lieu de craindre d'être troublés par les Insulaires, nous touâmes notre vaisseau jusqu'à la distance d'un demi-mille du fond de la baie, où nous n'étions qu'à deux encablures d'une belle rivière, & à deux & demie environ du récif. Nous y laissâmes tomber l'ancre sur neuf brasses d'eau ».

« APRÈS avoir amarré notre vaisseau

de manière à pouvoir lui faire présenter le côté par le travers de la rivière, & nos bateaux ayant pris une suffisante connoissance de toute la baie, j'envoyai mon Lieutenant avec tous les bateaux armés avec ordre de descendre du côté opposé à notre poste, & de se tenir à portée d'être protégé par l'artillerie du vaisseau ».

« CET Officier fit sa descente sans aucune opposition. Son premier soin fut de planter un pavillon, & de prendre possession de l'Isle au nom du Roi d'Angleterre; & à son honneur, l'Isle fut nommée *l'Isle du Roi George III*. Il s'approcha ensuite de la rivière, dont il trouva l'eau parfaite ».

« ÉTANT sur le bord de cette rivière, dont la largeur est d'environ six toises, il apperçut, sur la rive opposée, deux vieillards, qui, se voyant découverts, parurent fort troublés, & prirent une posture de suppliants. Mon Lieutenant leur fit signe de passer la rivière. L'un

d'eux l'ayant aussi-tôt traversée, s'avança en se traînant sur ses mains & sur ses genoux. L'Officier lui tendit la main, le fit relever, & comme il étoit encore tout tremblant, il lui montra les pierres qu'on avoit jetées dans le vaisseau, & s'efforça de lui faire entendre que, si les Insulaires ne cherchoient plus à nous nuire, nous étions disposés à ne leur faire aucun mal. Ayant ensuite fait remplir devant lui deux pieces à l'eau, il lui montra des haches, des clous & d'autres marchandises pareilles, pour lui faire connoître qu'on ne se proposoit de prendre des vivres qu'en leur en rendant la valeur ».

« LE vieillard, durant cette conversation pantomime, reprit peu à peu ses esprits; & l'Officier, pour confirmer ses témoignages d'amitié, lui fit présent d'une hache, de grains de rassa-de, & de quelques clous. Il alla ensuite se rembarquer, laissant le pavillon Anglois sur le rivage ».

« LES bateaux partis, le vieillard s'approcha du pavillon, & l'ayant considéré, il se mit à danser autour pendant un tems considérable. Il se retira ensuite, & revint avec quelques rameaux verts, qu'il jeta au pied du pavillon. S'étant retiré une seconde fois, il ne tarda pas à reparoître avec dix ou douze autres Insulaires, qui, dans une posture suppliante, s'approchèrent à petits pas du pavillon; mais le vent l'ayant fait voltiger au moment où ils en étoient tout près, ils s'en éloignèrent avec la plus grande précipitation. S'étant arrêtés à une certaine distance, ils le considérèrent avec l'air de l'étonnement, & ensuite ils disparurent. Bientôt on les vit revenir avec deux gros cochons vivans, qu'ils mirent au pied du pavillon; & devenus un peu plus hardis, ils commencèrent à danser ».

« APRÈS cette grotesque cérémonie, ils conduisirent les cochons sur le bord

de l'eau , lancèrent une pirogue , & les firent entrer à bord. Le vieillard , qui avoit une longue barbe blanche , s'embarqua seul avec les animaux , & rama vers le vaisseau. En y arrivant , il fit un discours étudié , prit plusieurs feuilles de bananier , qu'il nous donna l'une après l'autre , prononçant à chaque fois une sentence , d'un ton bas & grave , & fit ensuite passer les deux cochons dans le vaisseau. J'ordonnai qu'on lui fit quelques présents ; mais il s'en retourna sans vouloir rien accepter ».

« DANS la nuit , nous entendîmes le bruit de plusieurs tambours , & de quelques autres instrumens ; & nous vîmes une prodigieuse quantité de feux le long du rivage. Lorsque le jour parut , nous ne découvrîmes aucun Indien , & nous observâmes qu'ils avoient emporté le pavillon , que sans doute ils avoient appris à mépriser , comme avoient fait les grenouilles à l'égard du soliveau que

Jupiter leur avoit donné pour Roi ».

« JE donnai ordre à mon Lieutenant de descendre à terre avec une garde, & de m'informer aussitôt si tout étoit tranquille, afin que nous pussions commencer à faire de l'eau. Il n'y fut pas long-tems sans envoyer chercher les pieces à l'eau; & à huit heures nous en avions déjà quatre tonnes à bord ».

« TANDIS que les gens de l'équipage s'occupoient à l'aiguade, plusieurs Indiens se montrèrent sur l'autre bord de la rivière, avec le vieillard que mon Lieutenant avoit vu la veille. Ils passèrent la rivière & vinrent présenter un peu de fruits, & quelques volailles, qu'on envoya à bord ».

« DEPUIS près de quinze jours ma fanté se trouvoit fort languissante, & j'étois alors si foible, que je ne me traînois qu'avec peine. Cependant, j'observai avec ma longue vue, ce qui se passoit à terre. J'apperçus une multitude d'Indiens qui descendoient des

montagnes, & un grand nombre de pirogues qui doubloient la pointe occidentale de l'Isle, en cottoyant le rivage. Je jettai ensuite les yeux sur l'aiguade, & je vis sur le derrière, un corps nombreux d'Indiens qui s'avançoient, en cherchant à dérober leur marche, tandis que d'autres pirogues forçoient de rames, pour doubler l'autre pointe de la baie à l'Est ».

« ALARMÉ de ces apparences, qui annonçoient que nous allions avoir à nous défendre contre toutes les forces de l'Isle réunies, je dépêchai un canot à l'Officier qui étoit à terre, pour l'informer de ce que j'avois vu, & lui ordonner de revenir à bord fans délai, avec tout son monde, & de laisser derrière lui les pieces à l'eau. Il avoit déjà lui-même découvert le danger, & s'étoit embarqué avant que le canot y arrivât ».

« DÈS qu'il avoit apperçu les Insulaires qui s'approchoient, dans la persuasion que le couvert du bois les dé-

roberoit à sa vue , il leur avoit dépêché le vieillard pour leur dire qu'il ne vouloit rien autre chose que de l'eau. Mais les Indiens se voyant découverts , commencèrent à pousser des cris & accélérèrent leur marche. L'Officier se rembarqua aussi-tôt avec tout son monde. Dans le même tems les Indiens traversèrent la rivière & s'emparèrent des pieces à l'eau , d'un air de triomphe ».

« LES pirogues s'avançoient le long du rivage avec une extrême célérité. Les Insulaires qui étoient à terre se hâtoient de venir les joindre , & toutes les hauteurs étoient bordées d'une foule de femmes & d'enfans , qui avoient les yeux fixés sur la baie & sur le rivage ».

« APRÈS avoir doublé les deux pointes de la baie , les pirogues se rapprochèrent du rivage pour prendre les Indiens qui les attendoient avec de grands sacs dans leurs mains , qui parurent ensuite avoir été remplis de pierres. Alors

toutes les pirogues ramèrent vers le vaisseau ».

« JE ne pouvois douter qu'ils ne fussent résolus de tenter une seconde attaque. Persuadé qu'abrégér le combat , c'étoit en diminuer les funestes conséquences , je me déterminai à rendre cette action décisive , pour mettre une fois fin aux hostilités. J'ordonnai donc à mes gens , qui occupoient chacun leur poste , de faire feu sur les pirogues qui étoient rassemblées en groupe. Cet ordre fut si efficacement exécuté , qu'à l'instant , celles qui étoient à l'Ouest ; forcèrent de rames vers le rivage , & celles qui se trouvoient à l'Est , gagnèrent en dedans des récifs , & furent bien-tôt hors de la portée du canon. Je fis ensuite diriger le feu sur le bois , & en différens endroits. Les Indiens en sortirent dans la plus grande confusion , & se hâtèrent d'atteindre les hauteurs , où les femmes & les enfans s'étoient assis pour être témoins du combat ».

« LES Indiens rassemblés sur cette montagne au nombre de plusieurs mille, se croyoient très-fort en sûreté. Je voulus les convaincre du contraire, dans l'espérance que voyant nos armes porter beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient imaginé, ils ne se regarderoient nulle part hors d'atteinte. Quelques canons ayant été pointés sur cette hauteur, on en tira quatre coups. Deux balles tombèrent près d'un arbre, où ils étoient assis en très-grand nombre. Ils en furent si frappés de terreur, qu'en moins de deux minutes on ne vit plus personne ».

« LA côte étant ainsi nettoyée, j'envoyai les bateaux avec tous les charpentiers, pour détruire toutes les pirogues qui se trouvoient le long du rivage. En deux heures de tems, plus de soixante pirogues, dont plusieurs avoient soixante pieds de long, sur trois de large, furent mises en pièces. Toutes ces pirogues ne conte-

noient que des pierres & des frondes, à l'exception de deux ou trois petites, où l'on trouva quelques fruits, des volailles, & quelques cochons ».

« ON vit, vers les deux heures après midi, dix Indiens sortir du bois, tenant à la main des rameaux verds; ils les plantèrent sur le rivage, & se retirèrent. Quelque tems après ils reparurent avec plusieurs cochons; ils les étendirent auprès des rameaux, les pieds liés & se retirèrent une seconde fois. Bientôt ils revinrent avec plusieurs autres cochons & quelques chiens les pieds liés par-dessus la tête. Etant de nouveau rentrés dans le bois, ils en rapportèrent plusieurs balles d'une étoffe dont ils font leur vêtement, & qui a beaucoup de ressemblance avec le papier des Indes ».

« AYANT rangé toutes ces choses sur le rivage, ils nous hélèrent, en nous faisant signe de venir les prendre. Comme le vaisseau se trouvoit à trois enca-

blures environ du rivage, nous ne pouvions pas bien découvrir la nature des présens qui nous étoient offerts. Nous distinguons bien les cochons & les balles d'étoffe; mais les chiens, ayant les quatre jambes liées derrière le cou, n'étoient pas reconnoissables. Je fis partir un bateau, & notre curiosité fut bientôt satisfaite ».

« Nos gens trouvèrent neuf gros cochons qu'ils ramenèrent à bord; mais ils ne prirent ni l'étoffe ni les chiens, qu'ils eurent l'attention de délier; & laissèrent en présens aux Indiens, des haches, des clous & quelques verroteries ».

« Les Indiens n'ayant touché à rien, nous présumâmes que c'étoit parce que nous n'avions pas accepté leur étoffe. L'événement vérifia cette conjecture. Je n'eus pas plutôt fait enlever les balles d'étoffe, qu'ils accoururent avec des démonstrations de joie, prirent tout ce qu'on leur avoit laissé, & l'emportèrent dans le bois ».

« Nos bateaux retournèrent à l'aiguade, où ils remplirent toutes les pièces à l'eau, qu'ils ramenèrent à bord. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient souffert aucun dommage entre les mains des Indiens ».

« LE lendemain, je renvoyai les canots à terre, avec un détachement, pour protéger ceux qui devoient faire de l'eau. Bientôt les Indiens se montrèrent sur le rivage opposé. Le même vieillard, qui avoit paru la veille, s'avança sur la rive, prononça un long discours, & passa ensuite la rivière. L'Officier qui commandoit les travailleurs lui montra les piles de pierres, qui avoient été apportées sur le rivage depuis notre premier débarquement. Il s'efforça de lui faire entendre que les Insulaires avoient été les agresseurs, & que tout le mal que nous leur avions fait, n'avoit été que pour notre propre défense ».

« LE vieillard parut comprendre les

motifs que nous avons de nous plaindre, mais non pas les admettre. Il se tourna du côté des Insulaires, leur parla avec la plus vive émotion; en leur montrant les pierres, ses regards s'enflammoient, ses gestes étoient violens, le son de sa voix étoit terrible; tous ses mouvemens étoient furieux ».

« CEPENDANT ses passions se calmèrent par degrés; & l'Officier, qui, à son grand regret, ne comprenoit pas un mot de tout ce qu'il venoit de dire, tâcha de le convaincre par tous les signes dont il pût s'aviser, qu'il souhaitoit vivre avec eux dans une bonne intelligence, & qu'il étoit disposé à lui donner toutes les marques d'amitié qui étoient en son pouvoir. Alors il lui ferra la main, l'embrassa, & lui fit des présens ».

IL convient d'observer en terminant ce chapitre, que comme on ne peut pas douter que le récit des événemens n'ait infiniment plus d'attrait pour le lecteur

lecteur dans les descriptions mêmes qu'en ont données ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été les témoins oculaires, on fera parler le plus souvent les Navigateurs qui ont fait les découvertes dont on écrit l'histoire. C'est par cette raison qu'on a rapporté dans les propres termes de l'Auteur, les détails précédens; ces détails par eux-mêmes curieux, ont un intérêt plus vif dans la bouche de M. Wallis. Il est le premier qui ait découvert cette Île, devenue depuis un objet de la plus grande curiosité, par la belle description qu'on en trouve dans le Voyage autour du Monde de M. de Bougainville, qui a relâché sur cette terre, où il a passé neuf jours, & plus particulièrement encore, par la relation de M. Cook, qui dans le voyage le plus extraordinaire qu'on ait jamais entrepris, a demeuré trois mois dans cette Île, pour y attendre le passage de Vénus sur le disque du Soleil, vivant dans la plus

parfaite intimité avec les naturels. On verra bien-tôt que les lumières qu'il a publiées sur ce beau pays & ses habitants, ne laissent rien à desirer.





CHAPITRE V.

*Curieux incidens; expédition dans l'Isle;
départ des Anglois.*

LA paix étant heureusement rétablie avec les Insulaires, M. Wallis donna ordre de dresser une tente près de l'aiguade, d'y transporter les malades pour y être traités plus commodément, & de laisser à terre un détachement de la marine, sous le commandement du Canonier. Il arriva que le Chirurgien, se promenant avec son fusil sur le bord de la rivière, tira au vol un canard sauvage, qui tomba mort du coup au milieu de quelques Insulaires, qui étoient sur l'autre rive. Cet événement les jeta dans une terreur panique; tous prirent la fuite. Etant à une certaine distance, ils s'arrêtèrent, & il leur fit signe de lui apporter le canard. L'un d'eux osa

s'y risquer ; il passa la rivière, & tout tremblant , il mit l'oiseau aux pieds du Chirurgien. Les Insulaires eurent dès-lors une telle peur d'un fusil , qu'eussent-ils été au nombre de mille , ils auroient tous fui dans la plus grande confusion , à la vue d'un seul fusil tourné contr'eux.

CEUX que M. Wallis avoit envoyé faire une coupe de bois sur la montagne, trouvèrent quelques habitans qui les reçurent de la manière la plus amiable , & les traitèrent avec beaucoup d'hospitalité. Plusieurs d'entr'eux se rendirent à bord du vaisseau. Leurs vêtemens & leur conduite annonçoient qu'ils étoient d'un rang distingué. M. Wallis leur marqua une considération particulière ; & pour mieux découvrir l'espece de présens qu'il pourroit leur faire , il mit devant eux quelques pieces d'or , d'argent & de cuivre , avec deux grands clous , en leur faisant signe de prendre ce qui leur seroit le plus agréable. Ils prirent

les clous de préférence, & ensuite quelques piéces de cuivre; mais ils ne firent aucun cas des piéces d'or & d'argent. M. Wallis leur ayant fait présent de quelques clous & de quelques monnoies de cuivre, les renvoya très-satisfaits.

LE Canonier vint un jour lui présenter à bord, une femme d'une taille avantageuse, de l'âge de quarante-cinq ans environ, d'un air noble & d'un port vraiment majestueux. Il l'informa qu'elle ne faisoit que d'arriver dans cette partie de la contrée; qu'ayant vu les égards respectueux que lui témoignent les Insulaires, il lui avoit fait quelques présens; qu'elle l'avoit invité à sa maison, qui étoit dans la vallée, à la distance d'environ deux milles; qu'elle lui avoit fait présent de quelques cochons; & qu'enfin, elle étoit revenue avec lui à l'aiguade, & lui avoit fait entendre qu'elle souhaitoit aller à bord du vaisseau; ce qu'il n'avoit pas cru devoir lui refuser. « Cette personne intéressante, dit M. Wallis,

parut avec cet air de confiance, qui méconnoît la crainte. Ses manières n'avoient rien qui fentît la contrainte ou la gêne. Tant qu'elle fut à bord elle se conduisit avec cette liberté aisée que donnent le sentiment de sa supériorité & l'habitude du commandement ».

« JE lui donnai une grande mante bleue, qui lui tomboit des épaules jusques sur les pieds. Je voulus moi-même l'en décorer, & je la lui attachai avec des rubans. Je lui fis aussi présent d'un miroir, de grains de rassade de différentes couleurs, & de plusieurs autres choses qu'elle accepta de la meilleure grace du monde, & avec l'expression du plaisir ».

« ELLE observa que j'étois malade & montra le rivage. Je compris qu'elle vouloit dire que je devois rester à terre pour recouvrer la santé; je lui fis signe que je m'y rendrois le jour suivant. Dès qu'elle témoigna vouloir s'en retourner, j'ordonnai au Canonier de la

reconduire. Après l'avoir débarquée, il l'accompagna jusqu'à sa résidence ; où il vit , dit-il , des gardes & un domestique nombreux ».

« LE lendemain, c'est toujours M. Wallis qui parle , je descendis à terre pour la première fois. Ma Princesse ou ma Reine, car elle paroissoit en avoir l'autorité, arriva bientôt après, suivie d'un petit nombre de personnes qui composoient son cortége. Dès qu'elle s'aperçut de l'état de foiblesse où je me trouvois, elle ordonna à ses gens de me prendre dans leurs bras, pour me porter à sa maison. Elle donna les mêmes ordres par rapport à mon premier Lieutenant & au Munitionnaire, qu'elle observa être également malades ».

« UNE multitude d'habitans bordoient le chemin & se pressoient en foule autour de nous : mais à un signe qu'elle leur fit de la main, sans prononcer une seule parole, ils se re-

trèrent, & nous laissèrent un libre passage ».

« LORSQUE nous approchâmes de sa maison, un grand nombre de personnes des deux sexes vinrent à sa rencontre. Elle me les présenta, en me faisant entendre que c'étoit ses parens; & me prenant la main, elle la leur fit baiser ».

« NOUS entrâmes dans la maison. Elle occupoit un terrain de trois cens vingt-sept pieds de long sur quarante-deux pieds de large. Elle consistoit en un toit couvert de feuilles de lataniers, soutenu des deux côtés par trente-neuf colonnes, & par quatorze dans le milieu. De la plate-forme à la naissance du toit, il n'y avoit que douze pieds d'élevation, & trente jusqu'au faitage. Le premier soin de notre conductrice fut de nous faire asseoir. Elle appella ensuite quatre jeunes filles, qu'elle aida à nous deshabiller, & à qui elle ordonna de nous

frotter doucement la peau avec leurs mains ».

« TANDIS que cela se passoit , notre Chirurgien qui se trouvoit fort échauffé d'être venu à pied , ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite , de la part d'un Indien , qui s'en aperçut , attira l'attention de tous ceux qui étoient présens. Les regards furent fixés sur ce qui parut être à leurs yeux un prodige. Toute l'assemblée demeura quelque tems immobile d'étonnement. Néanmoins , chacun revint peu à peu de cette espece d'extase , & les jeunes filles reprirent l'opération qu'elles avoient commencée ».

« CE frottement sur toutes les parties du corps , qui fut continué pendant près d'une demi-heure , me parut , ainsi qu'à mon Lieutenant , & au Munitionnaire , un traitement très-agréable ».

« LES jeunes filles , attachées à notre service , entreprirent , après nous avoir frotté la peau , de nous remettre nos

habits ; mais en cela, comme on peut bien se l'imaginer, elles manquoient d'adresse ».

« NOTRE généreuse bienfaitrice s'étant fait apporter quelques balles d'étoffe fabriquée dans l'Isle, m'en revêtit & tous ceux qui étoient avec moi, à la manière du pays. Je me défendis d'abord de cette singulière faveur ; mais ne voulant point paroître dédaigner ce qu'elle croyoit devoir me plaire ; j'y consentis ».

LORSQUE nous quittâmes sa maison, elle avoit donné ordre à ses gens de me porter de nouveau entre leurs bras : mais voyant que je préférerois de marcher, elle me prit par dessous le bras, & par tout où le chemin se trouvoit mauvais, elle me soulevoit avec tout aussi peu de peine que j'en aurois eu à lever un enfant ; si j'eusse été en fanté ».

« LE lendemain je lui envoyai par le Canonier, six haches, six crochets

de fer, & plusieurs autres choses. A son retour, il m'apprit qu'il l'avoit trouvée donnant une fête. Tous les mets lui étoient apportés par les domestiques qui les préparoient. Les viandes étoient mises dans des coquilles de noix de coco, & les coquilles dans de grands vases de bois. Elle les distribuoit ensuite de ses propres mains, à tous les convives, assis en rond tout au tour de la maison. Après cette distribution, elle s'assit à une place un peu plus élevée que celle du reste de l'assemblée, & deux femmes s'étant placées à ses côtés, coupoient ses morceaux & les lui mettoient dans la bouche ».

Dès qu'elle aperçut le Canonier, elle lui fit servir un plat, qu'il mangea avec appétit, sans trop savoir ce que c'étoit ; néanmoins, il resta dans la persuasion que c'étoit une volaille cuite avec des pommes, & assaisonnée d'eau de mer.

« LA Princesse accepta ses présens d'un air de satisfaction ».

« CETTE correspondance avec la première personne de l'Isle, fit renaître l'abondance des provisions au marché, où les Insulaires commençoient à ne plus venir si fréquemment ».

« UN jour qu'elle déjeûnoit avec nous à bord du vaisseau, un de ses courtisans, homme de considération dans le pays, vit le Chirurgien remplir une théière en tournant le robinet d'une urne, qui étoit sur la table. Curieux d'examiner ce mécanisme, il essaya de tourner ce robinet, & reçut l'eau bouillante sur la main. La douleur qu'il en ressentit, lui fit pousser des cris aigus. Il sautoit tout autour de la chambre, en faisant des grimaces épouvantables. Les Indiens qui se trouvoient présens, demeurèrent interdits, & n'en pouvant imaginer la cause, fixoient sur lui des regards où se peignoient la surprise & la terreur. Le Chirurgien se hâta de lui

appliquer un remède sur la main ; mais il se passa quelque tems avant de pouvoir le tranquilliser ».

« LA Princesse revint à bord quelques jours après , & nous fit présent de deux gros cochons , ne permettant jamais qu'on lui en donnât le prix par échange. J'y répondis par un autre présent , dont je chargeai le Maître qui la reconduisit à terre. Dès qu'ils furent débarqués , elle le prit par la main , & après un long discours aux Insulaires qui les environnoient en foule , elle le mena à sa maison , où elle le vêtit à la mode du pays ».

« Nous ne tardâmes pas à revoir cette Dame. Son arrivée s'annonçoit toujours par quelques présens. Cette fois elle m'invita à l'accompagner , & je la suivis avec plusieurs de mes Officiers. Arrivés à sa maison , elle nous fit asseoir , & prenant mon chapeau , elle l'orna d'un panache de plumes de diverses couleurs. Je n'avois vu de ces

belles plumes à aucun Insulaire, qu'à elle-même. La variété des nuances & la vivacité de leurs couleurs produisoient un effet très-agréable. Elle attacha ensuite autour de mon chapeau & de ceux de mes Officiers, quelques tresses de cheveux. Elle nous fit entendre que c'étoit ses propres cheveux qu'elle avoit elle-même tressés. Elle nous présenta aussi quelques nattes curieusement travaillées ».

DANS l'après-midi, elle nous accompagna jusqu'à l'aiguade ; & au moment de nous rembarquer, elle fit mettre dans notre bateau une grande quantité de fruits, & une belle truie, qui devoit bientôt mettre bas ».

« AVANT de nous séparer, je lui fis signe que dans sept jours, je quitterois l'Isle. Elle comprit sur le champ, & me fit entendre qu'il falloit rester encore vingt jours ; que je ferois un voyage dans la contrée, d'où je rapporterois un nombreux troupeau de cochons, quan-

tité de volailles ; & qu'ensuite je ferois le maître de partir. Je répondis que je ne pouvois rester plus de sept jours. Ses yeux alors se remplirent de larmes & l'on parvint difficilement à calmer l'agitation de ses sens».

« COMME notre départ étoit prochain , j'envoyai au vieillard , qui nous avoit rendu différens services , un pot de fer , quelques haches , une piece de drap , & quelques verroteries. J'envoyai aussi en présent à la Princesse deux coqs & trois poules d'Inde , deux oies , une chatte pleine , quelques vases de porcelaine , des miroirs , des bouteilles , des chemises , des aiguilles , du fil , des étoffes , des rubans , des pois , des haricots blancs , & environ seize sortes de graines de jardin , avec une quantité considérable de quincailleries , comme couteaux , ciseaux & autres marchandises , auxquelles je joignis deux pots de fer & quelques cuillers ».

« LE Canonier , chargé de ces pré-

fens, pour la Princesse, en reçut dix-huit cochons & des fruits ».

« LE vingt-cinq Juillet, j'envoyai, sous le commandement de M. Gore, un détachement composé des Soldats de la Marine, de quarante Matelots, & de quelques bas Officiers, pour reconnoître l'intérieur de la contrée, avec ordre de remonter la rivière aussi haut qu'il seroit possible, de remarquer soigneusement toutes les especes de productions du pays, & de dessiner exactement tous les ruisseaux qui coulent des montagnes. Je fis ensuite dresser une tente sur une pointe de l'Isle, pour observer une éclipse de Soleil. L'observation que favorisoit la sérénité du ciel, réussit parfaitement ».

« LA pointe de l'Isle, où se fit l'observation, gît par la latitude de dix-sept degrés trente minutes. La déclinaison du Soleil se trouva être de dix-neuf degrés quarante minutes Nord, & la variation de la boussole de
cinq

cinq degrés trente-six minutes à l'Est ».

« APRÈS l'observation, je me rendis chez la Princesse ; je lui montrai le télescope qui étoit à réflexion. Quand elle en eut considéré la structure, je tâchai de lui en faire comprendre l'usage : l'ayant fixé de manière à pouvoir découvrir plusieurs objets qui lui étoient bien connus, mais qu'on ne pouvoit distinguer des yeux de l'endroit où nous étions, je lui fis remarquer ces mêmes objets à travers le télescope. Elle en fut dans une extrême surprise ; & portant la vue dans la direction du télescope, elle restoit dans une admiration muette : elle regarda à plusieurs reprises à travers l'instrument, & cherchoit ensuite des yeux à découvrir les mêmes objets. Les voyant paroître & disparoître tour-à-tour, elle étoit dans l'enchantement ; ses yeux, ses traits, ses gestes exprimoient un mélange d'étonnement & de plaisir qu'on ne peut décrire ».

« APRÈS lui avoir donné ce petit spec-

Tome I.

L

tacle, je l'invitai avec plusieurs chefs qui se trouvoient avec elle, à venir à mon bord : en cela je songeai à me procurer une sorte de garantie pour le détachement que j'avois envoyé reconnoître le pays. J'étois bien assuré que les Indiens sçachant que la Princesse & les Principaux de l'Isle se trouvoient en mon pouvoir, ne tenteroient pas d'attaquer ma troupe ».

« LORSQUE nous fûmes à bord, je fis servir un grand dîner : je ne pus jamais engager ma Princesse à goûter d'aucun mets ; les autres convives mangèrent d'un grand appétit tout ce qu'on leur présenta, mais ils ne voulurent boire que de l'eau ».

« DANS la soirée, le détachement étant de retour de son expédition, j'envoyai la Princesse & les Indiens qui étoient avec elle. En sortant du vaisseau, elle me demanda par signes, si je persistois dans la résolution de quitter l'Isle au tems que j'avois fixé, & lui ayant fait

comprendre qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long-tems , des larmes coulèrent de ses yeux , & elle resta quelque tems sans pouvoir prononcer une seule parole. Dès qu'elle se fut un peu remise , elle me dit que le jour suivant elle reviendrait à bord , & nous nous séparâmes ».

« LA Princesse se rendit à bord le lendemain sur les dix heures du matin , avec un présent de cochons & de volailles , & s'en retourna presque aussi-tôt. Le canonier , chargé du commerce avec les naturels , envoya au vaisseau un troupeau de trente cochons , une quantité de volailles & de fruits. Les Insulaires s'étoient rendus sur le rivage de toutes les parties de l'Isle ; & plusieurs d'entr'eux , aux égards qu'on leur témoignoit , paroissoient être d'un rang supérieur ».

« VERS les trois heures de l'après-midi , la Princesse , suivie d'une foule de peuple , se montra sur le bord de la rivière : elle étoit dans sa plus grande parure.

Ayant passé la rivière avec les principaux chefs, & notre bon vieillard, elle se fit conduire à bord du vaisseau; elle nous fit présent de plusieurs corbeilles de superbes fruits, & me réitéra ses instances pour me faire rester dix jours de plus, me faisant entendre qu'elle feroit un voyage dans la contrée, d'où elle nous rapporteroit des provisions en abondance. Je m'efforçai de lui témoigner combien j'étois sensible à ses généreuses bontés; mais je l'assurai que rien ne me feroit différer de mettre à la voile le jour suivant ».

« CETTE résolution la jetta dans une douleur profonde : des pleurs inondèrent son visage; elle demeura quelque tems comme ensevelie dans une morne tristesse. Etant un peu revenue à elle-même, elle me demanda par signes si je devois revenir, & en quel tems. Je tâchai de lui faire entendre que ce seroit dans cinquante jours : elle fit signe qu'il falloit que je revinssé en trente jours ;

mais le signe de cinquante étant constamment répété, elle parut enfin y souscrire : elle resta à bord jusqu'au soir, & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on pût l'engager à retourner à terre ».

« LORSQU'ON lui dit que le canot qui devoit la reconduire l'attendoit, elle se jeta sur un coffre d'armes, & se mit à pleurer avec les marques de la plus vive douleur; il ne fut pas aisé de faire renaître le calme dans son ame agitée : elle passa enfin dans le canot, mais elle paroissoit se faire violence; quelques chefs & le vieillard la suivirent ».

Dès que le jour commença à poindre, nous commençames à appareiller. J'envoyai en même tems la chaloupe & un canot pour remplir quelques pièces à l'eau qui se trouvoient vuides. Lorsqu'ils approchèrent du rivage, ils le virent bordé d'une foule immense d'habitans : ils ne sçavoient trop s'il étoit prudent de se risquer au milieu de cette multitude. Ils étoient sur le point de retourner à bord

LA Princesse , qui étoit présente , devinant la cause de leur irrésolution , s'avança , leur fit signe d'arriver , & ordonna en même tems aux Insulaires de se retirer de l'autre côté de la rivière : nos bateaux alors allèrent à terre , & remplirent leurs pièces à l'eau.

« AU moment où ils se dispoient à retourner , elle fit mettre dans la chaloupe divers rafraîchissemens , & elle vouloit revenir avec eux à bord. L'Officier qui avoit ordre de ne ramener aucun Insulaire , n'osa pas le lui permettre. Sur ce refus , elle lança à l'instant une double pirogue à la mer ; & s'y étant assise , elle fit ramer vers le vaisseau ; sa pirogue fut suivie de quinze ou seize autres ».

« ELLE arriva à bord sans pouvoir prononcer une seule parole : elle s'assit & pleura à chaudes larmes. Il y avoit déjà près d'une heure qu'elle étoit dans le vaisseau , lorsqu'un vent favorable nous fit lever l'ancre & mettre à la voile.

C'étoit le moment où elle devoit s'en retourner dans sa pirogue : elle effuya ses larmes, nous embrassa tous de la manière la plus affectueuse. Les Indiens qui l'accompagnoient ne paroissoient pas moins vivement affectés de notre départ ; tous nous quittoient avec les marques du regret le plus vif & le plus sincère. Le calme étant survenu, je fis prendre le vaisseau à la toue par nos bâtimens à rames : alors toutes les pirogues retournèrent au vaisseau : celle qui portoit la Princesse fut amarrée par ses gens aux sabords : elle étoit assise sur le devant de sa pirogue, où elle ne cessoit de pleurer. Je lui donnai plusieurs choses qui pouvoient lui être utiles, & d'autres pour l'ornement. Elle accepta tout en gardant le silence, & sans rien remarquer. Sur les dix heures, nous étions en dehors du récif, où la brise s'étant levée, nous reçûmes les derniers adieux des Insulaires qui étoient devenus nos intimes amis ».

168. DÉCOUVERTES

LA baie où mouilla M. Wallis fut nommée la Baie de Port-Royal : elle gît par les dix-sept degrés trente minutes de latitude méridionale , & deux cens trente-sept degrés trente minutes de longitude.





CHAPITRE VI.

Arrivée des François à Otahiti ; leur séjour dans l'Isle.

IL y avoit neuf mois que M. Wallis étoit parti d'Otahiti, quand M. de Bougainville, après avoir découvert, comme on l'a déjà dit, un amas d'Isles qu'il nomma l'Archipel dangereux, eut connoissance de cette Isle intéressante, le 2 d'Avril 1768. Le besoin le plus urgent d'une relâche qui lui procurât du bois & des rafraîchissemens, lui fit faire tous ses efforts pour y atterrir.

APRÈS avoir surmonté divers obstacles, il parvint à mouiller devant l'Isle, au milieu des acclamations d'une foule d'Insulaires, à qui l'arrivée des deux vaisseaux François parut causer une très-grande joie.

C'ÉTOIT pour les François un specta-

cle bien singulier , que l'affluence des pirogues, qui d'abord environnèrent le vaisseau, & dont quelques-unes étoient remplies de femmes « qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, & qui pour la beauté du corps, pourroient le disputer à toutes avec avantage. Ils ne doutèrent pas qu'ils ne fussent arrivés sur une terre fortunée en voyant ces belles nymphes, dont les charmes n'avoient d'autre voile que leur innocence, leur faire de leurs pirogues des agaceries, où malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras : soit que la nature ait par-tout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paroissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus ».

AUSSI-TÔT que les vaisseaux furent amarrés, M. de Bougainville descendit à terre avec plusieurs Officiers, afin de reconnoître un lieu propre à faire de

l'eau. Les habitans accourrus de toute part sur le rivage, les reçurent avec toutes les démonstrations de la plus vive joie. Les hommes, les femmes s'empressoient autour d'eux, ne se lassoient pas de les considérer, ne sçavoient comment leur exprimer le plaisir que leur caufoit leur arrivée, & leur donnoient tous les témoignages d'amitié dont ils pouvoient s'aviser.

LE Chef de ce canton vint à leur rencontre, & les invita à le suivre dans sa maison, où il les introduisit. Il y avoit dans cette maison six femmes & un vieillard d'un air vénérable. Les femmes les saluèrent en portant la main sur la poitrine, & en criant *Tayo*, qui veut dire ami. « Le vieillard, dit M. de Bougainville, étoit pere de notre hôte; il n'avoit du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête, ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout son corps nerveux & rempli, ne montroient

aucune ride , aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité. Fort éloigné de prendre part à cette espece d'extase, que notre vue causoit à tout ce peuple, son air rêveur & soucieux sembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race ».

CETTE maison ne parut distinguée des cases ordinaires que par sa grandeur : elle avoit quatre-vingt pieds de long sur vingt pieds de large : on n'y voyoit ni meuble, ni aucun ornement, qu'un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds, garni de plumes noires, lequel étoit suspendu au toit, & deux figures de bois que les François prirent pour des Idoles.

LE Chef leur ayant laissé la liberté

d'examiner l'intérieur de la maison, leur proposa de s'asseoir au dehors. Là, il leur fit servir quelques rafraîchissemens, & leur fit ensuite quelques présens.

LES François étoient prêts à s'en retourner à bord, lorsque l'un d'eux s'aperçut qu'on lui avoit adroitement volé un pistolet dans sa poche. On le fit entendre au Chef, qui sur le champ voulut fouiller les Indiens qui étoient présens : il en maltraita quelques-uns ; mais on arrêta ses recherches.

LE Chef & le peuple accompagnèrent les François jusqu'à leurs bateaux : quatre Insulaires vinrent avec confiance souper & coucher à bord ; on leur fit entendre divers instrumens, & on leur donna un feu d'artifice, composé de fusées & de serpentaux : la nouveauté de ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

• LE lendemain, le Chef, dont le nom est Ereti, vint à bord : il rendit le pistolet qui avoit été volé la veille, & fit

présent d'un cochon & de quelques volailles. Les François faisoient des dispositions pour transporter à terre les malades & les pieces à l'eau. Ils descendirent avec armes & bagages, & commencèrent à dresser un camp sur les bords d'une petite rivière, où ils se proposoient de faire de l'eau.

ERETI vit la troupe sous les armes & les préparatifs du campement, sans paroître surpris ni mécontent. Cependant quelques heures après, il revint accompagné de son pere & des principaux du canton, qui lui avoient fait des représentations à cet égard. S'adressant à M. de Bougainville, il lui fit entendre que le séjour de sa troupe à terre causoit quelque ombrage aux Insulaires, qu'on étoit les maîtres d'y venir le jour, mais qu'ils devoient coucher la nuit à bord de leurs vaisseaux. On insista sur l'établissement du camp; & les Indiens, après quelques conférences tenues à ce sujet, parurent y consentir.

ERETI offrit lui-même un hangard immense qui étoit prêt de la rivière, sous lequel étoient des pirogues qu'il fit enlever sur le champ. On dressa dans ce hangard les tentes pour les malades, & l'on y mit une bonne garde.

LE marché se tint près du hangard : les Insulaires y apportèrent des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pieces de toiles, qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fausses, des grains de rassade & d'autres bagatelles qui étoient des trésors pour eux. Attentifs à plaire aux François, ils en faisoient toutes les occasions : voyant qu'on cueilloit des plantes antiscorbutiques, & qu'on ramassoit des coquilles, ils apportèrent des paquets des mêmes plantes, & des paniers de coquilles de toutes les especes.

LORSQU'ON voulut faire du bois, on s'adressa à Ereti, qui marqua les arbres qu'on pouvoit couper, & indiqua de quel côté il les falloit faire tomber en

les abâtant. Les Insulaires aidèrent les François dans tous leurs travaux. Les ouvriers abattoient les arbres, les mettoient en bûches, & les naturels les portoient aux bateaux. Quelques clous étoient la récompense des services rendus : mais il falloit sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ses poches mêmes ; car il n'y a point en Europe, observe M. de Bougainville, de plus adroits filoux que ces Insulaires.

LES deux premières nuits, on avoit volé dans le camp, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs se cachotent dans un marais, couvert d'herbes & de roseaux qui s'étendoit derrière le camp. On le nettoya en partie, & l'Officier eut ordre de faire tirer sur les voleurs qu'on pourroit découvrir. Ereti lui-même l'avoit conseillé ; mais il avoit eu soin de montrer sa maison, & de recommander qu'on tirât du côté opposé. Tous les soirs, trois bateaux,

bateaux , armés de pierriers & d'espingoles , mouilloient devant le camp ; pour le protéger.

LE vol n'empêchoit cependant pas qu'on ne vécut avec les Insulaires de la manière la plus amiable. Les François se promenoient sans armes dans la contrée, seuls ou par bandes. Les habitans les invitoient à entrer dans leurs maisons ; leur servoient des rafraîchissemens ; « mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres des maisons ; ils leur offroient de jeunes filles. Bientôt une foule curieuse d'hommes & de femmes faisoient cercle autour de l'étranger & de la jeune personne destinée à remplir les devoirs de l'hospitalité : la terre se jonchoit de feuillages & de fleurs , & des musiciens chantoient , aux accords de la flûte , une hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité ; son culte n'y admet point de mystères , & chaque jouissance est une fête pour la nation ».

L'EMBARRAS que témoignioient les François dans ces occasions étoit un sujet d'étonnement pour les Indiens : ils ne conçoivent pas qu'on puisse attacher quelque idée d'indécence à la publicité des tendres caresses des amans, & des plus doux nœuds de l'amour.

LA description animée que M. de Bougainville a donnée de la beauté de l'intérieur de ce pays enchanté, ne nous permet pas de rien changer à ses propres termes.

« J'AI été plusieurs fois, dit-il, moi second ou troisieme, me promener dans la contrée ; je me croyois transporté dans le jardin d'Eden : nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui : nous trouvions des troupes d'hommes & de fem-

mes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluoient avec amitié : ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeoient à côté pour nous laisser passer : par-tout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, & toutes les apparences du bonheur».

« JE fis présent au Chef du canton où nous étions, d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles ; je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière, & d'y semer différentes graines ; proposition qui fut reçue avec joie. Ereti fit entourer de palissades le terrain qu'avoient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher : ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des especes de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames & d'autres racines : nous leur avons semé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potagères de toutes especes : nous avons lieu de croire que ces plantations seront

bien soignées ; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'Univers ».

« D A N S les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du Chef du canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Cet Indien, nommé Tootahah, est d'une belle figure & d'une taille très-avantageuse : il étoit accompagné de quelques-uns de ses parens, tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses & d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui : nous fûmes bien accueillis, & l'honnête Tootahah m'offrit une de ses femmes fort jeune & assez jolie. L'assemblée étoit nombreuse, & les musiciens avoient déjà entonné les chants de l'hyménée : telle est la manière de recevoir les visites de cérémonies ».

Le mouillage, qu'on n'avoit pas eu la liberté de choisir, se trouvoit très-mau-

vais : les vents étant venus du Sud, un cable & un grelin coupés sur le fond, firent courir aux vaisseaux les plus grands risques, & jettèrent M. de Bougainville dans de vives alarmes. A ces inquiétudes vint se joindre la crainte d'avoir la guerre avec les Insulaires. Le meurtre de trois habitans rompit pour un certain tems l'harmonie qui régnoit entre les deux nations. M. de Bougainville en étant informé descendit au camp, &, en présence des Chefs, fit mettre aux fers quatre soldats, soupçonnés d'être les auteurs de ce forfait.

COMME il étoit à craindre que les Insulaires ne songeassent à venger la mort de leurs compatriotes, on doubla les gardes du camp, & l'on prit toutes les précautions convenables pour se défendre dans le poste que l'on occupoit ; mais la nuit fut tranquille.

CEPENDANT les maisons étoient abandonnées ; tout le pays paroissoit un désert. Le Prince de Nassau, qui étoit de

ce voyage, entreprit de ramener les Insulaires. S'étant avancé dans la contrée avec quatre ou cinq hommes seulement, il en trouva un grand nombre avec Ereti à une lieue du camp. Dès que ce Chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné : les femmes éplorées se jetèrent à ses genoux ; elles lui baisoient les mains en pleurant. A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener. M. de Bougainville vint à leur rencontre, distribua aux Chefs des étoffes de soie & des outils de toute espece, & les assura que les coupables seroient punis. Les Insulaires satisfaits le comblèrent de caresses, & le peuple applaudit à la réunion.

MAIS on étoit toujours dans les plus vives appréhensions de perdre les vaisseaux à la côte : on pressa les travaux à terre ; l'on fit toute la diligence possible pour se remettre en mer ; & le 16 Avril, après avoir pris congé des Insulaires & en avoir reçu les adieux les plus affec-

tueux, les deux vaisseaux mirent à la voile.

LE Journal de ce voyage étant depuis long-tems entre les mains de tout le monde, on s'est contenté de rappeler ici succinctement les principaux traits du séjour des François dans Otahiti ; d'ailleurs c'est dans l'Ouvrage même qu'il faut lire les observations intéressantes & les judicieuses réflexions que fait l'Auteur sur cette Isle, qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas eu le tems de mieux connoître ; mais un séjour de trois mois qu'y firent les Anglois l'année d'ensuite, leur a laissé le loisir de nous communiquer sur cette contrée les connoissances les plus exactes & les plus étendues, & dont on va faire la matière des Chapitres suivans.





CHAPITRE VII.

*Seconde arrivée des Anglois à Otahiti ;
réception que leur font les Insulaires.*

M. COOK, que nous avons vu attérir à la Terre de Feu, & que nous avons suivi dans les découvertes qu'il a déjà faites dans la mer du Sud, jusqu'à son départ de l'Isle de la Chaine, eut, le 10 d'Avril 1769, la vue d'Otahiti, qu'il reconnut d'abord pour être la même Isle, à laquelle M. Wallis avoit donné le nom d'Isle du Roi George III. Mais des calmes & des vents variables ne lui permirent pas d'arriver avant le 13 dans la baie de Port-Royal, où dans la matinée il jetta l'ancre sur treize brasses d'eau.

LES Anglois furent aussi-tôt environnés de plusieurs pirogues d'Indiens, qui leur donnèrent des noix de coco, une espece de fruit assez semblable à la pom-

me, des fruits à pain, & quelques poisons, pour avoir des clous, des grains de rassade, & quelques autres colifichets. Ils avoient aussi avec eux un cochon, qu'ils ne vouloient pas échanger autrement que pour une hache. On refusa de l'acquérir à ce prix, parce qu'en acceptant cette condition, les Indiens s'en feroient prévalus pour n'en plus vendre à une moindre valeur; ce qui auroit mis les Anglois dans l'impossibilité de s'en procurer dans la suite le nombre nécessaire à leur consommation.

L'ARBRE du pain est de la grosseur & de l'élévation d'un médiocre chêne; ses feuilles longues d'environ dix-huit pouces, d'une forme ovale, profondément découpées, ressemblent beaucoup à celles du figuier par la consistance, la couleur, & le jus d'un blanc de lait qu'elles rendent en les cassant.

LE fruit est d'une forme presque ronde, du diamètre de sept ou huit pouces: sa surface est grenue à peu près

comme celle d'une truffe : il est recouvert d'une écorce fine & déliée ; son noyau est de la grosseur d'une datte : la chair de ce fruit se trouve entre l'écorce & le noyau qu'elle enveloppe : elle est d'un blanc de neige , & de la consistance du pain frais. L'usage le plus ordinaire de le manger est de le faire griller après l'avoir coupé en trois ou quatre tranches. Son goût insipide, un peu douceâtre, ne peut guère se comparer qu'à la saveur de la mie de pain de froment , mêlée avec de l'artichaud.

ENTRE les Infulaires qui avoient accosté le vaisseau , il se trouvoit un vieillard qui fut reconnu par M. Gore & par plusieurs autres qui étoient venus dans l'Isle avec le Capitaine Wallis. Comme il avoit rendu des services aux Anglois du tems de M. Wallis , on espéra qu'il pourroit être encore d'une grande utilité. M. Cook l'invita à monter à bord avec plusieurs autres Indiens, & lui fit quelques présens.

LES Anglois, arrivés à Otahiti pour y observer le passage de Vénus, ne devoient guère y rester moins de trois mois. M. Cook sentit combien il étoit important que dans un si long séjour les marchandises qu'on avoit apportées pour commercer avec les Insulaires, ne diminuâssent pas de valeur. C'est ce qu'on n'auroit pu se promettre en laissant à chacun la liberté de faire à son gré des échanges ; & d'ailleurs, s'il n'y eut point eu de règles, comment éviter la confusion & les querelles ? M. Cook dressa donc les règles suivantes, & donna les ordres les plus précis pour les faire observer.

R É G L E M E N T.

1°. IL n'y aura personne de l'équipage qui ne doive se faire un devoir de cultiver l'amitié & se concilier la bienveillance des Insulaires. Dans toutes les occasions on tâchera de les prévenir favorablement, en se comportant

à leur égard, avec beaucoup de douceur & d'humanité.

2°. IL y aura un Officier chargé de traiter avec les naturels, pour les provisions de bouche & les autres productions du pays. Aucune autre personne, soit Officier, soit Matelot, ne pourra traiter avec eux, sans une permission particulière.

3°. QUICONQUE, étant de service à terre, perdra par sa faute, ses armes ou ses outils, sera responsable de la valeur, qu'on lui retiendra sur sa paye, & sera en outre, puni en proportion de sa négligence.

4°. QUICONQUE sera convaincu d'avoir pris ou détourné quelques marchandises du vaisseau, destinées au commerce avec les Insulaires, sera de même puni suivant la nature du délit.

5°. IL est pareillement défendu, sous peine de punition, de donner aux Insulaires aucune espèce de ferrement,

ou d'outils de fer , en échange de quoi que ce puisse être.

LE vaisseau étant amarré , M. Cook , avec MM. Banks & Solander , suivis de quelques Soldats de la Marine , descendirent à terre. Un grand nombre d'habitans accourus sur le rivage , les reçurent avec une joie mêlée de crainte. Ce dernier sentiment étoit même si fort , que le premier qui les aborda s'avançoit si lentement & se courboit si bas , qu'il marchoit presque sur ses mains & sur ses genoux.

Il leur présenta un rameau verd , symbole de la paix. Il est remarquable que cet usage est de la plus haute antiquité parmi les nations les plus puissantes de l'hémisphère septentrional. Les Anglois reçurent ce rameau avec tous les témoignages d'une extrême satisfaction ; & ayant remarqué que chaque Insulaire portoit à la main une pareille branche , ils en ramassèrent à

l'instant & les portèrent de la même manière.

LES Anglois, conduits par Owhaw, c'est le nom du bon vieillard qu'ils avoient accueilli à bord, & accompagnés d'une foule d'habitans, marchèrent vers le lieu où le Dauphin avoit fait de l'eau. Après un demi-mille de marche environ, les Indiens s'arrêtèrent ; ils nettoyèrent le terrain en arrachant toutes les plantes qui y croissoient, jettèrent leurs rameaux verts sur le terrain défriché, & firent signe qu'on en fît autant. On ne leur refusa point cette marque de complaisance, & même pour donner plus d'appareil à ce cérémonial, on fit ranger & marcher en ordre, les Soldats de la Marine, & chacun jetta sa branche sur celles des Indiens.

ON s'avança ensuite vers l'aiguade, où les naturels firent entendre qu'on pouvoit occuper ce même terrain ; mais il ne se trouva point propre aux vues qu'on se proposoit.

DURANT cette marche, les Insulaires perdirent, peu à peu, leur timidité & devinrent familiers. Ils reconduisirent les Anglois par une autre route, à travers les bois. On leur fit quelques petits présens, dont ils parurent très-satisfaits.

DANS le tour que firent les Anglois, de quatre ou cinq milles environ, ils parcoururent un terrain uni, couvert de plantations de divers arbres fruitiers coupés de ruisseaux, qui, en fertilisant la campagne, servent à l'embellir. Les cocotiers, les arbres de pain, les bananiers, plantés par groupes, forment, en étendant leurs branches fécondes, les plus agréables ombrages. Les maisons des Otahitiens, bâties sous ces arbres & dispersées sans ordre, ne sont pour la plupart, qu'un simple couvert, un toit supporté de quelques poteaux. L'aspect de ce mélange d'arbres, de maisons & de plaine de la plus riante verdure, impose tellement à l'imagination, qu'on croit se trouver dans le

féjour enchanté de l'Arcadie, tant vanté par les Poètes.

MAIS au milieu de l'admiration que commande la vue des beautés variées de la nature, les Anglois observèrent avec chagrin, qu'on ne rencontroit ni cochons, ni volailles sur cette terre couverte de fruits délicieux.

CEUX qui avoient été à bord du Dauphin, avoient bien reconnu l'endroit où étoit bâtie la maison, qu'ils nommoient *le Palais de la Reine*, mais il n'en restoit plus aucune trace; & ils remarquèrent aussi que de tous les Indiens qui avoient paru, il n'y en avoit pas un seul d'un rang supérieur. Il fut donc résolu de descendre à terre le lendemain dans la matinée, pour tâcher de découvrir la retraite de quelques-uns des principaux de l'Isle.

LE jour suivant, on se dispoisoit à descendre à terre, lorsque plusieurs pirogues arrivèrent à bord. Deux surtout portoient des Indiens d'un rang distingué,

distingué , à en juger par leurs habits , & plus encore , par leurs manières. Deux de ces Insulaires se choisirent pour amis ; l'un , M. Cook , & l'autre , M. Banks ; cérémonie qui consista à les revêtir d'une partie de leurs propres habits. En retour , on donna à chacun une hache & des grains de rassade , présens qu'ils acceptèrent avec reconnaissance. Ils invitèrent ensuite leurs nouveaux amis à les suivre dans leurs maisons ; les Anglois , qui desiroient trouver un port plus commode , reconnoître la contrée & le caractère des habitans , y consentirent.

A l'instant , on fit préparer deux bateaux ; M. Cook , M. Banks , le Docteur Solander , & plusieurs autres Officiers s'embarquèrent avec les deux Indiens , qui lorsqu'on eut ramé près d'une lieue , vers le côté occidental de l'Isle , firent signe de descendre à terre. On débarqua aussi-tôt au milieu d'un grand nombre d'habitans qui con-

duisirent les Anglois dans une maison d'une vaste étendue.

ILS y furent reçus par un Indien de bonne mine, dont le nom étoit Tootahah. Ce Seigneur, après les avoir fait asseoir sur des nattes, fit apporter un coq & une poule, qu'il présenta à M. Banks, & distribua, à tous, des pieces d'étoffe parfumées. M. Banks, à son tour, lui fit présent d'une cravatte de taffetas & d'un mouchoir de poche. Tootahah accepta ce présent avec un air de complaisance & de satisfaction.

CE Chef les accompagna dans plusieurs autres maisons, qu'ils examinèrent avec liberté. Les femmes leur faisoient signe de s'asseoir sur des nattes; & s'y asséyoient elles-mêmes, sans aucune gêne.

LES Anglois, ayant pris congé de Tootahah, marchèrent le long du rivage. Un autre Chef, suivi d'une foule de peuple, vint à leur rencontre, & leur présenta un rameau verd: ils re-

çurent ce symbole de paix, en portant la main sur la poitrine, & en criant *Taio*, ce qui veut dire *Ami*.

CE Chef, dont le nom étoit Toubourai-Tamaïde, les invita à entrer dans sa maison pour s'y rafraîchir. L'offre fut acceptée. On leur servit du poisson, des fruits à pain, des cocos, des figues bananes, préparés à la manière du pays. Les Anglois mangèrent de tout avec plaisir.

UNE des femmes du Chef fit à M. Banks, l'honneur de s'asseoir à côté de lui sur la même natte. Tomio, c'est le nom de cette femme, n'étoit plus dans la fleur de la jeunesse; il ne paroïsoit même pas qu'elle eût jamais été remarquable par sa beauté. M. Banks n'eut pas pour elle une extrême attention. Il apperçut dans la foule des assistans, une jeune & jolie personne : il lui fit signe de s'approcher. La jeune fille s'avança d'un air timide; l'ayant fait asseoir à ses côtés, il lui fit plusieurs petits pré-

sens. La Dame, que cette préférence parut mortifier, ne discontinua point de lui marquer des égards: elle n'en fut pas moins attentive à lui servir de tous les mets qu'elle croyoit être le plus de son goût.

CETTE scène feroit sans doute, devenue plus curieuse & plus intéressante, sans un incident, qui mit fin à la joie générale. MM. Solander & Monkhousé, s'apperçurent qu'on avoit volé dans leurs poches; à l'un, une lorgnette; à l'autre, sa tabatière. A l'instant on s'en plaignit au Chef, & M. Banks, pour donner plus de poids à cette plainte, se leva & frappa la terre de la crosse de son fusil. Cette action & le bruit que firent les Anglois, effrayèrent tellement les Indiens, qu'ils sortirent de la maison avec la plus grande précipitation. Tous s'évadèrent à l'exception du Chef, de trois femmes, & de deux ou trois autres qui paroissoient être d'un rang distingué.

LE Chef, d'un air confus & chagrin, prenant M. Banks par la main, le conduisit à un des coins de la maison, & lui montrant une grande quantité de pièces d'étoffe, lui fit signe d'en prendre en dédommagement autant de pieces qu'il jugeroit à propos, & même le tout. M. Banks lui répondit qu'il n'accepteroit rien, & qu'il falloit absolument rendre ce qu'on avoit volé.

CETTE réponse ayant été entendue, Toubourai-Tamaïde sortit & laissa M. Banks avec Tomio sa femme. Pendant le trouble & la confusion que cet événement désagréable avoit occasionnés, elle n'avoit point quitté M. Banks, & elle lui fit signe d'attendre le retour de son mari. Il reparut bientôt avec la boîte & l'étui de la lorgnette. La joie qu'il en ressentoit se peignoit dans tous ses traits avec une force d'expression qui caractérise & distingue ce peuple de tous les autres. On ouvrit l'étui, & il se trouva

vuide. A cette découverte, Toubourai-Tamaïde changea de visage. Il prit M. Banks par la main & sortit sans prononcer une seule parole.

Ils marchèrent rapidement le long du rivage de la mer. Ils avoient fait un mille environ , lorsqu'une femme vint à leur rencontre, & donna au Chef une pièce d'étoffe qu'il prit sans s'arrêter. MM. Solander & Monkhouse les avoient suivis. Ils arrivèrent enfin , à une maison, où ils furent reçus par une femme. Le Chef lui donna la pièce d'étoffe qu'il tenoit à la main, & fit comprendre aux Anglois qu'ils devoient lui donner quelques grains de rassade.

CETTE femme prit les grains & la pièce d'étoffe, les posa à terre & sortit. Une demi-heure après elle revint avec la lorgnette, & elle en montrait la même joie que le Chef avoit fait paroître, en rapportant la boîte & l'étui. Alors elle rendit les grains de rassade & ne voulut jamais les accepter. Le Docteur So-

lander fut forcé de recevoir la pièce d'étoffe comme une réparation du tort qu'on lui avoit fait.

Il ne sera peut-être pas aisé de rendre compte de toutes les démarches qui furent faites pour le recouvrement du vol, & c'est ce qui ne doit point paroître surprenant, si l'on considère que l'action s'est passée chez un peuple dont le langage, la police & les rapports qui subsistent entre les particuliers, ne sont encore qu'imparfaitement connus. Il faut cependant convenir que les moyens qu'employa le Chef, dans cette occasion, montrent une prévoyance & une subordination qui feroient honneur au gouvernement le plus régulier & le mieux policé.





CHAPITRE VIII.

Choix d'une place propre à la construction d'un fort & d'un observatoire; incident funeste; manière d'ensevelir les morts; musique.

LE lendemain dans la matinée, plusieurs Chefs se rendirent à bord, & apportèrent avec eux des cochons & quelques corbeilles de fruits, en échange desquels on leur donna des haches, de la toile & quelques colifichets, qui parurent leur faire plaisir.

LES Insulaires s'étant retirés, M. Cook, qui, sur toute la côte occidentale, qu'il avoit visitée la veille, n'avoit pas trouvé de baie plus commode que celle où l'on étoit mouillé, résolu de descendre à terre, pour marquer une place, commandée par l'artillerie du vaisseau, & où l'on pourroit con-

struire un fort , & faire les préparatifs nécessaires pour l'observation du passage de Vénus.

DANS cette vue , il se rendit à terre avec MM. Banks, Solander & Green l'Astronôme. La place qui parut à tous égards répondre le mieux à l'objet qu'on se proposoit , étoit un terrain sablonneux , situé sur la pointe du Nord-Est de la baie de Port-Royal , & qui se trouvoit dans le voisinage de quelques habitations.

APRÈS avoir marqué le lieu qu'on vouloit occuper , on fit dresser , à cet endroit même , une petite tente qui appartenoit à M. Banks. On fut bientôt environné d'un grand nombre d'Indiens ; mais on observa qu'il n'y en avoit pas un seul qui portât des armes..

NÉANMOINS , on crut devoir leur signifier qu'à l'exception du vieillard Owhaw & d'un autre Insulaire , qui paroïssoit être un Chef , il ne seroit permis à personne d'entrer dans l'enceinte

qu'on avoit marquée. M. Cook, s'adressant à ces deux Indiens, s'efforça de leur faire comprendre que le terrain dont ils venoient de tracer le circuit, leur devenoit absolument nécessaire, qu'ils l'occuperoient pendant un certain nombre de jours, & qu'ensuite ils quitteroient l'Isle.

ON ne peut pas trop assurer s'ils comprirent bien tout ce qu'on avoit voulu leur dire ; mais ils montrèrent pour tout ce qu'on exigeoit d'eux, une déférence dont on ne fut pas moins surpris que charmé. Ils s'affirent paisiblement autour de l'enceinte, regardèrent les travailleurs sans paroître mécontents, & sans causer d'interruption.

L'OBSERVATION qu'avoient faite les Anglois, qu'il étoit un peu extraordinaire que dans les différens endroits qu'ils avoient traversés, ils n'eussent aperçu que deux cochons, & pas une seule volaille, les fit soupçonner qu'à leur arrivée, les naturels les avoient

probablement fait retirer dans l'intérieur du pays. Cette conjecture recevant encore un nouveau degré de vraisemblance par les signes répétés que leur faisoit Owhaw, de ne pas aller dans les bois, ils résolurent d'y tenter une incursion. •

APRÈS avoir établi une garde de treize Soldats de la Marine, sous les ordres d'un bas Officier, ils partirent pour cette expédition, & un grand nombre d'Insulaires se joignirent à eux.

EN traversant une rivière qui se trouvoit sur le chemin, on aperçut quelques canards sauvages. Dès qu'on l'eût passée, M. Banks tira les canards, & tira si adroitement, qu'il en tua trois d'un seul coup. Les Indiens en furent tellement frappés de terreur, que plusieurs d'entr'eux tombèrent à la renverse.

NÉANMOINS, ils revinrent bien-tôt de leur frayeur, & l'on continua la route; mais on n'alla pas loin sans être

vivement alarmé. Deux coups de fusil qu'on entendit tirer du camp, jetèrent dans de cruelles inquiétudes.

LES Anglois marchaient alors séparément, & se trouvoient à quelque distance les uns des autres ; mais Owhaw les rassembla aussi-tôt, & par un signe de la main, il congédia les Indiens qui suivoient en foule. Il n'en resta que trois, qui, se donnant en ôtages de la paix qu'ils vouloient conserver avec les Anglois, rompirent une branche d'arbre qu'ils vinrent présenter comme un nouveau gage de leurs intentions pacifiques.

MAIS les Anglois, qui craignoient qu'il ne fût arrivé quelque désastre dans le camp, se hâtèrent d'y retourner. Ils n'en étoient éloignés que d'un demi-mille environ. En y arrivant, ils le trouvèrent entièrement déserté par les Indiens. Il n'y avoit plus que les Soldats qui composoient la garde.

ON fut informé qu'un Indien, qui

étoit resté près de la tente , avoit épié l'occasion de surprendre la sentinelle , & qu'au moment où elle étoit le moins sur ses gardes , il lui avoit arraché son fusil. Le Bas-Officier , à qui on avoit confié le commandement , soit qu'il craignît de plus grandes violences , soit par la pétulance qu'inspire la nouveauté du pouvoir , soit enfin par la brutalité de son caractère , ordonna aux Soldats de la marine de faire feu sur les Indiens. Ces gens , avec tout aussi peu de considération ou d'humanité que l'Officier , tirèrent sur la foule , qui fuyoit de toute part. Observant que l'agresseur n'étoit point tombé , ils le poursuivirent , & l'atteignirent d'un coup de fusil , qui l'étendit roide mort. On fut après qu'aucun autre Insulaire n'avoit été tué ni blessé.

OWHAW , qui n'avoit pas quitté les Anglois , observant la retraite de ses compatriotes , en rassembla quelques-

uns avec beaucoup de peine , & revint avec eux au camp. M. Cook tâcha de justifier l'action qui s'étoit passée , & de persuader aux Indiens qu'on ne leur feroit jamais aucune injure , à moins qu'eux-mêmes ne fussent les agresseurs. Ces assurances parurent les satisfaire , & ils se retirèrent sans aucune apparence de mécontentement. Le soir on abbatit les tentes , & on les reporta à bord avec tout le bagage.

LE Bas-Officier , à qui la garde du camp avoit été confiée , alléguâ , pour justifier sa conduite , qu'on désapprouvoit , que l'Indien qui avoit arraché le fusil du factionnaire , l'avoit surpris de la manière la plus inattendue , & que , l'ayant jetté par terre , il s'étoit efforcé de le tuer avec la bayonnette , avant qu'on donnât ordre de tirer. Quelques-uns présumèrent qu'Owhaw avoit eu , sinon une entière certitude , du moins des soupçons , qu'on devoit former

quelque attaque contre ceux qui gardoient le camp, puisqu'il avoit paru très-empressé à empêcher les Anglois de le quitter. D'autres croyoient qu'on ne devoit attribuer ses instances réitérées de ne pas s'en écarter, qu'à l'envie qu'il avoit de confiner les Anglois sur le rivage. On remarqua encore que, ni Owhaw, ni les Chefs qui restèrent avec les Anglois, après qu'il eut renvoyé la foule du peuple, n'auroient pas présumé la rupture de la paix sur le bruit de deux coups de fusil tirés du camp, sur-tout dans un moment où M. Banks venoit de tirer des canards, s'ils n'eussent pas eu des raisons de soupçonner leurs compatriotes de quelques violences. Mais on ne peut faire que des conjectures sur les circonstances de cette malheureuse affaire.

Le lendemain on ne vit que quelques Indiens sur le rivage, & pas un seul ne se rendit à bord. C'étoit une conviction que les efforts qu'on avoit

faits pour dissiper leurs craintes, n'avoient pas été fort efficaces. On observa en même-tems avec chagrin qu'Owhaw, qui avoit montré un attachement si constant, & tant d'activité à rétablir la paix, ne reparoissoit point.

Des apparences si peu favorables obligèrent les Anglois à prendre les plus sages précautions pour une juste défense : ils touèrent le vaisseau jusqu'à l'endroit le plus commode pour commander tout le Nord-Est de la baie, & l'amarrèrent de manière à pouvoir présenter le travers à la place qu'ils avoient dessein de fortifier.

VERS le soir ; M. Cook vint à terre avec un seul bateau armé. Les Insulaires s'assemblèrent autour des Anglois, mais ils n'étoient pas en grand nombre comme auparavant. Ils échangèrent des noix de coco & quelques autres fruits, avec toutes les apparences de la plus parfaite amitié.

● Le jour suivant, Toubourai-Tamaïde

&

& Tootahah, les deux Chefs de la partie occidentale de l'Isle, se rendirent au vaisseau : ils apportèrent avec eux un nouveau symbole de paix ; c'étoit deux jeunes arbres, qu'il fallut accepter avant de pouvoir les engager à monter à bord. Il étoit bien probable que le malheur arrivé au camp les avoit alarmés.

CHACUN de ces Chefs fit aussi présent de quelques corbeilles de fruits & d'un cochon tout rôti. Ce don étoit d'autant plus agréable, qu'il étoit souvent difficile de se procurer des cochons par échange. On reconnut ce bienfait, en leur donnant à chacun une hache & un clou.

LE soir M. Cook retourna à terre ; y fit dresser une tente, où il passa la nuit avec M. Green, pour observer une éclipse du premier Satellite de Jupiter ; mais le ciel s'étant chargé de nuages, l'observation n'eut pas lieu.

LE lendemain, 18 d'Avril, dès que
Tome I. O

le Soleil commença d'éclairer l'horizon , les Anglois firent une seconde fois des dispositions pour transporter sur le rivage leurs tentes, leurs bagages & leurs pieces à l'eau. Ils débarquèrent avec autant de monde qu'il fut possible, & se mirent en devoir de construire un fort.

TANDIS que les uns étoient occupés à élever des retranchemens, d'autres à couper des piquets & des fascines, les Insulaires se rassemblèrent autour d'eux, comme ils avoient coutume de le faire ; mais, loin de vouloir nuire ou empêcher les travailleurs, ils transportèrent avec plaisir les piquets & les fascines, du bois dans le camp.

LES Anglois, jaloux jusqu'au scrupule de ne rien usurper sur les Insulaires, achetèrent chaque pieu dont on se servit en cette occasion, & ne coupèrent pas un seul arbre sans le consentement des propriétaires.

COMME le fort se construisoit sur un

terrein sablonneux, ce fut une nécessité d'en palissader les retranchemens. Trois côtés du fort ainsi palissadés & garnis de canons & de pierriers, se trouvèrent bientôt dans un état de défense supérieur à toutes les forces des Indulaires. Pour se couvrir du quatrième côté, déjà naturellement défendu par une rivière, on fit remplir les pieces à l'eau, & on les disposa comme un parapet.

DANS ce même jour, les Indiens apportèrent au marché une si grande quantité de fruits, qu'on en renvoya une partie; & on tâcha de leur faire comprendre qu'on en avoit assez pour deux jours. L'échange ne se fit qu'avec des grains de rassade. Un de ces grains, de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six noix de coco, & d'autant de fruits à pain.

LA tente de M. Banks fut dressée dans l'intérieur du fort, avant la nuit, & il coucha pour la première fois sur

le rivage : on fit une garde exacte dans le fort ; des sentinelles furent distribuées tout autour ; mais les Insulaires ne firent aucune tentative pour en approcher , & la nuit se passa dans une tranquillité parfaite.

M. BANKS eut, dès la pointe du jour, la visite de Toubourai-Tamaïde. Ce Chef, accompagné de sa famille, avoit fait apporter le toit de sa maison , avec tous les matériaux, & les outils nécessaires, pour sa construction ; se proposant, comme il le fit entendre, de fixer sa résidence dans le voisinage du fort. Cette marque de confiance & de bonne volonté, fit un extrême plaisir aux Anglois , qui crurent ne devoir rien négliger de tout ce qui pourroit leur concilier de plus en plus, l'amitié de cet Indien.

AUSSI-TÔT après son arrivée, prenant M. Banks par la main , il le conduisit hors de l'enceinte du fort , en lui faisant signe de le suivre dans le

bois. M. Banks y consentit sans hésiter. Après avoir fait ensemble un quart de mille environ , ils arrivèrent à une case, espee d'hangard, que ce Chef paroissoit n'avoir fait construire que pour être une habitation momentanée. Là, il déploya une balle d'étoffes du pays, dont il tira deux habits; l'un étoit d'une étoffe couleur écarlate; l'autre étoit de nattes, proprement travaillées. Il en revêtit M. Banks, &, sans aucune autre formalité, il le reconduisit au fort. Ses domestiques lui servirent un morceau de porc & quelques fruits qu'il mangea, trempant la viande dans de l'eau de mer. Après ce repas, il se coucha sur le lit de M. Banks, & dormit environ une heure.

TOMIO vint dans l'après-midi, faire visite à M. Banks; elle étoit accompagnée d'un jeune homme d'une figure très-intéressante, & qu'elle paroissoit considérer comme son propre fils. Ce jeune homme & un Chef qui s'étoit

rendu au fort, s'en retournèrent le soir dans l'Ouest; & Toubourai-Tamaïde & sa femme, prirent le chemin de la case, qui étoit sur le bord du bois.

M. MONKHOUSE, le Chirurgien du vaisseau, s'étant avancé dans la contrée, avoit vu le cadavre de l'Indien qui avoit été tué. Il étoit déposé dans un hangard qu'on paroïssoit avoir construit à ce dessein. Le corps, enveloppé de toile, se trouvoit dans une espee de bière, appuyée sur quelques pieux. Il apperçut des armes placées autour du mort, & quelques autres choses, qu'il auroit examinées, s'il eût pû supporter l'odeur cadavéreuse qui s'exhaloit de ce lieu. Il reconnut encore plusieurs autres hangards de la même construction, dans l'un desquels étoient des os humains qu'on avoit étendus à terre, pour les faire entièrement dessécher.

LE récit de M. Monkhouse, au sujet de ce mort, excita la curiosité de M. Cook, qui se rendit sur le lieu avec quelques

autres personnes. Il trouva le mort déposé sous un hangard contigu à la maison qui avoit fait sa résidence. Quelques autres cases n'en étoient pas éloignées de plus de cinq toises. Le hangard avoit quinze pieds de long sur onze de large, & une hauteur proportionnée à cette étendue. Le devant étoit entièrement ouvert; le derrière & les deux côtés étoient en partie fermés par un treillis d'osier. La bière, qui étoit soutenue par quatre pieux, & élevée de terre d'environ cinq pieds, étoit une caisse de bois dont le fond se trouvoit natté. Le corps étoit couvert d'une natte sur laquelle on avoit étendu une belle piece d'étoffe. D'un côté, étoit une massue & deux coquilles de noix de coco; de l'autre, on voyoit quelques paquets de feuilles vertes, attachées à des branches séches, & fichées en terre, sur lesquelles étoit une pierre de la grosseur d'un coco. Tout auprès, on avoit couché un de ces jeunes bananiers, que

les Insulaires ont coutume de présenter comme le symbole de la paix ; & un peu plus loin étoit une herminette. Sur le devant du hangard on avoit suspendu à des cordons, un grand nombre de figues bananes ; en-dehors, on avoit planté la tige d'un bananier d'environ cinq pieds de haut, sur le sommet duquel on voyoit une coquille de noix de coco, remplie d'eau fraîche. On avoit aussi attaché à l'un des pieux, un petit sac, qui contenoit quelques tranches de fruit à pain, grillées, & on s'apercevoit qu'elles y avoient été mises à diverses fois ; car les unes étoient fraîches, & les autres desséchées.

« JE m'aperçus, dit M. Cook, que plusieurs Insulaires nous observoient d'un air d'inquiétude & de mécontentement ; & ils furent fort aises de nous voir sortir du hangard, où notre présence paroissoit les troubler ».

IL y eut journellement autour du fort, un marché, où, à l'exception du

porc, les Indiens apportèrent des vivres en abondance.

TOUBOURAI-TAMAÏDE montra un constant attachement pour les Anglois ; il vivoit avec eux, & à leur manière.

LA résidence sur le rivage n'avoit d'autre désagrément que les insectes, dont on étoit si continuellement tourmenté, qu'il étoit presque impossible à M. Parkinson, Peintre d'histoire naturelle, attaché à M. Banks, de pouvoir travailler. Les mouches couvroient son papier, & mangeoient les couleurs à mesure qu'il les répandoit. On eut recours à des filets de moskites ; mais on ne réussit pas à s'en débarrasser.

QUELQUES jours après Tootahah donna aux Anglois, un concert à la mode du pays. Il étoit composé de flûtes & de voix. Quatre Indiens accordoient leurs voix aux accens d'une de ces flûtes, dans lesquelles on souffle avec le nez,



CHAPITRE IX.

*Expédition dans la partie orientale de
l'Isle ; entrevue avec la Princesse
Obérea ; description du fort.*

DANS le loisir dont les Anglois commençoient à jouir, MM. Banks & Solander, firent une expédition, où ils reconnurent la contrée, l'espace de plusieurs milles, le long du rivage, en tirant vers l'Est. Dans une étendue d'environ deux milles, regne une plaine dont le sol est d'une fertilité admirable. A l'entrée de cette plaine les montagnes viennent s'abaisser le long du rivage ; mais un peu plus loin, elles s'avancent dans la mer ; ce qui les obligea de monter jusque sur leur cime.

Ces montagnes, qui laissent entrevoir l'aride nudité du roc, continuent pendant près de trois milles, & se ter-

minent à une vaste plaine, couverte de belles maisons, peuplées d'habitans qui paroissent vivre dans une heureuse abondance. Cette plaine fertile est arrosée par une rivière beaucoup plus considérable que celle où le fort étoit construit. Elle prend sa source dans une profonde & superbe vallée. Sa largeur est en plusieurs endroits, d'environ cinquante toises. A un mille au-delà de cette belle rivière, la contrée change son riant aspect & prend un air plus sauvage. Le terrain devient inégal, & les rochers ont une prodigieuse saillie dans la mer. Ce coup d'œil désagréable, porta les deux Voyageurs à retourner sur leurs pas.

COMME ils se dispoient à regagner le fort, un Insulaire vint leur offrir des rafraîchissemens. Ils remarquèrent que cet Indien étoit une espece d'Albinos. Sa peau étoit d'un blanc fade, sans la moindre nuance d'incarnat; quelques parties de son corps paroissoient un

peu moins blafardes que le reste. Il avoit les cheveux, les fourcils & la barbe de la couleur de sa peau : l'iris de ses yeux étoit rougeâtre, & sa vue très-foible.

MM. BANKS & SOLANDER prirent congé de cet honnête Indien, pour se rendre au fort. Ils furent rencontrés sur le chemin par Toubourai-Tamaïde & ses femmes. Il seroit impossible d'exprimer la joie que ces Insulaires ressentirent en les voyant. Ce fut une scène vraiment attendrissante ; leurs yeux se remplirent de larmes, & ils pleurèrent pendant quelque tems, avant de se remettre du trouble dont ils étoient agités.

CE même soir, M. Solander prêta son couteau à l'une de ces femmes, & elle négligea de le rendre. Le lendemain, celui de M. Banks se trouva égaré. Il faut convenir, dit M. Cook ; que le vol est un vice général dans la nation : si l'on n'avoit pas l'œil à tout lorsqu'ils

étoient à bord, les chefs, comme les domestiques, se faisoient adroitement de tout ce qui se trouvoit sous leur main. Toubourai-Tamaïde étoit le seul, à l'exception de Tootahah, en qui l'on n'avoit pas reconnu ce penchant.

NÉANMOINS il étoit assez vraisemblable qu'il n'étoit pas d'une plus parfaite intégrité que le reste de ses compatriotes. M. Banks l'accusa, non sans quelque répugnance, d'avoir volé son couteau. Il soutint fermement qu'il n'en avoit eu aucune connoissance; surquoi M. Banks lui fit entendre que qui ce fut qui l'eut pris, il falloit absolument qu'il fut rendu.

A cette déclaration positive, un Indien, qui étoit présent, produisit trois couteaux soigneusement noués dans un mauvais morceau d'étoffe; l'un étoit celui que M. Solander avoit prêté; l'autre, un couteau de table appartenant à M. Cook; mais on ne sçut point à qui étoit le troisième.

LE Chef sortit à l'instant de chez lui

pour faire la restitution de ces couteaux. M. Banks demeura avec ses femmes, qui trembloient qu'il n'arrivât quelque fâcheuse aventure à Toubourai. En arrivant au camp, il remit les deux couteaux dont il connoissoit les propriétaires, & se mit à chercher celui de M. Banks dans toutes les places où il l'avoit vu.

UN des domestiques de M. Banks, informé de l'objet des inquiétudes & des recherches de ce Chef, lui montra le couteau qu'il avoit lui-même ferré. A cette preuve de son innocence, Toubourai-Tamaïde fit connoître par ses regards & par ses gestes, le trouble & la violence des mouvemens de son ame : quelques pleurs coulèrent de ses yeux. Il se hâta de retourner vers M. Banks, & parut devant lui avec une contenance qui lui reprochoit vivement l'injustice de ses soupçons.

M. BANKS comprit d'abord que le couteau avoit été retrouvé par son domestique : il ne fut guère moins affecté

que le Chef de ce qui étoit arrivé ; il sentit son tort & en fut pénétré. L'Indien , quelques vives que fussent ses passions , étoit étranger au ressentiment. M. Banks, ayant passé quelque tems avec lui familièrement , lui fit oublier par quelques présens l'injure qu'il lui avoit faite.

TOUBOURAI revint le surlendemain , accompagné d'un ami & de trois de ses femmes , dont les noms étoient *Terapo* , *Tirao* & *Omie*. Ils dînèrent au fort , & dans la soirée ils prirent congé pour se rendre à la case que Toubourai avoit dans le bois. En moins d'un quart-d'heure , ce Chef reparut au fort. La douleur & l'indignation se peignoient dans ses yeux enflâmés de colere. Prenant M. Banks par la main , il lui fit signe de le suivre. Ils sortirent ensemble , & bientôt ils rencontrèrent le boucher du vaisseau qui tenoit une faucille à la main. Toubourai devint furieux : il sembloit faire entendre que

le boucher avoit attenté à la vie d'une de ses femmes : mais , ne se possédant pas , ses signes n'étoient pas fort intelligibles. M. Banks parvint à le calmer un peu , en l'assurant que cet homme seroit sévèrement puni , s'il pouvoit prouver l'offense dont il se plaignoit. L'Indien, revenu de son premier trouble , fit comprendre que le boucher , ayant eu envie d'une herminette qui étoit dans sa maison , avoit offert de l'acheter de sa femme pour un clou ; que sur le refus qu'elle lui avoit fait , il s'étoit saisi de l'outil , & avoit jetté le clou à terre , en menaçant sa femme de lui couper la gorge si elle osoit lui résister. En preuve de cette accusation , il produisoit l'herminette & le clou. Le boucher eut si peu de bonnes raisons à alléguer pour sa défense , qu'on ne put pas douter de la vérité du fait.

M. Cook , à qui cette plainte fut portée par M. Banks , saisit l'occasion où le
Chef ,

Chef, ses femmes & quelques autres Indiens étoient à bord , pour punir le boucher d'une manière exemplaire. Les Indiens le voyant déshabiller & attacher aux agrès du vaisseau , attendoient avec curiosité & dans le silence , quel seroit l'événement : mais dès qu'on eut frappé le premier coup , ils demandèrent grace pour le coupable , & supplièrent avec instances qu'on voulut lui épargner le reste du châtiment. M. Cook , qui croyoit cet exemple de sévérité nécessaire pour en imposer à l'équipage , ne voulut point se rendre à leurs prières ; & les Indiens , ne pouvant rien obtenir par leur intercession , fondirent en larmes à la vue du châtiment qu'on infligeoit.

LES Anglois ont observé que les larmes des Insulaires , comme celles des enfans , sont toujours prêtes à couler pour exprimer les passions dont ils sont fortement agités , & qu'ils ont encore de commun avec les enfans , d'oublier

en un instant le sujet de leurs pleurs : en voici un exemple bien remarquable.

LE 28 d'Avril, un grand nombre d'Insulaires se présentèrent un peu avant le jour à la porte du Fort. M. Banks, ayant remarqué que Terapo étoit dans le nombre des femmes qui se tenoient en dehors, vint aussi-tôt la faire entrer. Il s'aperçut que ses yeux se remplissoient de larmes, & bien-tôt elles coulèrent en abondance : il lui en demanda la cause, avec l'air du plus vif intérêt. Mais au lieu de répondre, elle prit sous son vêtement une dent de requin, & s'en frappa plusieurs coups à la tête avec une grande violence. Le sang jaillit de ses blessures : elle parloit haut, mais d'un ton mélancolique, sans faire aucune réponse à M. Banks, tandis qu'à sa grande surprise, d'autres Indiens causoient & rioient sans faire la plus légère attention à la douleur de Terapo qui paroissoit plongée dans un violent désespoir : mais la conduite qu'elle tint

fut encore plus extraordinaire. Son sang cessant de couler, elle leva les yeux en fouriant, & se mit à rassembler quelques petits morceaux d'étoffe qu'elle avoit jettés autour d'elle pour les recevoir. Les ayant tous ramassés, elle sortit de la tente, & alla les jeter dans la mer, en les dispersant avec soin, comme si elle eut voulu prévenir que la vue de ces linges teints de son sang, lui rappellerait jamais le souvenir de ce qui s'étoit passé. Elle se plongea ensuite dans la rivière, & après s'être lavé le corps, elle retourna à la tente avec la même gaieté & le même enjouement que s'il ne lui fût rien arrivé.

IL n'est pas étrange que les chagrins de ces Insulaires, simples, sans art & pleins de franchise, soient instantanés, ni que leurs passions soient subites & fortement exprimées. Ils ne sont pas instruits à déguiser ou à dissimuler les sentimens qu'ils éprouvent, & n'ayant point contracté l'habitude de réfléchir,

tout les frappe, rien ne les occupe, & la nouveauté même des objets ne peut fixer leur attention que passagèrement.

DANS toute cette après-midi, il y eût une grande affluence de pirogues. Toutes les tentes étoient remplies d'Indiens des deux sexes, arrivés de toutes les parties de l'Isle. M. Mollineux, qui servoit sur le vaisseau en qualité de Maître, & qui avoit été du dernier voyage du *Dauphin*, entra dans ce moment, dans la tente de M. Banks. Entre les femmes qui étoient présentes, il reconnut celle, qui, du tems de M. Wallis, passoit pour être la Reine de l'Isle, & elle le reconnut de même, pour être un des étrangers qu'elle avoit déjà vus. A l'instant cette femme, qui étoit assise avec beaucoup de gravité, fixa tous les regards. Elle avoit joué un rôle si distingué dans la relation que M. Wallis a donnée de cette Isle, qu'elle devenoit naturellement un objet de curiosité.

CETTE femme, dont le nom étoit *Oberea*, paroissoit âgée de quarante ans environ. Son port étoit réellement majestueux, par l'élevation de sa taille, son air d'embonpoint & les plus belles proportions. Une peau blanche, un teint animé, des yeux où brilloient le feu de l'intelligence & du sentiment, étoient tout ce qui lui restoit de sa beauté passée.

ON lui proposa de la conduire au vaisseau ; elle accepta cette offre avec un air de satisfaction & d'empressement. Deux hommes & plusieurs femmes, qui, tous paroissoient être ses parens, l'accompagnèrent à bord. M. Cook la reçut avec toutes les marques de la plus flatteuse distinction : il lui fit tous les présens qu'il crut de son goût ; mais entre les différens colifichets, ce qui parut la charmer le plus, fut une poupée.

APRÈS avoir passé quelque tems à bord, M. Cook la reconduisit sur le

rivage. En débarquant, elle lui fit présent d'un cochon, & de plusieurs régimes de bananes, qu'elle fit porter de ses pirogues au fort, dans une espece de procession, dont elle & M. Cook terminoient la marche.

COMME ils se rendoient au fort, ils rencontrèrent Tootahah, qui, sans être Roi, paroissoit alors revêtu de la souveraine autorité. Les égards qu'on avoit pour Oberea, lui donnèrent un air chagrin ; & lorsqu'elle lui montra la poupée qu'elle avoit reçue, il en devint si jaloux, que pour dissiper sa mauvaise humeur, on crut devoir lui faire un semblable présent.

IL ne balança pas à préférer la poupée à une hache : mais cette préférence n'avoit d'autre motif qu'une jalousie puérile. Bien-tôt les poupées furent généralement considérées comme des bagatelles qui n'étoient d'aucune valeur.

De tous les Insulaires, qui jusqu'à-

lors avoient visité les Anglois, les hommes avoient toujours mangé, sans scrupule, ce qu'on leur avoit offert; mais on n'avoit jamais pu engager les femmes à accepter aucun rafraîchissement. Néanmoins, dans ce même jour, après s'être refusées aux plus pressantes invitations de dîner avec les Officiers, elles se retirèrent dans la tente des domestiques, & y mangèrent des figues bananes d'un grand appétit. C'étoit là un mystère, ou une discrétion de femmes, dont personne ne put donner l'explication.

Le lendemain M. Banks vint sur le rivage, où étoit Oberea, pour lui faire visite. Elle dormoit encore sous le pavillon de sa pirogue. Il s'y rendit, se proposant de l'éveiller : liberté qu'il crut pouvoir prendre sans s'exposer au risque de lui déplaire. Il fut un peu surpris en entrant dans sa chambre, de la trouver au lit, avec un homme d'une figure très-agréable, de l'âge de vingt à

vingt-cinq ans; & dont le nom étoit *Obadée*. Il se retira avec quelque confusion ; mais on lui fit bien-tôt entendre que de pareilles amours n'avoient jamais été dans le pays , un sujet de scandale , & qu'*Obadée* étoit généralement connu pour avoir avec *Oberea* , une intime liaison.

OBEEA étoit trop polie pour faire attendre *M. Banks* dans son anti-chambre. Elle fut bien-tôt en état de paroître avec décence. Elle vint à lui avec une piece d'étoffe de la plus grande beauté , dont elle le vêtit à la manière du pays , & après quelques momens de conversation par signes , ils revinrent ensemble au fort.

DANS la soirée, *M. Banks* fit une visite à *Toubourai-Tamaïde* ; il fut surpris & affligé de trouver toute sa famille , dans une sombre mélancolie. La plupart de ses femmes étoient éplorées : s'étant efforcé inutilement d'en découvrir la cause , il crut devoir se retirer.

DE retour au fort, il parla avec étonnement, de la consternation générale qu'il avoit observée dans toute la maison de ce Chef. Ce récit fit ressouvenir les Officiers qui étoient présens, qu'Owhaw leur avoit dit que dans quatre jours, ils feroient feu de leurs grands canons: & comme on se trouvoit à la veille de ce jour, l'état où l'on avoit vu Toubourai & sa famille, donnoit de vives inquiétudes.

LA prudence exigeoit qu'on se tint sur ses gardes. On doubla les sentinelles au fort, & chacun dormit avec ses armes. A deux heures du matin, M. Banks alla reconnoître les environs du fort; il vit regner une si grande tranquillité, qu'il fut persuadé que tous les soupçons sur les mauvais desseins des Insulaires étoient sans fondement.

MAIS ce qui étoit une nouvelle source de sécurité pour les Anglois, c'est que les petites fortifications du fort se trouvoient complètement achevées.

Les côtés du Nord & du Sud étoient fortifiés par un parapet de terre, haut de quatre pieds & demi, qui bordoit l'intérieur, & en dehors, par un fossé de dix pieds de large, sur six de profondeur. Le côté de l'Ouest faisant face à la baie, n'étoit défendu que par un parapet de la hauteur de quatre pieds, pallissadé; mais, sans fossé, parce que dans le flot, la mer s'étendoit jusqu'aux ouvrages. On avoit placé sur le côté de l'Est, naturellement défendu par la rivière, deux rangs de futailles remplies d'eau. Comme c'étoit là le côté le plus foible, on y avoit mis les deux plus gros canons. Six autres pieces de canons étoient montées de manière à commander les deux seules avenues du bois. La garnison du fort étoit composée de quarante-cinq hommes en tout, & le service s'y faisoit avec toute la régularité qu'on observe en Europe dans les villes frontières.

LE jour suivant, cette discipline mi-

litaire fut gardée avec la même vigilance, quoiqu'on n'eût aucune raison de la croire nécessaire. Vers les dix heures Tomio arriva au fort toute hors d'haleine. Un mélange de douleur & de crainte se peignoit dans ses traits. Elle s'adressa à M. Banks, & lui fit entendre que Toubourai-Tamaïde se mouroit pour avoir mangé d'une drogue que lui avoit donnée un des gens de l'équipage; & elle le conjura de se rendre à l'instant à sa maison. M. Banks la suivit sans différer. Il trouva l'Indien dans un état d'abattement & de langueur, qui sembloit faire craindre pour sa vie.

Ses domestiques, rangés autour de lui, firent comprendre à M. Banks que leur Maître avoit été fort tourmenté d'un vomissement, & lui montrèrent une feuille soigneusement pliée, qu'ils disoient contenir un poison, dont les effets avoient réduit leur Maître à cette terrible situation.

M. BANKS prit la feuille, se hâta de

l'ouvrir, & reconnut que ce n'étoit qu'une feuille de tabac. Cet Indien l'avoit demandée à quelqu'un de l'équipage, qui la lui avoit donnée; & comme il avoit observé que celui de qui il la tenoit, en mettoit dans sa bouche, & l'y gardoit long-tems, voulant en faire de même, il l'avoit mâchée; & en avoit avalé la salive. L'Indien jettoit sur M. Banks des regards d'attendrissement & de douleur, & faisoit signe qu'il n'avoit plus que très-peu de tems à vivre.

LA connoissance de la cause de sa maladie, mit M. Banks dans le cas de lui inspirer de la confiance, en lui promettant une très-prompte guérison. Il lui ordonna de boire beaucoup de lait de coco; & ce remède calma en peu de tems les douleurs & les craintes du Chef, qui vint passer la journée au fort, enchanté d'être sorti si aisément d'un état qui l'avoit fait craindre pour ses jours.

M. WALLIS, ayant rapporté en An-

gleterre, une des haches de pierre dont ces Indiens ont coutume de se servir, M. Flevens, Secrétaire de l'Amirauté, en avoit fait faire une en fer sur le même modèle : M. Cook l'avoit avec lui, pour montrer à ces Insulaires, combien on leur étoit supérieur, même dans les ouvrages de leur propre invention.

UN jour que Tootahah étoit venu à bord & paroïssoit extrêmement curieux de voir ce qui étoit contenu dans les caisses & les tiroirs de la chambre, M. Cook les lui ouvrit, & lui offrit plusieurs choses qu'il paroïssoit désirer. Mais ayant jetté, enfin, les yeux sur cette hache, il s'en saisit avec empressement, & remettant tous les colifichets qu'il avoit d'abord choisis, il la demanda comme le plus beau présent qu'on pût lui faire. M. Cook y consentit avec plaisir. Dès qu'il s'en vit en possession, il ne voulut plus rien examiner & partit, comme s'il eût craint qu'on

ne vînt à se repentir de lui en avoir fait don.

LE moment d'après , un autre Chef se rendit , seul , à bord. Il n'y avoit que peu de jours qu'il y étoit venu , accompagné de quelques-unes de ses femmes. M. Cook , qui l'avoit invité à dîner , avoit observé que ses femmes lui coupoient ses morceaux , & les lui mettoient dans la bouche ; mais il ne douta pas que n'ayant aucun de ses gens avec lui , il ne prît la peine de se servir lui-même. Il en arriva autrement. Etant à table , ce noble convive ne touchoit à rien , malgré les instances de M. Cook , qui le pressoit de manger ; il demouroit immobile , & s'en seroit certainement retourné sans dîner , si un des domestiques n'eût pas essayé de le faire manger à sa manière accoutumée.





CHAPITRE X.

Construction d'un Observatoire ; variété d'incidens ; description d'une lutte ; visite d'Oberea.

LES Anglois, dont le principal objet étoit d'observer le passage de Vénus, construisirent, le premier de Mai, un Observatoire, & pour la première fois, firent porter à terre, le quart de cercle & quelques autres instrumens astronomiques.

LE lendemain, vers les neuf heures, M. Cook se rendit au fort avec M. Green, pour fixer le quart de cercle dans une situation propre à en faire usage. Ce fut pour eux, une surprise bien désagréable de ne plus trouver cet instrument. Il avoit été déposé dans la tente de M. Cook, où personne n'avoit couché, ayant lui-même passé la

nuît à bord. On ne l'avoit pas encore tiré de son étui. Toute la nuit, il y avoit eu une sentinelle postée à quinze pieds de distance de la porte de la tente.

ON soupçonna d'abord, qu'il avoit été volé par quelques-uns de l'équipage, qui voyant une boîte de sapin, sans savoir ce qu'elle renfermoit, auroient pu penser qu'elle ne contenoit que des clous, ou quelques autres objets de commerce. On proposa donc une grande récompense à quiconque pourroit découvrir les voleurs. Sans cet instrument, il falloit renoncer à observer le passage de la Planette; & le grand but du voyage étoit manqué.

LES plus exactes perquisitions dans le fort & dans le vaisseau, furent sans succès. M. Banks, qui, en pareilles occasions, ne craignoit ni les fatigues, ni les dangers, & qui avoit un grand ascendant sur les Indiens, résolut de parcourir l'Isle, pour retrouver, s'il étoit possible,

possible, cet instrument indispensable. Il espéra que si les Indiens l'avoient volé, il le retrouveroit au lieu même où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils se feroient bientôt apperçus que cet instrument ne pourroit leur être d'aucun usage : & dans le cas où son attente seroit trompée, il comptoit encore sur son crédit auprès des Chefs.

IL partit accompagné d'un bas Officier & de M. Green. Comme ils traversoient la rivière, ils rencontrèrent Toubourai-Tamaïde. Ce Chef leur fit d'abord la figure d'un triangle avec trois pailles sur sa main. A ce signe, on ne pouvoit plus douter que les Indiens n'eussent volé le quart de cercle ; & que quoiqu'ils eussent ouvert l'étui, ils n'étoient pas disposés à le rendre.

COMME il n'y avoit point de tems à perdre, M. Banks fit entendre à Toubourai-Tamaïde, qu'il devoit le conduire à l'instant même au lieu où l'on avoit porté l'instrument. Ce Chef y con-

sentit, & ils marchèrent ensemble vers l'Est. A chaque maison, l'Indien s'informoit du voleur, du chemin qu'il avoit suivi, & depuis quel tems il étoit passé.

L'ESPOIR de l'atteindre bien-tôt, les encourageoit à soutenir les fatigues de cette pénible course. Ils hâtèrent leur marche, quoiqu'il fit une chaleur presque insupportable.

APRÈS avoir fait environ quatre milles, ils arrivèrent sur le haut d'une montagne. Là, leur conducteur leur montra une pointe éloignée encore au moins de trois milles, & leur fit entendre qu'il falloit s'y rendre pour recouvrer l'instrument. Ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Ils n'avoient avec eux d'autres armes qu'une paire de pistolets de poche : c'étoit là une foible défense, contre une foule d'Indiens, dans un lieu écarté, où les Insulaires, peut-être moins dociles qu'au fort, pourroient être tentés de leur ôter la vie.

TOUTES ces circonstances étoient

bien capables de les décourager, & leur situation devenoit, à chaque pas, plus critique. Mais, ne voulant pas abandonner leur entreprise, ils résolurent de prendre des mesures pour leur sûreté. Le bas Officier fut renvoyé au fort, pour prier M. Cook de faire marcher un détachement à leur secours, & MM. Banks & Green continuèrent leur route avec Toubourai.

M. Cook se mit aussi-tôt à la tête d'un nombreux détachement pour voler au secours de ses amis, & avant de partir, donna ordre de ne laisser sortir de la rade aucune pirogue; mais de n'arrêter personne.

CEPENDANT, MM. Banks & Green, sous les auspices de Toubourai-Tamaïde, s'étoient rendus à l'endroit indiqué. A peine étoient-ils arrivés, qu'ils apperçurent un Insulaire qui avoit entre les mains une partie du quart de cercle. A la vue de ce qui faisoit l'objet de leur recherche, ils s'arrêtèrent. Les In-

diens accoururent, & se pressant autour d'eux, commençoient à les incommoder. M. Banks crut devoir payer de résolution : il tira un de ses pistolets, qui, à l'instant, les fit reculer ; & comme la foule croissoit toujours, il traça un cercle sur l'herbe, en dehors duquel les Insulaires se rangèrent d'eux-mêmes, avec beaucoup de tranquillité.

LES Indiens rapportèrent l'étui, avec quelques lentilles & d'autres pièces, que dans la confusion, ils avoient mises dans un fourreau de pistolet. Ce fourreau & le pistolet, qu'on avoit volés à M. Banks, lui furent rendus.

M. GREEN étoit impatient de voir si rien ne manquoit au quart de cercle. Il ouvrit l'étui où il trouva toutes les pièces, à l'exception du pied & de quelques lentilles. Comme il étoit facile d'y suppléer, on reprit la route du fort. Dans le retour, on rencontra M. Cook, à la tête de son détachement, qui faisoit la plus grande diligence. On se fé-

licita de part & d'autre avec une joie que rendoit encore plus vive l'importance de l'événement.

SUR les huit heures, M. Banks revint au fort avec Toubourai-Tamaïde. Il fut dans une extrême surprise d'y trouver Tootahah aux arrêts, & une foule d'Indiens, dans la plus grande terreur, s'empressant autour de la porte. Inquiet sur ce qui pouvoit être arrivé, il entra en hâte, & l'on permit à quelques Indiens de le suivre. Ce fut une scène touchante. Toubourai-Tamaïde le devançant, vola vers Tootahah ; ils se tinrent quelque tems embrassés, les larmes aux yeux, & avec une sensibilité muette : incapables de prononcer une seule parole, ils pleuroient l'un sur l'autre. Les Indiens, qui étoient présens, fondoient en larmes ; ils croyoient qu'on alloit faire mourir leur Chef ; & Tootahah étoit lui-même dans cette persuasion.

Ils demeurèrent dans cette situation cruelle jusqu'à l'arrivée de M.

Cook, qui ne fut pas moins étonné que l'avoit été M. Banks. La détention de Tootahah étoit contraire à ses ordres. Ce Chef fut à l'instant remis en liberté.

ON fut enfin informé que le départ de M. Cook avec une troupe armée, avoit tellement alarmé les Insulaires, qui craignoient que cette expédition n'eût des conséquences funestes, que dans la soirée, ils commencèrent à déserter les environs du fort, emportant avec eux tous leurs effets; que M. Gore, second Lieutenant, qui commandoit à bord, ayant vu sortir une double pirogue du fond de la baie, avoit sur le champ dépêché le Maître canotier pour la faire rentrer; qu'à l'arrivée du canot, les Indiens épouvantés, avoient sauté dans la mer, & que Tootahah se trouvant dans le nombre, le canotier s'en étoit saisi, & l'avoit conduit à bord; & qu'enfin, M. Gore qui n'avoit pas compris qu'on ne devoit arrêter aucun Indien, l'avoit envoyé au fort, où M.

Hicks, premier Lieutenant, qui y commandoit, l'ayant reçu, à la charge de M. Gore, ne s'étoit pas cru en droit de le renvoyer.

CE Chef étoit si fortement prévenu qu'on vouloit le mettre à mort, qu'il n'en fut bien dissuadé qu'au moment où il se vit hors du fort. Les Indiens le reçurent avec des transports de joie, tous se pressoient autour de lui pour l'embrasser.

TOOTAHAH se voyant libre & hors de danger, d'une manière si inespérée, voulut, dans le premier épanchement de son cœur, qu'on acceptât de sa reconnaissance, deux cochons, présent qui dans cette occasion, ne fut reçu que d'après ses plus vives instances.

CET événement parut avoir indisposé les Insulaires. Le lendemain on vit peu d'Indiens, & ceux qui vinrent au marché n'apportèrent aucune provision. Tootahah envoya redemander sa pirogue qu'on avoit retenue.

OBEREA, dont on avoit aussi arrêté la pirogue, chargea un Indien, nommé Tupia, d'examiner si l'on n'en avoit rien enlevé. Cet Insulaire fut si satisfait de voir qu'on n'avoit touché à rien, qu'il laissa la barque où il l'avoit trouvée, & se rendit au fort. Il y passa le reste du jour, & se retira le soir à bord de la pirogue. On vit paroître quelques bateaux de pêcheurs vis-à-vis le fort; mais ils ne voulurent céder que la moindre partie du poisson qu'ils avoient à bord.

M. BANKS alla se promener dans les bois, espérant de regagner la confiance des Indiens, en conversant avec eux. Il les trouva dans de pacifiques intentions; mais tous se plainquirent du mauvais traitement qu'on avoit fait à leur Chef; & firent entendre qu'on l'avoit battu & tiré par les cheveux. M. Banks s'efforça de les convaincre qu'on ne lui avoit fait aucune violence.

TOOTAHAN, ayant sans doute fait réflexion que son présent avoit été peu

mérité, envoya, dans l'après-midi, demander en échange une hache & une chemise. M. Cook, informé par le messager que ce Chef ne se proposoit de revenir au fort que dans dix jours, répondit que cette demande lui seroit accordée à l'instant qu'il reparoîtroit ; & cela, dans l'espoir que son impatience le porteroit à revenir, & que dans une première entrevue, on pourroit parvenir à dissiper son mécontentement.

Le jour suivant, le ressentiment des Insulaires se fit encore plus sentir. Il n'y avoit plus de marché, & l'on commençoit à manquer des choses nécessaires. M. Banks se rendit dans le bois où étoit la maison de Toubourai-Tamaïde. Il ne parvint qu'avec beaucoup de peine, à en tirer cinq corbeilles de fruits ; provision dont on avoit le plus grand besoin.

DANS l'après-midi, un second messager arriva au fort de la part de Tootahah, pour prendre la hache & la

chemise. Comme il étoit absolument nécessaire de regagner l'amitié de ce Chef, pour pouvoir se procurer des provisions, M. Cook promit qu'il iroit lui faire visite le lendemain, avec M. Banks, & qu'on lui porteroit ce qu'il avoit demandé.

LE jour suivant, il renvoya, dès le matin, pour rappeler la promesse qu'on lui avoit faite; ses gens parurent attendre avec impatience, qu'on se mît en chemin. M. Cook ayant fait préparer un bateau, s'embarqua avec MM. Banks & Solander, pour se rendre à la résidence de ce Chef, éloignée du fort d'environ quatre milles.

LE rivage étoit bordé d'un grand nombre d'Indiens, qui attendoient leur arrivée. Il leur eût été impossible de passer à travers la foule, si le chemin ne leur eût pas été ouvert par un Indien de bonne mine, qui portoit une espee de turban autour de la tête, & un long bâton blanc à la main, avec le-

quel il écartoit le peuple. Cet homme les conduisit à Tootahah , tandis que le peuple crioit autour d'eux , *Taio Tootahah* , « Tootahah est votre ami. »

« Nous trouvâmes ce Chef , dit M. Cook , assis comme un ancien Patriarche , à l'ombre d'un arbre , au milieu d'un nombre de vieillards vénérables , qui se tenoient debout. Il nous fit signe de nous asseoir , & demanda sa hache , que je lui présentai , avec un habit de drap , fait à la mode du pays , & bordé d'un ruban de fil , auquel je joignis une chemise. Il reçut ce présent avec joie , se revêtit à l'instant de l'habit & donna la chemise à celui qui avoit écarté la foule pour nous faire arriver ».

« QUELQUES momens après , Oberea & plusieurs autres femmes que nous connoissions arrivèrent , & prirent place avec nous. Tootahah nous quitta , & revint après une courte absence. Nous crûmes qu'il étoit allé seulement se faire voir au peuple dans sa nouvelle

parure : nous lui faisions tort. Il venoit de donner des ordres pour nous recevoir splendidement. Nous ayant quittés de nouveau, nous attendions son retour avec impatience, pour en prendre congé ; car les Indiens se pressoient autour de nous en si grand nombre, que nous en étions comme suffoqués ; mais au lieu de revenir, il nous fit dire de nous rendre auprès de lui. Il nous attendoit sous le pavillon de notre chaloupe. Il fit aussitôt apporter des fruits dont nous goûtâmes, bien moins par envie de manger que pour lui complaire.

« L'INSTANT d'après, il sortit de la chaloupe en nous invitant à le suivre. Nous fûmes conduits dans une vaste enceinte, fermée tout autour par une balustrade de bois de bambou, haute d'environ trois pieds. Là il se proposoit de nous donner un spectacle d'un genre nouveau pour nous ; c'étoit le pugilat ».

« LE Chef alla s'asseoir à l'extrémité

supérieure de l'arène , sur un siège qu'on lui avoit préparé , & les principaux Insulaires se rangèrent à ses côtés , en formant un demi-cercle. Ils étoient les Juges , dont les applaudissemens devoient couronner le vainqueur. Il y avoit aussi des sièges pour nous sur chaque côté de la balustrade ; mais nous préférâmes d'être en liberté parmi les autres spectateurs ».

« TOUT étant préparé , dix ou douze Indiens , du nombre des athlètes , entrèrent nus dans la lice , à l'exception d'une draperie qui leur ceignoit les reins. Ils s'avancèrent lentement , & dans une attitude penchée , la main gauche sur le sein droit & la main droite ouverte , avec laquelle ils se frappaient fréquemment sur le bras gauche. C'étoit là un appel à quiconque seroit tenté de leur disputer le prix de la lutte ».

« D'AUTRES lutteurs , en pareil nombre , parurent dans l'arène & observèrent les mêmes formalités. Dès

qu'ils furent en présence, ils se donnèrent des défis particuliers, & chaque lutteur choisit son antagoniste. Cet appel consistoit à joindre les bouts des doigts des deux mains, & à les porter sur la poitrine, en agitant les coudes avec un mouvement rapide. Si celui à qui ce défi étoit adressé l'acceptoit, il répétoit les mêmes mouvemens, & les champions se mettoient en posture de se charger. Bientôt ils en venoient aux prises; chacun s'efforçoit de surprendre son adversaire par quelques parties du corps, & sur-tout par la cuisse. Après quelques tentatives assez gauches, ils se faisoient l'un l'autre sans aucune adresse, & se tenoient étroitement ferrés, jusqu'à ce que celui qui savoit le mieux prendre ses avantages, renversât l'autre.

Le combat fini, les vieillards applaudirent au vainqueur en peu de paroles, qu'ils prononçoient en formant une espece de chœur; & ensuite les acclamations publiques par trois diffé-

rentes reprises , célébrèrent sa victoire.

Le spectacle fut alors suspendu pour quelques minutes ; & bientôt de nouveaux athlètes rentrèrent en lice & répétèrent la même scène. S'il arrivoit qu'aucun des deux lutteurs ne fût renversé , après s'être essayés pendant près d'une minute , ils se séparoiént de leur propre mouvement , ou par l'intervention de leurs amis ; & dans ce cas , chacun se frappoit le bras , comme un défi pour un nouveau combat , soit avec le même , soit avec quelqu'autre.

« TANDIS que les athlètes étoient occupés à donner des preuves de leurs forces & de leur adresse , une autre troupe d'hommes exécuta une danse qui dura près d'une demi-heure. Les lutteurs sembloient ne pas faire la plus légère attention à la danse ; & les danseurs , à leur tour , paroissoient ne pas prendre connoissance de la lutte ».

« Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur , content d'avoir triom-

phé, n'affectoit point un orgueil humiliant pour le vaincu, & que le vaincu n'envioit point la gloire de son vainqueur. Ils paroissoient bien moins conduits par la vanité de faire parade de quelques avantages personnels, qu'animés du desir de plaire. Quel que fut le sort des prétendans, la gaieté & l'enjouement ne les abandonnoient pas, quoiqu'en présence de plus de cinq cens spectateurs, parmi lesquels il y avoit des femmes; mais le nombre en étoit peu considérable : & comme celles qui assistèrent à ces jeux étoient toutes d'un rang distingué, nous conjecturâmes qu'elles n'avoient embelli cette fête de leur présence que par égard pour des étrangers ».

« Ce spectacle ne dura guères moins de deux heures. Pendant l'exécution des jeux, le même Indien qui nous avoit conduits à travers la foule, contenoit le peuple, le faisoit ranger, & frappoit quelquefois sévèrement ceux
qui

qui vouloient trop s'avancer. Nous fûmes informés que c'étoit un des Officiers de Tootahah, qui exerçoit la fonction de Maître des cérémonies.

« IL est difficile pour ceux qui ont quelque connoissance des jeux gymniques des peuples de la haute antiquité, de n'y pas trouver une singulière ressemblance avec le pugilat des naturels de cette petite Isle, située dans le milieu de la Mer pacifique. Les femmes même, qui ont quelque goût pour la lecture, peuvent se rappeler la belle description que M. de Fénelon fait de ces exercices dans son *Télémaque*. Les évènements qu'il présente sont bien des fictions; mais il ne peint les mœurs de ces siècles reculés que d'après les Auteurs qui passent pour en avoir donné une exacte connoissance ».

« IMMÉDIATEMENT après cet intéressant spectacle, on vint nous faire entendre qu'on avoit préparé pour notre dîner deux cochons & une grande

quantité de fruits à pain. Nous nous trouvions tous avec beaucoup d'appétit, & cette nouvelle devenoit très-agréable. Notre hôte cependant parut se repentir de cette généreuse profusion ; & au lieu de nous faire servir les deux cochons, il donna ordre d'en porter seulement un dans notre chaloupe. Nous ne fûmes d'abord pas fâchés de cette nouvelle disposition, persuadés que nous dînerions plus commodément à bord que sur le rivage, où il étoit difficile d'écarter la foule ; mais lorsque nous fûmes embarqués, il nous fit signe de nous rendre au vaisseau. Ceci devenoit un peu mortifiant ; il falloit ramer l'espace de quatre milles tandis que le dîner refroidissoit : néanmoins nous jugeâmes à propos de lui donner cette nouvelle preuve de complaisance ».

« NOTRE réconciliation avec ce Chef opéra une heureuse révolution sur l'esprit du peuple. On ne fut pas plutôt qu'il étoit à bord, que l'abondance

regna de nouveau dans le marché : nous eûmes des fruits à pain , des noix de coco & d'autres provisions au-delà de tous nos besoins ».

LES affaires dès ce moment reprirent leur train ordinaire. Comme le cochon étoit toujours ce qu'il y avoit de plus rare , le Maître du vaisseau & M. Gréen s'embarquèrent dans la chaloupe , & s'avancèrent vers l'Est , pour voir si l'on pourroit se procurer plus aisément des cochons & des volailles dans cette partie de la contrée. Ils firent vingt milles dans cette direction ; ils virent plusieurs cochons & une tortue ; mais on ne voulut leur en céder à aucun prix : par-tout on leur dit qu'ils appartenoient à Tootahah , & qu'on ne pouvoit en vendre aucun sans sa permission.

LES Anglois commencèrent à croire que cet Indien jouissoit d'une grande autorité. Une influence si étendue , si générale annonçoit la puissance souve-

raïne. Ils furent informés dans la suite que Tootahah tenoit les rênes du gouvernement durant la minorité du jeune Roi, qu'ils ne virent jamais pendant tout le tems qu'ils résidèrent dans cette Ile.

À **l'**retour de cette expédition, M. Gréen rapporta qu'il avoit vu un arbre d'une grosseur presque incroyable, n'ayant pas moins de cent quatre-vingt-pieds de circonférence. MM. Banks & Solander lui firent observer que cet arbre étoit une espece de figuier dont les branches, en se courbant vers la terre, reprenoient de bouture, & formoient ainsi un groupe de tiges qui, se trouvant très-rapprochées les unes des autres, & toutes réunies par une végétation commune, paroissoient souvent ne former qu'une seule tige.

JUSQU'A ce jour, les Anglois n'avoient acheté des fruits qu'avec des grains de rassade; mais les Insulaires commençoient à ne plus les rechercher

avec le même empressement , & le marché n'étoit plus fourni avec la même abondance. On fut donc forcé de produire des clous pour faire les échanges. Un clou de quatre pouces de longueur , & c'étoit-là les plus petits , procuroit vingt noix de coco & des fruits à pain en proportion. Les clous ramenèrent bientôt au marché des provisions de toute espece.

DEPUIS la perte du quart de cercle & la malheureuse détention de Tootahah , on n'avoit point vu paroître Obérea. Le 9 , elle revint pour la première fois en visite , accompagnée d'Obadé & de Tupia. Elle fit présent d'un cochon & de quelques fruits à pain ; & on la pria d'accepter une hache.

LES Anglois ayant établi leur forge , ce fut pour les Insulaires un objet de curiosité aussi nouveau qu'intéressant : ils apportèrent au fort des pieces de fer pour qu'on leur en fit divers outils.

Il étoit rare qu'on se refusât à leurs demandes, à moins que le tems du forgeron ne fut trop précieux. Obérea, qui avoit quelques vieux ferremens, les fit porter à la forge, croyant qu'on pourroit lui en faire une hache; mais en cela il ne fut pas possible de la satisfaire. Elle produisit alors une hache rompue, & demanda qu'elle fut réparée; ce qu'on lui accorda avec beaucoup de plaisir. Elle s'en retourna le soir dans la pirogue qu'elle avoit laissée depuis un tems considérable à la pointe de la baie; & en partant, elle promit de revenir dans trois jours.

M. COOK ayant choisi un petit terrain, qu'il fit clore & bêcher, y sema des graines de melon & d'autres plantes: elles étoient dans des petites bouteilles cachetées avec de la résine par la personne même de qui on les avoit achetées: mais de toutes ces graines, il n'y eut que celle de moutarde qui perçât la superficie du sol: toutes les

autres manquèrent, même celles de concombres. M. Banks pensoit que la perte de leur vertu végétative avoit été occasionnée par la totale exclusion de l'air frais.

EN parlant de la langue de ces Insulaires, M. de Bougainville observe qu'elle est douce, harmonieuse, facile à prononcer; que les mots ne sont presque composés que de voyelles sans aspiration; qu'on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles: ce qui, dit-il, empêchoit sans doute l'Indien qu'il avoit amené de cette Isle, de prononcer le François. Les mêmes causes rendoient presque inaccessibles aux organes de ce peuple la langue Angloise. Jamais les Anglois ne purent réussir à faire prononcer leurs noms par ces Indiens. L'assemblage de sons qui résultoit des

efforts qu'ils faisoient pour prononcer ces noms, ne laissoit pas aisément reconnoître les traces des noms originaux. Ils appelloient M. Cook *Toote*; M. Hives, *Hete*; Molineux fut un nom qui les désespéra, ils y renoncèrent, & lui donnèrent le nom de *Boba*; M. Gore, *Toarro*; le Docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Green, *Eteree*; M. Parkinson, *Pattini*; M. Spering, *Pelini*; Petergsil, *Petrodero*: & l'on sçait que l'Indien qu'avoit avec lui M. de Bougainville, croyoit rendre ce mot en prononçant *Poutaveri*.

NÉANMOINS M. Cook observe qu'il pourroit bien se faire que ces noms ainsi déguisés ne fussent pas des sons purement arbitraires formés occasionnellement; mais des mots qui ont une signification dans leur langue. Il fonde cette conjecture sur ce qu'ils donnoient à M. Monkhouse le nom de *Matte*,

qui chez eux veut dire *mort* ; non pas tant pour imiter dans le son la première syllabe de Monkhouse , que parce que cet Officier avoit tué l'Indien qui avoit volé le fusil de la sentinelle.





CHAPITRE XI.

Singularité d'une visite de deux Indiennes ; observation sur une autre singularité de ces Insulaires ; incidens.

LA visite que deux femmes firent aux Anglois mérite une description particulière. Un jour que M. Banks négocioit avec quelques Insulaires dans son canot, à la porte du fort, on vit arriver une double pirogue, sous le pavillon de laquelle étoient assis un homme & deux femmes. Tootahah & quelques autres Insulaires, qui dans ce moment se trouvoient avec M. Banks, lui firent signe d'aller au-devant de ces personnes. Il se hâta de le faire ; mais avant qu'il eut pu sortir de son canot, les deux Indiennes, suivies d'un domestique, marchaient déjà vers le fort : voyant arriver M. Banks, elles s'ar-

rêtèrent , lui firent signe d'approcher , & posèrent à terre une douzaine de jeunes bananiers & quelques autres arbuſtes.

LES Indiens s'étant rangés des deux côtés , le ſerviteur , ou du moins celui qui paroifſoit l'être , préſenta à M. Banks les jeunes plants les uns après les autres , en prononçant à chaque fois une courte ſentence. Tupia , qui étoit à côté de M. Banks , voulut en cette occaſion lui ſervir de Maître de cérémonie : il reçut les branches à meſure qu'on les préſentoit , & les alla mettre dans le canot.

APRÈS ces premières formalités , un autre Indien apporta une groſſe balle d'étoffe , dont il déploya toutes les pièces , qu'il étendit à terre entre M. Banks & les deux Indiennes. De ces pièces , au nombre de neuf , il en mit trois les unes ſur les autres : alors celle de ces femmes qui paroifſoit la plus diſtinguée , dont le nom étoit *Oorattooa* , relevant ſes habits

jusqu'au-dessus de la ceinture, marcha sur ces pieces d'étoffe : elle en fit trois fois le tour d'un pas grave, avec l'air de l'innocence & de la simplicité, & laissa ensuite retomber son vêtement. Les six autres pieces furent de même étendues trois à trois, & le même cérémonial fut encore répété deux fois. Toutes ces pieces ayant été roulées, on les présenta à M. Banks de la part de cette Indienne, qui vint le saluer avec son amie.

M. BANKS leur fit le plus gracieux accueil, & joignit à ces témoignages d'amitié les présens qu'il crut les plus flatteurs pour l'une & pour l'autre. Elles restèrent avec lui près d'une heure, & prirent ensuite congé.

DANS ce même jour, Obérea vint faire une visite à un des Officiers du fort : elle avoit avec elle sa favorite appelée *Otheothea* ; c'étoit une fille d'une figure très-intéressante, qu'on étoit d'autant plus charmé de revoir,

qu'ayant été absente pendant quelques jours , on avoit dit qu'elle étoit morte ou dangereusement malade.

LE lendemain , M. Banks , dans une promenade qu'il fit dans le bois avec son fusil , s'arrêta à la maison de Toubourai-Tamaïde ; dans la conversation , ce Chef prit subitement le fusil des mains de M. Banks , le banda , & visant en l'air , tira la détente : heureusement pour lui , l'amorce seule prit feu. M. Banks , très-surpris qu'il connut déjà la manière de décharger un mousquet , le lui reprit aussi-tôt des mains , & lui fit de vifs reproches sur cette indiscretion.

M. BANKS , persuadé qu'il étoit d'une extrême importance de tenir les Insulaires dans une entière ignorance du maniment des armes à feu , avoit saisi toutes les occasions de leur faire entendre qu'ils ne pouvoient jamais l'offenser plus grièvement qu'en touchant aux fusils. Il crut devoir renouveler cette

défense encore avec plus de force ; & en conséquence, il ajouta les menaces aux reproches.

L'INDIEN souffrit tout patiemment , sans paroître en être offensé ; mais dès que M. Banks eut repassé la rivière , il partit avec sa famille & tous ses ustensiles de ménage , pour se rendre dans la partie occidentale de l'Isle que les naturels nomment *Eparre*.

LA nouvelle de son départ ayant été portée au fort , M. Banks, craignant que le déplaisir de ce Chef, qui, en plusieurs occasions s'étoit rendu très-utile , n'occasionnât de nouveaux désagrémens , se détermina à le suivre sans délai , & à solliciter son retour. Il partit le soir même , accompagné de M. Mollineux ; il trouva Toubourai-Tamaïde au milieu d'un grand cercle d'Indiens , à qui il avoit sans doute raconté ce qui lui étoit arrivé , & quelles étoient ses craintes à ce sujet. La douleur & la consternation se peignoient

dans ses traits , & les mêmes passions étoient fortement exprimées sur le visage des Insulaires qui l'environnoient.

A l'arrivée de M. Banks , une de ses femmes, toute éplorée , donna des preuves de son désespoir de la même manière que Terapo avoit fait un jour au fort ; elle se frappa la tête à plusieurs reprises avec une dent de requin , jusqu'à ce qu'elle fut toute couverte de sang.

M. BANKS se hâta de dissiper cette tristesse généralement répandue. Il assura le Chef que ce qui s'étoit passé devoit être entièrement oublié ; qu'il n'en avoit pas conservé le plus léger ressentiment , & qu'il en espéroit autant de sa part. Cette démarche , où M. Banks joignoit la confiance à l'amitié , calma les inquiétudes de l'Indien ; une double pirogue fut à l'instant préparée ; ils revinrent ensemble au fort , & Toubourai-Tamaïde & sa femme dormirent dans la tente de M. Banks,

ce qui annonçoit une parfaite réconciliation.

LE 14 de Mai, qui étoit un Dimanche, M. Cook fit célébrer le service divin au fort. M. Banks engagea Toubourai-Tamaïde & ses femmes à y assister, espérant que cela donneroit occasion à différentes questions de leur part, & qu'on en profiteroit pour leur donner quelques instructions. Il les fit placer convenablement, & se tint lui-même auprès d'eux. Pendant tout le service, ils fixèrent des regards attentifs sur tous les mouvemens de M. Banks, & les imitèrent très-exactement, se tenant debout, assis ou à genoux, comme ils le voyoient faire.

Ils étoient dans la persuasion que les Anglois étoient occupés à quelque chose de sérieux & d'important; c'est du moins ce qu'on doit conjecturer des signes qu'ils firent aux Indiens qui étoient hors du fort, de garder le silence. Cependant le service fini, aucun

● d'eux

d'eux ne fit de questions, ni ne montra la plus légère curiosité sur ce qu'ils venoient de voir. On essaya de leur donner quelque idée des cérémonies mystérieuses dont ils avoient été témoins ; mais on ne put jamais parvenir à fixer leur attention.

LES Indiens, à leur tour, prièrent les Anglois d'assister à une de leurs fêtes religieuses : elle étoit d'un tout autre genre. Un jeune homme de la plus belle taille accomplit les rites de Vénus avec une jeune fille âgée d'onze ou douze ans, devant un grand nombre de spectateurs, parmi lesquels se trouvoient des femmes de la première distinction, & entr'autres Obeera, qu'on pouvoit regarder comme la Prêtresse de cette singulière cérémonie ; car ce fut elle qui donna les instructions à la victime de ce prétendu devoir religieux, qui, à cause de sa grande jeunesse, n'avoit pas encore été initiée à ce mystère.

« JE ne rapporte pas cet incident ; dit M. Cook , comme un objet de pure curiosité ; mais comme propre à répandre quelque clarté sur une question longtems agitée parmi les Philosophes : si la honte qu'on attache à de certaines actions, en elles-mêmes très-innocentes, est inspirée par la nature, ou n'est suggérée que par le préjugé. Si cette pudeur a son origine dans la coutume, il ne sera peut-être pas facile de faire remonter cette coutume, quoique générale, jusqu'à sa source ; mais si c'est dans l'instinct même de la nature, il paroîtra également difficile de découvrir par quelle cause cette même pudeur est proscrire, ou du moins domptée chez ce peuple, dans les mœurs duquel on n'en retrouve pas la moindre trace ».

LA connoissance générale qu'ont ces Insulaires de toutes les résolutions prises entr'eux, est une singularité qui a toujours paru inexplicable. Dans la

nuit du treize au quatorze, une des
 pieces à l'eau qui formoient un des cô-
 tés extérieurs du fort, fut volée, &
 dans la matinée il n'y avoit pas un seul
 Insulaire qui n'en fut informé : cepen-
 dant il ne paroissoit pas qu'on leur eut
 confié ce dessein, ni même qu'ils fus-
 sent dignes de cette confiance ; car
 ils étoient disposés à donner les éclair-
 cissemens nécessaires pour retrouver la
 piece volée. M. Banks se rendit dans
 l'endroit de la baie où, selon le rap-
 port des Indiens, elle avoit été portée
 dans une pirogue ; mais le vol étoit
 d'une si petite conséquence, qu'il ne
 suivit point cette découverte.

A son retour, Toubourai-Tamaïde
 lui dit que dans la nuit même on vo-
 leroit une autre piece à l'eau : on n'i-
 magine pas trop comment il pouvoit
 en avoir connoissance. Il se rendit au
 fort avec sa famille, & plaçant leur lit
 dans le voisinage des pieces à l'eau,
 il dit qu'il vouloit être un gage de leur

sûreté en dépit du voleur ; mais on le remercia de son obligeante attention, en lui faisant entendre qu'on placeroit une sentinelle pour y avoir l'œil jusqu'au matin. Il fit alors porter son lit dans la tente de M. Banks, où il passa la nuit. Le voleur vint pour épier le moment de se saisir de la piece à l'eau ; mais à la vue de la sentinelle , il se retira.

L'ENTIÈRE confiance que M. Banks marquoit à Toubourai-Tamaïde depuis l'affaire du couteau , exposa ce Chef à des tentations auxquelles son intégrité ni son honneur ne furent pas capables de résister : séduit à la vue d'une corbeille de clous, il oublia ce qu'il se devoit à lui-même. Ces clous étoient plus grands que ceux qu'on avoit donnés dans les échanges , & c'étoit sans doute une négligence blâmable de laisser cette corbeille dans un des coins de la tente de M. Banks , où ce Chef avoit un libre accès. Un de ces clous

fut apperçu sous son vêtement par un des domestiques de M. Banks, qui, en étant informé, examina la corbeille, & reconnut qu'on en avoit pris cinq. Il accusa ce Chef, qui s'avoua l'auteur de ce larcin. On lui en demanda la restitution; mais il s'en défendit en disant que les clous étoient à Eparre: cependant M. Banks paroissant prendre la chose très-sérieusement, & lui faisant quelques signes de menace, il rendit celui qu'on lui avoit apperçu. On le retint au fort, pour y être jugé à la pluralité des voix.

On donnoit aux délibérations un air d'importance, pour ne pas paroître penser trop légèrement de cette action. Après quelques formalités, on lui dit que s'il vouloit rapporter au fort les quatre autres clous, ce tort seroit absolument oublié. Il en donna sa parole, mais ne la tint pas. Au lieu d'aller chercher les clous, il partit avant la nuit avec sa famille, & emporta avec lui tous ses meubles.

TOOTAHAH avoit envoyé plusieurs fois au fort , faisant dire que si on lui rendoit une visite, il reconnoîtroit cette faveur par un présent de quatre cochons. M. Cook chargea M. Hicks , son premier Lieutenant , de cette commission , avec ordre de faire à ce Chef beaucoup de civilités. Arrivé à Eparre , M. Hicks fut informé qu'il étoit à Tettahah , cinq milles plus loin dans l'Ouest.

TOOTAHAH fit un obligeant accueil à cet Officier ; à l'instant même, il lui donna un cochon , & l'assura qu'il recevrait les trois autres le lendemain dans la matinée. M. Hicks consentit volontiers à rester ; mais le jour suivant les cochons ne furent pas amenés ; & le Lieutenant retourna le soir avec un seul cochon.

TOUBOURAI - TAMAYDE revint au fort avec sa femme Tomio. Il montra quelques inquiétudes, & ne jugea cependant pas à propos de rendre les

clous qu'il avoit promis de rapporter. M. Banks & les Officiers qui étoient présens furent très-froids à son égard. Comme cette réserve étoit peu propre à lui inspirer de la confiance, il ne s'arrêta pas longtems, & son départ fut brusque. M. Monkhouse lui fut envoyé le lendemain pour tenter une réconciliation, en lui persuadant de rapporter les clous; mais ce fut sans succès.





CHAPITRE XII.

Aventures singulières ; amusement extraordinaire des Indiens ; observation du passage de Vénus.

LA difficulté de pouvoir , à quelque prix que ce fut , se procurer une suffisante provision de porc , fit prendre la résolution de faire une nouvelle visite à Tootahah. Dans cette vue , le vingt-sept , de très-bonne heure , MM. Cook , Banks , Solander & trois autres s'embarquèrent dans la chaloupe. Ce Chef étoit parti de Tettahah , où l'avoit vu M. Hicks , pour se rendre à Atahourou , environ six milles plus loin.

LES Anglois le trouvèrent , comme la première fois , assis sous un arbre , & environné d'un grand nombre d'Indiens. Ils lui firent un présent qui consistoit en une jupe & quelques colifi-

chets. Ce don fut accepté de l'air le plus gracieux. Tootahah donna ordre sur le champ qu'on préparât un cochon pour le souper, avec promesse de mieux les régaler le lendemain.

LES Anglois, moins curieux de fêtes que de provisions pour le fort, réservèrent le cochon, & soupèrent avec des fruits.

LA nuit approchoit, & l'on se trouvoit dans un lieu où il y avoit beaucoup plus de monde que n'en pouvoient contenir les pirogues & les maisons. Les Anglois voyant là Oberea & plusieurs autres Indiens de leur connoissance, cherchèrent à se loger pour passer la nuit. Oberea offrit obligeamment une place dans sa pirogue à M. Banks, qui l'accepta avec plaisir, & prit congé de ses amis.

IL se retira de très-bonne heure pour reposer, conformément à l'usage de la contrée : il se déshabilla, selon sa coutume, les nuits étant fort chaudes.

Oberea s'offrit poliment de garder ses habits , de peur qu'on ne les volât dans la nuit. M. Banks, sous les auspices d'une telle sauve-garde, crut pouvoir dormir avec toute la tranquillité imaginable. S'étant réveillé sur les onze heures, & ayant besoin de se lever, il chercha ses habits dans l'endroit où il les avoit vu déposer par Oberea; mais il s'aperçut bientôt qu'ils n'y étoient plus : sur le champ, il éveilla Oberea, qui devina ce qui étoit arrivé par les plaintes de M. Banks, donna ordre qu'on apportât de la lumière, & se disposa en hâte à recouvrer les habits. Tootahah, qui dormoit dans la pirogue voisine, alarmé du bruit, se rendit auprès d'eux, & sortit avec Oberea pour découvrir le voleur.

M. BANKS n'étoit pas en état de les suivre : de tous ses habits, il ne lui restoit que ses culottes; on lui avoit volé sa veste, son furtout, ses pistolets & tout ce qui se trouvoit dans ses poches.

ENVIRON une heure après, il vit revenir Oberea avec Tootahah : toutes leurs recherches avoient été infructueuses. Il fut d'abord dans de vives inquiétudes : son fusil lui restoit, mais il n'avoit pas eu la précaution de le charger ; & sa poudre & ses balles avoient été volées avec ses habits. Il ignoroit la retraite de MM. Cook & Solander ; & quelles que pussent être les circonstances, il ne pouvoit se promettre d'en être secouru,

DANS cette position vraiment critique, loin de paroître soupçonner ou craindre ceux qui étoient autour de lui, il crut devoir leur montrer une pleine confiance. Il donna son fusil à garder à Tupia, qui s'étant réveillé au premier bruit, étoit venu s'asseoir près de lui, & remerciant Oberea & Tootahah des peines qu'ils avoient inutilement prises pour lui faire restituer ses habits, il se retira pour reposer.

ON se doute bien qu'en pareille situa-

tion, il ne pouvoit guères se livrer aux douceurs du sommeil. Bientôt il entendit de la musique, & vit des lumières à une petite distance sur le rivage : c'étoit un concert ou une assemblée, que les naturels nomment *Heiva*, nom général qu'ils donnent à tous les divertissemens publics. Il ne douta pas que ce petit spectacle ne rassemblât beaucoup de monde, & il espéra y trouver M. Cook avec ses autres amis. Il se leva & se rendit comme il put sur le rivage.

IL n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fut conduit par les lumières & le son des instrumens à la case où étoient les Anglois, qu'il reconnut dans la foule. C'étoit une consolation dans sa détresse : il leur apprit sa triste aventure ; mais ses amis n'avoient été guères mieux traités : M. Cook avoit perdu ses bas, M. Solander son surtout, & tous avoient des sujets de plaintes.

ILs résolurent d'entendre le concert, comme un adoucissement à leurs peines. Il consistoit en trois tambours, quatre flutes, & un certain nombre de voix. Le concert fini, ils rentrèrent dans la case, pour y attendre le jour; car il ne falloit pas espérer qu'on pût durant la nuit, se faire rien restituer.

LES rayons naissans du Soleil dissipèrent enfin les ombres de la nuit, & les Anglois à demi-nuds, sortirent de leur retraite. Le premier Indien que rencontra M. Banks fut Tupia, qui l'attendoit pour lui rendre son fusil, qu'il avoit fidèlement gardé. L'instant d'après Oberea lui apporta des habits du pays, en place de ceux qu'on lui avoit volés. Cet ajustement, moitié Indien, moitié Anglois, lui donnoit un air grotesque, dont il étoit difficile de ne pas rire.

LES Anglois se réunirent tous, à l'exception du Docteur Solander, qui n'avoit pas assisté au concert, & dont on ignoroit la retraite. Tootahah ne

tarda pas à paroître , & ils le presèrent de leur faire rendre leurs habits ; mais ils ne purent jamais lui persuader , non plus qu'à Oberea , de prendre des mesures pour le recouvrement du vol ; ce qui fit soupçonner qu'ils en étoient eux-mêmes complices. Vers les huit heures, ils furent joints par le Docteur Solander , qui étoit tombé entre les mains de plus honnêtes gens ; dans une maison éloignée environ d'un mille , où il n'avoit rien perdu.

ABANDONNANT tout espoir de recouvrer leurs habits , ils sollicitèrent Tootahah de leur donner les cochons qu'il leur avoit promis ; mais en cela ils n'eurent pas un meilleur succès. Ils partirent donc , avec le seul , qu'on leur avoit donné la veille , & comme on peut le croire , très-mécontents de leur voyage.

COMME ils revenoient , la vue d'un spectacle fort extraordinaire , fixa quelque tems leur attention. La scène étoit un endroit du rivage dont l'accès n'est

point défendu par le récif qui regne tout autour de l'Isle. La mer en conséquence, y développe avec fureur, ses vagues écumantes. Les lames qui s'y élèvent à une incroyable hauteur, forment un si furieux tourbillon, qu'il seroit impossible à un canot Européen de s'y exposer, sans courir à l'instant le risque de se perdre; & nos plus habiles nâgeurs s'y noyeroient infailliblement.

C'ÉTOIT au milieu de ces lames terribles, que dix ou douze Indiens nâgeoient pour leur amusement. Ils fendoient les vagues blanchissantes d'écume, dont ils se jouoient. Ils plongeotent dans les lames, s'élevoient ensuite sur leur dos, & replongeotent avec elles. Mais ce qui rendoit cette scène plus intéressante encore, c'étoit de voir les Indiens, qui, ayant trouvé l'arrière d'une vieille pirogue, la prirent devant eux, passèrent ainsi à travers les lames; & tournant ensuite la pointe de l'arrière contr'elles, ils étoient portés

avec une rapidité inexprimable, vers le rivage, & quelquefois même dessus.

IL arrivoit souvent que les lames brisoient sur eux avant qu'ils fussent à mi-chemin ; & dans ce cas, ils plongeotent dans les flots, & se relevoient de l'autre côté, la pirogue dans leurs mains, & recommençoient leur jeu.

LES Anglois ne se laissoient pas de contempler un spectacle si neuf & si extraordinaire. Après en avoir joui près d'une demi-heure, avec autant de surprise que d'admiration, ils continuèrent leur route pour se rendre au fort.

A cette occasion, M. Cook observe que l'homme est doué de facultés qui semblent tenir du prodige, & qui ne se développent qu'accidentellement. « Ces Indiens, dit-il, au milieu des vagues furieuses, monstroient une dextérité & une hardiesse que nous avons peine à comprendre ; mais ces qualités merveilleuses ne sont dûes qu'à l'exercice des facultés qui leur sont communes

nes avec le reste des hommes. La vérité de cette observation est confirmée par les Sauteurs & les Danseurs de corde, qui ne doivent point leur art à quelques dons particuliers de la nature, mais à un exercice habituel. La finesse du tact des aveugles, qui est un sujet de surprise pour les clair-voyans, fournit une nouvelle preuve de la supériorité des facultés qui ne se perfectionnent que dans de certaines circonstances ».

DANS le nombre des Indiens qui visitèrent les Anglois, il y en avoit quelques-uns qui étoient d'une Isle voisine, qu'ils nomment *Emeo* ou *Imao*, la même à laquelle M. Wallis donna le nom d'*Isle du Duc d'Iork*. Ces mêmes Indiens firent aux Anglois, le dénombrement de plus de vingt-quatre autres Isles, qui sont dans le voisinage d'O-tahiti.

LE jour où devoit se faire l'observation du passage de Vénus approchoit. M. Cook résolut, conformément aux

Tome I.

T

conseils que lui avoit donné le Lord Morthon, d'envoyer observer ce passage en deux autres endroits, espérant que si l'observation manquoit à Ota-hiti, on pourroit, ailleurs, avoir un meilleur succès. On ne s'occupa donc plus qu'à préparer les instrumens & à donner des instructions suffisantes à ceux qui devoient observer au dehors.

Le premier de Juin, M. Gore fut envoyé dans la chaloupe à Imao, avec MM. Monkhouse & Sporing, jeunes gens attachés à M. Banks; & M. Green leur remit les instrumens nécessaires pour faire l'observation.

M. BANKS voulut être de cette expédition; plusieurs Insulaires s'embarquèrent avec lui, du nombre desquels étoient Toubourai-Tamaïde & Tomio.

Le lendemain à la pointe du jour, M. Hicks partit pour l'Est de l'Isle, avec plusieurs autres personnes. Il eut ordre de chercher un lieu éloigné du

principal Observatoire, & convenablement situé, pour pouvoir y faire usage des instrumens astronomiques qui lui furent fournis.

La chaloupe, qui n'avoit été prête que dans l'après-midi, ayant ramé avec toute la diligence possible, pendant la plus grande partie de la nuit, jetta son grapin précisément au-dessous de l'Isle d'Imao. Dès que le jour parut, ils virent une pirogue qu'ils hélèrent; les Indiens leur montrèrent une coupure dans le récif, à travers laquelle ils passèrent, & allèrent mouiller au pied d'un rocher de corail, qui s'élevoit au-dessus de l'eau, à la distance d'environ soixante-quinze toises du rivage. On se proposa d'abord, d'en faire le lieu de l'observation. Il avoit près de quarante toises de long sur vingt toises de large; & dans le milieu, il y avoit un lit de sable blanc assez spacieux pour y dresser les tentes. M. Gore & ceux qui étoient avec lui, se mirent à l'in-

stant, en devoir de les dresser, & firent tous les préparatifs qu'exigeoit l'opération importante, qui devoit se faire le lendemain.

TANDIS qu'on s'occupoit à tout disposer pour l'observation, M. Banks se rendit à Imao, avec les Indiens d'O-tahiti & ceux qu'on avoit rencontrés dans la pirogue, pour acheter des provisions. Il parvint à s'en procurer une quantité suffisante avant la nuit. A son retour, sur le rocher, il trouva l'Observatoire en ordre, & les télescopes fixés & éprouvés.

LE coucher du Soleil annonça la plus belle soirée, & l'on vit bientôt briller les étoiles. Cependant, l'inquiétude ne permit pas aux Observateurs de goûter les charmes du sommeil. De demi-heure en demi-heure, l'un d'eux se levoit pour observer le ciel. Si ses yeux n'avoient été frappés que de la scintillation des étoiles, aussitôt il communiquoit sa joie à ses Compa-

gnons, qui brûlant d'espérance, auroient voulu hâter le retour du Soleil : mais le plus léger nuage aperçu, les jettoit dans les plus vives alarmes.

Tous voulurent être témoins de la beauté du crépuscule du matin, il seroit difficile de peindre la joie qui brilloit dans tous les yeux, en voyant le Soleil se lever sans nuage. M. Banks souhaita alors à MM. Gore & Monkhouse le plus heureux succès, & retourna à Imao, pour examiner les productions de l'Isle, & se procurer de nouvelles provisions. Avant de traiter avec les Insulaires, il prit son poste sous un arbre, au pied duquel il s'assit ; & pour les empêcher de se presser en foule autour de lui, il marqua un cercle, dans lequel il ne permit à aucun d'eux d'entrer.

SUR les huit heures, il vit deux pirogues ramer, pour prendre terre près du poste qu'il occupoit. Les Indiens qui l'entouroient, lui firent entendre qu'el-

les appartenoint à Tarrao , revêtu de l'autorité souveraine , & qui venoit lui faire visite.

DÈS que les pirogues touchèrent le rivage , la foule des Indiens forma deux haies , depuis l'endroit du débarquement jusqu'à celui où étoit M. Banks. Ce Chef , avec sa sœur , s'avancèrent vers M. Banks , qui vint à leur rencontre , & les introduisit avec beaucoup de formalités , dans le cercle , d'où tous les autres naturels avoient été exclus.

COMME il est ordinaire à ces Indiens de s'asseoir durant toutes leurs conférences , M. Banks déroula une espede de turban de toile des Indes , qu'il portoit sur sa tête , au lieu de chapeau , il l'étendit à terre , & Sa Majesté , Nuna sa sœur & lui , s'assirent sur le turban , converti en tapis.

LE Roi offrit en présens à M. Banks ; un cochon , un chien & quelques fruits à pain. M. Banks dépêcha , à l'instant ,

une pirogue à l'Observatoire , pour répondre par un autre présent. L'express fut bientôt de retour avec une hache , une chemise & quelques grains de rassade. Sa Majesté reçut ce don avec une satisfaction extrême.

DANS ce même instant, Toubourai-Tamaïde & Tomio, arrivèrent de l'Observatoire. Tomio , qui étoit alliée à Tarrao , offrit au Roi un grand clou & à Nuna une chemise.

LE premier contact intérieur de la Planette avec le Soleil étant observé, M. Banks, accompagné de Tarrao, de Nuna & de quelques autres personnes de considération , revint à l'Observatoire. Il fit remarquer à Sa Majesté, & à trois jolies Indiennes de sa suite, Vénus sur le disque du Soleil, & il s'efforça de leur faire comprendre, que lui & ses Compagnons , n'étoient venus dans leur contrée, qu'afin d'observer cet Astre.

ALORS M. Banks retourna dans

l'Isle, il y passa le reste du jour à examiner les productions de cette terre : elles lui parurent presque à tous égards, être les mêmes que celles d'Otahiti. Il connoissoit une partie des habitans, qui étoient venus négocier au fort ; de sorte que tous étoient déjà instruits des articles de commerce, & du prix des denrées.

LE lendemain dans la matinée, on abattit les tentes, & l'on reprit le chemin du fort, où l'on arriva avant la nuit.

L'OBSERVATION * avoit réussi à l'Est

* Suivant les Calculs de M. de la Lande, l'observation d'Otahiti, comparée avec celle que M. l'Abbé Chappe fit à Saint-Joseph en Californie, donne pour la parallaxe du soleil dans les moyennes distances, 8 secondes & $\frac{11}{100}$; comparée avec celles de MM. Dymond & Wales, faites au fort du Prince de Galles, sur la baie d'Hudson, 8 secondes 55 ; avec celle de Cajanebourg en Finlande, 8 secondes 52 ; avec celle du Pere Hell & Wardhus, au nord de la Laponie, 8 secondes 72 : mais M. de la Lande pense qu'il faut rejeter celle-ci, & son dernier résultat est que la parallaxe moyenne du soleil est tout-au-plus de 8 secon-

& au fort aussi complètement qu'on pouvoit le desirer ; le ciel ayant été pur & sans nuage , depuis les premiers rayons de l'aurore , jusqu'après le crépuscule du soir , les quatre contacts des bords de Vénus & du Soleil , furent très-avantageusement observés par MM. Cook, Green & le Docteur Solander.

LES télescopes de MM. Green & Cook, étoient d'une grandeur considérable ; mais celui du Docteur Solander étoit encore beaucoup plus grand.

LES trois Observateurs apperçurent une atmosphère, ou nuage obscur autour du corps de la Planète ; ce qui empêcha d'observer les tems des contacts avec cette précision qu'on devoit naturellement se promettre dans un si beau jour.

des 55 : ce qui donne pour la distance moyenne du soleil 34558400 lieues communes de France de 2283 toises chacune. Voyez le Mémoire sur le passage de Vénus, par M. de la Lande. A Paris, chez Lattré, Graveur, rue Saint-Jacques.

SUIVANT l'observation de M. Green,

Le premier contact extérieur des limbes, ou le commencement du passage, fut à

h. min. séc.

9 25 42

Le premier contact intérieur, ou l'entrée totale, à

9 44 4

} du matin.

Le second contact intérieur, ou le commencement de la sortie, à

3 14 8

Le second contact extérieur, ou la sortie totale, à

3 32 10

} de l'après-midi.

LA latitude du lieu de l'Observatoire fut trouvée être par les dix-sept degrés vingt-neuf minutes quinze secondes, & par les cent quarante-neuf degrés, trente-deux minutes dix secondes de longitude à l'Ouest du Méridien de Greenwich, ou par les deux cent vingt-huit degrés, huit minutes, trente secondes du méridien de l'Isle de Fer.



CHAPITRE XIII.

*Description des cérémonies funèbres ;
nouveaux incidens.*

LA mort d'une femme déjà âgée, d'un rang supérieur, & parente de Tomio, présenta aux Anglois, une belle occasion de connoître les cérémonies funèbres pratiquées chez ces peuples. Ils furent convaincus que ces Indiens n'enterrent point leurs morts, coutume entièrement opposée aux usages de toutes les Nations.

DANS le milieu d'un petit quarré, dont les côtés étoient fermés par un treillage de bois de bambou, on avoit élevé sur deux pieux, le pavillon d'une pirogue, & sous ce pavillon le corps étoit déposé dans une espece de bière, dont on a déjà donné la description. La bière étoit recouverte d'une belle

pièce d'étoffe & tout autour, on avoit exposé des poissons, divers fruits & quelques autres provisions comestibles. « Nous supposâmes, dit M. Cook, que ces provisions étoient la nourriture de l'esprit du défunt; & en conséquence, que ces Indiens avoient des notions confuses d'une vie à venir : mais, nous apprîmes de Toubourai-Tamaïde, qu'elles n'étoient qu'une offrande à leurs Dieux. Cependant, ils n'imaginent pas plus que les Dieux se repaissent de fruits ou de chair, que les Juifs ne croyoient que Jehovah pût habiter dans un Temple. L'offrande est faite sur le même principe que celui qui porta les Juifs à bâtir un Temple à Jérusalem; c'est-à-dire, comme une expression de respect, de reconnoissance, & une prière à la Divinité d'honorer ce lieu de sa présence; d'une manière plus immédiate ».

EN face de la case du mort, étoit une espèce de poinçon; c'est là où les parens s'arrêtent pour payer le tribut de leur

douleur. Sous le pavillon , on remarquoit une prodigieuse quantité de petits morceaux d'étoffe , destinés à recevoir les pleurs & le sang des parens & des amis du mort ; car dans les grandes afflictions , c'est une coutume générale de se blesser à la tête avec une dent de requin. Quelques pas plus loin , on avoit construit deux autres cases ; l'une est la résidence constante des parens durant le deuil ; dans l'autre , il n'y entre que le plus proche parent , qui prend un vêtement très-bizarre, dans une cérémonie dont il sera parlé. Les os du mort sont enterrés près de l'endroit où il est exposé jusqu'à une entière putréfaction.

IL est , sans doute , difficile de deviner la cause d'une coutume aussi extraordinaire qu'est celle d'exposer les morts au-dessus de la surface de la terre , jusqu'à l'entière pourriture des chairs , pour ensuite en enterrer les os. Il est remarquable qu'Ælien & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume sem-

blable aux peuples de la Colchide, contrée voisine du Royaume de Pont, aujourd'hui la Mingrélie; avec cette différence, que cet usage ne s'étendoit pas aux deux sexes : les femmes étoient enterrées ; mais les hommes étoient enveloppés dans une peau, & suspendus à quelque arbre par une chaîne. Cette coutume de la Colchide, avoit sa cause dans la religion. L'air & le feu étoient les principaux objets de leur culte ; & c'étoit une suite de quelques notions superstitieuses de consacrer leurs morts à ces deux élémens.

« Si les habitans d'Otahiti, dit M. Cook, eussent eu de pareilles notions, il nous eût certainement été impossible de nous en assurer ; mais nous découvrîmes bientôt que les mêmes lieux où ils dépofoient leurs morts étoient aussi ceux de leur culte ».

LA cérémonie funèbre qui devoit se faire, fut pour M. Banks, un objet qui piqua sa curiosité. Comme on n'y ad-

met que les parens du mort & ceux qui remplissent quelque fonction de ces tristes devoirs, il consentit à être du nombre de ces derniers; pour ne pas perdre l'occasion de voir les mystères & la solennité de cette pompe lugubre.

Le jour marqué, il se rendit dans la matinée, à la case sépulchrale: il y fut reçu par la fille de la défunte, & plusieurs autres personnes qui devoient assister à la cérémonie. Toubourai-Tamaïde étant le plus proche parent, devoit en être le principal acteur. Son vêtement étoit de la forme la plus bizarre, sans avoir rien de choquant. M. Banks fut dépouillé de ses habits; on lui ceignit les reins d'une petite pièce d'étoffe, & des épaules aux pieds, on lui noircit le corps avec du charbon & de l'eau. On fit la même opération à plusieurs autres hommes & femmes; & un jeune garçon, âgé d'environ quatorze ans, fut noirci de la tête aux pieds.

APRÈS ces préparatifs, on partit en

procession. Toubourai-Tamaïde, qui étoit le principal personnage, prononça quelques paroles en forme de prière, auprès du corps, & fit la même cérémonie en arrivant à sa case. Alors la procession prit son chemin vers le fort.

C'EST la coutume des Insulaires de fuir ces spectacles religieux avec la plus grande précipitation. Aussitôt que ceux qui étoient aux environs du fort, aperçurent, de loin, la procession, ils se cachèrent dans les bois. Elle alla du fort le long du rivage; & mit en fuite une autre bande d'Indiens; on les voyoit courir en désordre, cherchant en hâte, le premier endroit où ils pussent se dérober à la vue de la procession, qui traversa la rivière, entra dans le bois, & passa devant plusieurs maisons, qu'on trouva toutes désertes. Le personnage de M. Banks étoit celui que les naturels nomment *Nineveh*. Les naturels ayant tous disparu, la procession revint à la case

case où elle avoit laissé son Chef, & lui dit : *imatata*, on n'a rencontré personne. Alors toute l'assemblée fut congédiée ; & chacun alla se laver dans la rivière, & reprendre ses habits ordinaires.

LES Anglois ayant observé que depuis quelques jours, le marché n'étoit plus fourni de la même quantité de fruits à pain, en demandèrent la raison, & on leur dit, qu'on en avoit cueilli tout d'un coup la plus grande partie pour en faire une pâte aigre, que les Insulaires nomment *Mahie*. Cette pâte, après avoir éprouvé une fermentation, se conserve long-tems, & supplée aux autres fruits, quand on ne peut pas en avoir de mûrs.

M. GORE fit un défi à Toubourai-Tamaïde, se prétendant plus habile à tirer de l'arc. Toubourai accepta le défi & courut à l'instant chercher son arc & ses flèches. Il étoit dans la persuasion qu'il s'agissoit d'essayer à qui se-

roit voler la flèche à une plus grande distance ; mais M. Gore supposoit que c'étoit à qui toucheroit le plus près d'un but. Cette différence ne leur permit de faire aucune épreuve. Néanmoins Toubourai-Tamaïde, voulant montrer ce qu'il savoit faire , prit une flèche , l'ajusta sur la corde de son arc qu'il tendit , & fit voler la flèche à une distance d'environ cent trente toises. Leur manière de tirer de l'arc a quelque chose de singulier. Ils mettent un genou en terre & à l'instant que la flèche part , ils laissent tomber l'arc.

DANS une promenade que fit M. Banks, il rencontra une troupe d'Insulaires qui faisoient profession d'être Musiciens & Poètes. Il s'informa exactement de l'endroit où ils devoient se trouver le même soir , & il ne manqua pas de s'y rendre avec plusieurs Officiers qu'attiroit cette nouveauté. Les Indiens s'y étoient déjà rassemblés en très-grand nombre.

LA petite troupe étoit composée de deux flûtes & de trois tambours. Les tambours accordoient leurs voix aux instrumens. Ce ne fut pas pour les Anglois une médiocre surprise d'apprendre qu'ils étoient eux-mêmes les sujets du chant. On ne se seroit jamais attendu à trouver chez un peuple, isolé au milieu des mers, un caractère si ressemblant aux anciens Bardes. C'étoit-là, sans doute, une piquante singularité. Leurs chants sont impromptus & accompagnent les instrumens. Ces Musiciens-Poètes vont continuellement d'un lieu à un autre. Les Maîtres de maison leur font des présens.

COMME les Insulaires ne s'abstenoient point de voler au fort, & qu'en dernier lieu, ils avoient enlevé le fourgon qui servoit à chauffer le four, M. Cook imagina un expédient de leur faire faire une restitution forcée. Vingt pirogues chargées de poissons s'étant présentées pour traiter, il les fit toutes saisir, &

les ayant fait conduire dans la rivière , en face du fort , il déclara aux Indiens , que si ce qu'on avoit volé n'étoit pas promptement restitué , on mettroit le feu aux pirogues. Il n'avoit pas dessein de le faire ; mais il espéroit que les Indiens , intimidés par cette menace , forceroient les voleurs à une restitution , qui devenoit , dès - lors , une affaire commune.

ON somma les Indiens de rendre entre autres choses qu'ils avoient volées , le fourgon , le fusil qui avoit été arraché à la sentinelle , les pistolets que M. Banks perdit avec ses habits à Atahourou , l'épée d'un bas Officier , & la piece à l'eau. Les Indiens ne tardèrent pas à rapporter le fourgon , & demandèrent avec instance qu'on relâchât les pirogues ; mais M. Cook insista sur les conditions prescrites.

LE lendemain , il ne se fit aucune restitution ; ce qui étoit d'autant plus surprenant que les Indiens étoient dans la

plus grande détresse au sujet de leurs poissons, qui alloient être sur le point de se corrompre. M. Cook se voyoit donc réduit à la triste alternative de relâcher les pirogues, malgré la déclaration qu'il avoit faite, ou de les retenir, au détriment de ceux même qui étoient innocens. Il crut devoir prendre un milieu, ce fut de garder encore les pirogues, & de permettre aux Indiens de retirer leurs poissons.

CETTE permission occasionna un nouveau désordre. Il n'étoit pas aisé de reconnoître à quel particulier chaque lot de poisson appartenoit, & les pirogues furent pillées, à la faveur de cette circonstance, par ceux qui n'avoient aucun droit à leur cargaison. Les Indiens firent de nouvelles supplications pour obtenir leurs pirogues; & M. Cook, persuadé que probablement les choses qu'on répétoit n'étoient plus dans l'Isle, ou que ceux qui souffroient de leur détention, n'avoient

pas assez d'ascendant sur les voleurs ; pour les porter à la restitution, se déterminèrent enfin à les relâcher.

UN autre incident pensa occasionner une violente rupture entre les Anglois & les Insulaires. M. Cook avoit envoyé un bateau aux ordres d'un Officier, pour prendre du lest sur le rivage. Cet Officier, n'ayant pas d'abord trouvé de pierres convenables pour cet objet, commença à abattre quelque partie d'une clôture où les os des morts étoient déposés. Les Indiens s'y opposèrent violemment. Ils expédièrent à l'instant un exprès au fort, pour déclarer qu'ils n'étoient point du tout disposés à souffrir une pareille insulte. M. Banks se rendit aussitôt sur le lieu, & termina la dispute à la satisfaction des Indiens, en envoyant le bateau sur les bords de la rivière, où, sans faire murmurer personne, on pouvoit ramasser autant de pierres qu'on en avoit besoin.

IL est remarquable que ces Indiens

sont beaucoup plus jaloux des morts que des vivans. Ce prétendu tort, qu'on vouloit faire à l'objet de leur vénération, fut la seule occasion où ils entreprirent de résister, & une autre fois, de maltraiter quelqu'un de l'équipage. M. Monkhouse ayant un jour cueilli une fleur sur un arbre qui croissoit dans une enceinte consacrée aux morts, un Indien qui l'apperçut, vint par derrière, & le frappa ; M. Monkhouse voulut l'arrêter ; mais deux autres Insulaires survinrent, & le prenant par les cheveux, ils le forcèrent à lâcher leur compagnon, & prirent à l'instant la fuite.

LORSQUE les pirogues étoient encore sous la consigne, Oberea vint faire une visite au fort. On fut étonné qu'elle ne rapportât rien du vol fait à Atahourou ; elle n'ignoroit pas qu'elle étoit soupçonnée d'en être complice. Elle dit seulement, qu'Obadé son favori, qu'elle avoit maltraité & chassé de sa présence,

comme l'auteur du vol , avoit tout emporté avec lui. Son air de défiance & de crainte annonçoit assez qu'elle ne méritoit pas d'être crue ; cependant , elle se remit de son premier trouble , & demanda avec instance , qu'il lui fût permis de passer la nuit avec ses gens , dans la tente de M. Banks ; ce qu'on ne jugea pas à propos de lui accorder. Mortifiée & mécontente du froid accueil qu'on lui avoit fait , elle se retira dans sa pirogue.

LE lendemain , de très-bonne heure , elle reparut au fort , & se remit au pouvoir des Anglois , avec cet air de courage & de grandeur , qu'ils ne purent s'empêcher d'admirer. Affectant de n'opposer à leur froideur qu'une généreuse bienfaisance , elle leur fit présent , comme un moyen de réconciliation , d'un superbe cochon , & d'un chien bien nourri.

LES Anglois avoient appris que cet animal étoit considéré des Indiens comme un mets beaucoup plus fin & plus

délicat que le porc. En cette occasion, ils résolurent d'en faire l'expérience. Ce chien, qui étoit très-gras, fut remis à Tupia. Il n'y avoit pas dans l'Isle un boucher plus adroit, ni un plus habile cuisinier. Il l'étouffa, en lui serrant de ses mains, la gueule & le nez, pendant plus d'un quart-d'heure. Ayant ensuite fait en terre, un trou d'un pied environ de profondeur, il y alluma du feu, plaçant alternativement un lit de bois & un lit de petites pierres. Il flamba le chien sur le feu, le ratiffa avec une écaille d'huître, lui enleva tous les poils & le rendit aussi net, que s'il eût été mis dans l'eau bouillante. Alors, il l'ouvrit avec le même instrument, en ôta les entrailles, qu'il fit porter à la mer, & qui, après avoir été proprement lavées, furent mises avec soin, dans des coquilles de noix de coco, avec le sang.

Le four qu'il avoit fait se trouvant suffisamment échauffé, il en retira le charbon, les cendres & les pierres:

dans le fond , il plaça quelques-unes des pierres qui n'étoient pas assez ardentes , pour décolorer ce qu'elles touchoient. Il étendit sur ces pierres un lit de feuilles vertes ; & sur ce lit , le chien & les entrailles furent soigneusement posés. Par dessus , il mit un nouveau lit de feuilles qu'il couvrit de pierres chaudes ; & ferma ensuite l'ouverture de cette espece de four , en la recouvrant de terre.

APRÈS environ quatre heures de cuisson , il r'ouvrit le four , en retira le chien parfaitement cuit dans son jus , & les Anglois trouvèrent ce mets délicieux. Les chiens que ces Insulaires élèvent pour leur table , ne mangent que des noix de coco , des fruits à pain , des ignames & d'autres végétaux , sans aucune espece de viande.

DANS ce même-tems , les Anglois reçurent la visite d'un Chef qu'ils n'avoient pas encore vu. Il se nommoit *Oamo*. Les naturels paroissoient avoir pour lui , les plus respectueux égards. Il

avoit avec lui un garçon de l'âge de sept ans, & une jeune fille de seize environ. Un Indien portoit le jeune homme sur son dos; ce qui devoit être une prérogative de sa naissance; car il paroissoit plein de vie, & tout aussi en état de marcher que son porteur.

Dès qu'ils furent en vue, Oberea & quelques autres Indiens allèrent à leur rencontre, en se découvrant la tête & le corps jusqu'à la ceinture. A leur entrée dans le fort, tous les Insulaires qui se trouvoient présens, observèrent la même formalité.

IL est très-vraisemblable que cette manière de se découvrir le corps, est dans cette contrée, une marque de déférence & de respect; & comme ces Insulaires en laissent assez voir toutes les parties avec une égale indifférence, on pourroit penser que la cérémonie que fit Oorattooa, en se retroussant jusqu'à la ceinture, pour marcher d'un air majestueux sur les piéces d'étoffe éten-

dues, n'étoit qu'une manière de compliment peu différente, & usitée parmi les personnes d'un autre rang.

LE Chef entra dans la tente ; mais aucune invitation ne pût engager les deux jeunes personnes à le suivre, quoiqu'ils parussent s'y refuser à regret. Le Docteur Solander qui entroit dans ce moment prit le jeune homme par la main, & le conduisit dans la tente, avant que les Indiens s'en fussent apperçus ; mais ils le firent sortir à l'instant même.

CES circonstances singulières piquèrent vivement la curiosité des Anglois. Ils prirent toutes les informations possibles pour connoître la naissance & le rang de ces personnes, dont ils apprirent les particularités suivantes.

OAMO étoit le mari d'Oberea. Ces deux époux s'étoient depuis long-tems, séparés d'un commun accord. La fille & le garçon étoient les fruits de leur mariage.

LE jeune homme qui se nommoit

Tirridiri, se trouvoit être l'héritier présomptif de la puissance souveraine dans Otahiti. Cet enfant devoit épouser sa sœur, & le mariage n'étoit différé que jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de puberté.

LE Souverain étoit un fils de *Whappai*; son nom étoit *Outou*; &, comme on l'a déjà remarqué, il étoit alors dans sa minorité.

WHAPPAI, Oamo & Tootahah, étoient trois freres. Whappai étoit l'aîné, & Oamo le second; & comme Whappai n'avoit pas d'autre enfant qu'*Outou*, *Tirridiri*, fils d'Oamo, le frère puîné devenoit l'héritier présomptif du trône.

IL paroît peut-être surprenant que le fils soit Souverain, & que du vivant de son pere, il prenne les rênes du gouvernement. Mais telle est la coutume d'Otahiti; le fils, par le droit de naissance, succède au titre & à l'autorité de son pere. On fait alors l'élection

d'un Régent; & cette Magistrature est généralement accordée au pere, qui exerce le pouvoir souverain au nom de son fils, jusqu'à ce qu'il soit en âge de gouverner.

- NÉANMOINS la régence avoit alors été déferée à Tootahah, l'oncle & le plus jeune des trois freres. Quelques actions d'éclat, qui, dans une guerre avec leurs voisins, l'avoient couvert de gloire aux yeux de ses compatriotes, lui avoient obtenu cette préférence.

OAMO parut aux Anglois un homme plein de discernement & de pénétration: c'est du moins ce qu'annonçoient les questions qu'il leur fit sur divers objets, & particulièrement sur l'Angleterre, & les mœurs de ses habitans.





CHAPITRE XIV.

Circonvigation de l'Isle ; divers incidents qui en résultent ; description d'un tombeau.

IL étoit naturel , après un si long séjour dans l'Isle , de n'en partir qu'avec une connoissance exacte de toute la contrée , du gissement de ses côtes , & de ses différentes baies & anses. Ce fut dans ce dessein que MM. Cook & Banks se proposèrent de faire le tour de l'Isle. Le vingt-six Juin , ils s'embarquèrent dans la chaloupe avec quelques dessinateurs , pour cette circonvigation.

« NOUS prîmes notre route à l'Est , dit M. Cook , dont il convient d'emprunter les termes dans cette relation , & vers les huit heures du matin , nous descendîmes à terre dans un district appelé *Oahounue* , gouverné par Ahio ,

jeune Chef, que nous avions souvent vu au fort, & qui vint au-devant de nous, pour nous offrir des rafraîchissemens.

« NOUS trouvâmes, dans cette partie de l'Isle, deux autres Insulaires qui étoient du nombre de nos plus anciennes connoissances. Ces Indiens, nommés *Tituboalo* & *Hoona*, nous invitèrent à venir dans leurs maisons. Dans le voisinage, nous y vîmes le corps de la vieille Indienne, qui par sa mort avoit occasionné les cérémonies funèbres, dont on a donné la description ».

« LAISSANT notre chaloupe cottoyer le rivage, nous continuâmes de marcher à pied, jusqu'à la rade où mouilla M. de Bougainville, & dont le nom est *Ohidea*. Les naturels nous montrèrent l'endroit où ses tentes étoient dressées, & la rivière où il avoit fait son eau. Il n'en restoit plus d'autres traces que quelques trous sur le terrain où les piquets des tentes avoient été plantés, & un fragment de pot, que trouva M. Banks.

Nous

Nous vîmes aussi le Chef, qui fut le principal ami des François : son nom est *Oretti*, & *Outorrou* qui partit avec eux étoit son frere ».

« LE port où mouillèrent les vaisseaux François, se trouve sur la rive occidentale d'une rade assez vaste, & il est en quelque manière, sous le couvert d'une petite Isle, appelée *Boourou*, voisine d'un Islet, dont le nom est *Taawirri*: la coupure dans le récif est ici de deux encablures; mais le fond y est très-mauvais & les vaisseaux n'y sont pas à l'abri des vents de mer ».

« APRÈS avoir examiné les environs de ce lieu, nous revînmes à la chaloupe, & priâmes *Tituboalo* de nous accompagner de l'autre côté de la baie; mais il s'en défendit, en nous disant que les habitans de cette péninsule ne reconnoissoient pas l'autorité de *Tootahah*, & que ce seroit exposer sa vie & la nôtre. Cet avis, comme on peut bien se l'imaginer, ne nous fit pas

abandonner notre entreprise. Nous chargeâmes à l'instant nos fusils ; ce qu'observant Tituboalo , il ne douta pas que cette précaution ne dût nous rendre formidables , & il ne balança plus à nous suivre ».

Le soir , nous abordâmes à une isthme ou langue de terre très-basse , qui divise l'Isle en deux péninsules d'inégale grandeur , dont chacune a son gouvernement indépendant de l'autre. Du Port-Royal où le vaisseau étoit à l'ancre , la côte court Est-quart-Sud-Est , & Est-Sud-Est , l'espace de dix milles , & ensuite Sud-quart-Sud-Est , & Sud , toujours en s'abaissant l'espace d'onze milles jusqu'à l'isthme , dans la première direction , le rivage est généralement ouvert à la mer ; mais dans les onze derniers milles , il est bordé d'un récif , dans lequel plusieurs coupures ou passes offrent aux vaisseaux un ancrage sûr en dedans du récif , & où l'on trouve seize , dix-huit , vingt & vingt-quatre brasses

d'eau, avec une étendue considérable d'évitage & très-peu de mer.

« L'ENDROIT où nous prîmes terre étant encore sous la juridiction de Tootahah, nous résolûmes d'y passer la nuit. Il n'y avoit que très-peu de maisons; mais nous en connoissions les maîtres. Ils exercèrent l'hospitalité à notre égard, en nous donnant tous les témoignages imaginables d'amitié & de bienveillance. Je crois devoir faire remarquer que nous fûmes particulièrement redevables de cet obligeant accueil à Ooratooa, celle dont la visite au fort avoit été accompagnée de formalités bisarres ».

« LE lendemain, nous sortîmes de bonne heure pour reconnoître la contrée. L'isthme, qui a près de deux milles de largeur, présente un pays plat & marécageux. Les Indiens hâlent leurs pirogues à travers la plaine, jusqu'à la baie correspondante sur la côte opposée ».

« NOUS nous préparâmes à continuer notre route le long de l'autre péninsule, que Tituboalo appelloit l'autre Royaume. Les naturels nomment cette péninsule *Tiarrabou*, ou *Otahiti-Eti*. Nous apprîmes que le nom du Monarque étoit *Waheatua* ».

« CE fut à cette occasion que nous fûmes informés que la péninsule où nous avions pris poste, se nommoit *Opoureonu*, ou *Otahiti-Nui*. Notre compagnon de voyage parut de meilleure humeur, qu'il ne l'avoit été la veille.» Les habitans de *Tiarrabou*, nous dit-il, ne nous tueront pas; mais ils ne nous fourniront aucune espece de provisions ». Et en effet, depuis que nous rangions cette côte, nous n'avions vu aucun arbre de pain ».

« APRÈS avoir ramé pendant près de quatre milles, nous prîmes terre. Le district étoit sous la juridiction d'un Chef qu'on nommoit *Maraitata*, le

tombeau des hommes; le nom de son pere étoit *Pahairedo*, le voleur de pirogues. Ces noms formidables, paroiffoient favoriser le récit que nous avoit fait Tituboalo, mais nous en vérifiâmes bientôt la fauffeté. Le pere & le fils nous reçurent de la manière la plus civile, nous donnèrent des provisions; & nous vendirent un très-beau cochon pour une hache. Les Indiens s'étoient rassemblés en foule autour de nous; mais dans le nombre, nous n'en reconnûmes que deux. Nous vîmes entre leurs mains quelques verroteries & d'autres menues marchandises d'Europe, qu'ils ne tenoient pas de nous. Dans l'une des maisons nous trouvâmes deux boulets de douze livres, dont l'un étoit aux armes d'Angleterre; cependant les Indiens nous afûrèrent qu'ils les avoient eu des vaisseaux de la baie où avoit mouillé M. de Bougainville ».

« Nous pourfuivîmes notre route à

pied jusqu'au district qui est sous le gouvernement du principal Chef, ou Roi de la péninsule. Ce Chef avoit un fils ; mais nous n'avons pû être informé, s'il administroit le gouvernement au nom de son fils, conformément à la coutume d'Opureonu , ou de son propre droit ».

« Ce district consiste en une grande & fertile plaine, arrosée d'une belle rivière, que nous passâmes dans une pirogue ; mais les Indiens qui nous suivoient, aimoient mieux nâger , & ils la traversèrent avec la même facilité qu'auroit pû le faire une meute de chiens. La contrée ne nous parut pas habitée ; nous n'y vîmes que les ruines de quelques maisons d'une grandeur considérable ».

« Nous marchâmes le long du rivage , qui forme une baie, appelée *Oaitipeha* ; & nous trouvâmes enfin le grand Chef *Waheatua* : il étoit assis à côté de quelques jolies pirogues, couvertes de

pavillons : c'étoit un vieillard fort maigre ; sa barbe & ses cheveux blancs lui donnoient un air vénérable ; à ses côtés étoit une femme d'une physionomie très-intéressante, appelée *Toudiddi*. Ce nom ne nous étoit pas inconnu, & d'après ce que nous en avions entendu dire, nous eûmes lieu de croire qu'elle étoit l'Oberea de cette péninsule ».

LE Roi nous reçut d'une manière obligeante, nous vendit un cochon, & ordonna à son fils de nous accompagner. De l'isthme jusqu'à cet endroit, on voit plusieurs havres, formés par des coupures dans le récif qui borde le rivage ; & la côte court dans la direction Sud-Sud-Est & Sud, jusqu'à la partie du Sud-Est de l'Isle. Le pays que nous traversâmes alors, nous parut bien mieux cultivé qu'aucune autre partie de l'Isle. Il étoit coupé de plusieurs ruisseaux qui avoient l'apparence d'autant de canaux étroits, à cause des revêtemens de pierres, qui de chaque bord,

en resserroient les eaux. Les maisons n'étoient ni grandes ni nombreuses ; mais les pirogues hâlées le long des bords de la mer , également revêtus de pierres continuellement lavées par les vagues , étoient presque innombrables , & supérieures à toutes celles que nous avions vues , soit par la forme , soit par la grandeur : elles étoient beaucoup plus longues , l'arrière en étoit plus relevé , & leur pavillon étoit porté sur des colonnes ».

« PRESQUE à chaque pointe du rivage on avoit érigé des tombeaux. Ils étoient de la même forme que ceux de l'autre péninsule ; mais plus propres , mieux entretenus & plus décorés. La contrée ; quoique fertile & en bon état de culture , étoit entièrement dénuée d'arbres de pain , les autres arbres étoient absolument nuds ; des fruits assez ressemblans aux châtaignes , paroissent faire la principale nourriture des habitans de cette contrée ».

« LORSQUE nous fûmes las de marcher, nous appellâmes la chaloupe ; mais nos deux Indiens , Tituboalo & Tuahow , n'y étoient plus. Ils s'étoient fans doute arrêtés où nous avions trouvé le grand Chef, espérant de nous voir bientôt de retour en conséquence d'une promesse qu'ils nous avoient extorquée, & qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de remplir ».

« LE fils du Roi, dont le nom étoit Tiarée, & un autre Indien, s'embarquèrent avec nous. Nous prolongâmes le rivage jusqu'au soir, que nous trouvant, par le travers d'une petite Isle, nous prîmes la résolution d'y atterrir. Nos Indiens nous conduisirent en un lieu, où nous devions passer la nuit. C'étoit une maison déserte, voisine d'une crique, où la chaloupe pouvoit rester sur son grappin dans une parfaite sécurité. Nous commencions à être dépourvus de vivres, nous avions eu peu d'occasions d'en acheter depuis notre

départ de Port-Royal. M. Banks alla dans le bois voir s'il seroit possible de s'en procurer. Comme il faisoit déjà nuit, il ne rencontra aucun Indien, & ne pût découvrir qu'une seule maison, qui fût habitée. Un fruit à pain avec la moitié d'un autre, quelques noix semblables à des châtaignes, que les Indiens nomment *Ahees*, furent les seules choses qu'on pût lui fournir. Ces fruits, deux canards, & quelques corlieux, composèrent notre souper, qui, s'il n'étoit pas trop frugal, devenoit désagréable par le défaut de pain, dont nous avions négligé de nous munir, croyant que nous ne manquerions nulle part de fruits à pain. Nous prîmes notre logement sous le pavillon d'une des pirogues de Tearée, qui nous suivoit ».

« Le lendemain, nous essayâmes sans succès de nous procurer quelques provisions : nous continuâmes de prolonger le rivage autour de la pointe du Sud-Est de l'Isle. Cette partie n'est

point défendue par les récifs; elle est ouverte à la mer; mais la côte y est très-élevée. A la partie la plus méridionale de l'Isle, le rivage est de nouveau bordé d'un récif qui forme un havre excellent, & la contrée y est très-fertile ».

« Nous fîmes cette route partie à pied, partie en bateau. Après avoir fait environ trois milles, nous découvrîmes le long du rivage plusieurs grandes pirogues, & nombre d'Indiens de notre intime connoissance; ce qui nous surprit très-agréablement : mais nous ne parvînmes qu'avec peine à nous procurer quelques noix de coco. Nous rentrâmes dans la chaloupe avec Tuahow, qui avoit attendu notre retour auprès de Waheatua, & qui étoit revenu dans la nuit ».

« ARRIVÉS en travers de la pointe du Sud-Est de l'Isle, nous descendîmes à terre par le conseil d'un de nos guides, qui nous assura que cette partie

de la contrée étoit couverte de belles plantations. Le Chef, dont le nom étoit *Mathiabo*, vint aussi-tôt à notre rencontre; mais il ne nous étoit pas connu, & il paroissoit entièrement étranger à notre manière de traiter : cependant les Indiens de son district nous apportèrent une vingtaine de fruits à pain & des noix de coco en abondance. Nous leur payâmes les fruits à pain assez chèrement; mais son Excellence nous vendit un cochon pour une bouteille, qu'il préféra à tout ce que nous aurions pu lui donner. Il avoit chez lui une oie & un coq d'inde, qu'on nous dit avoir été laissés dans l'Isle par M. Wallis. Ils étoient devenus énormément gras & si privés, qu'ils suivoient les Indiens, enchantés de les voir ».

« Nos yeux furent frappés d'un spectacle fort extraordinaire dans une longue maison du voisinage. A l'un des bouts, étoient attachés sur une planche semi-circulaire, quinze mâchoires

humaines ; elles paroissoient être fraîches , & il n'y en avoit pas une qui n'eut toutes ses dents. Nous étions très-curieux de savoir ce qui avoit donné occasion à une scène si étrange ; nous fîmes nombre de questions aux Indiens , qui ne nous comprirent pas , ou feignirent de ne pas nous comprendre ».

« EN quittant ce lieu , Mathiabo offrit de nous accompagner ; ce que nous acceptâmes avec plaisir. Il ne nous quitta pas de la journée , & nous fut d'une grande utilité pour nous faire éviter les écueils & les bancs de sable. Le soir , nous entrâmes dans une baie , qui est sur la côte du Nord-Ouest de l'Isle , & qui correspond exactement à celle du Sud - Est , formée par la courbure de l'isthme qui unit les deux péninsules ».

« APRÈS avoir côtoyé le rivage de cette baie jusqu'aux deux tiers environ , nous débarquâmes pour passer la nuit à terre. Nous aperçûmes dans l'éloi-

gnement une grande maison, que Mathiabo nous dit appartenir à un de ses amis. Bientôt arrivèrent plusieurs pirogues, à bord desquelles étoient de très-jolies femmes, dont les manières engageantes montroient assez qu'elles étoient venues pour nous inviter à passer la nuit à terre ».

« LA maison que nous avions d'abord apperçue, étoit celle du Chef nommé *Wiverou* : il nous reçut amiablement, & donna ordre à ses gens de nous aider à préparer nos provisions. Dès que le souper fut prêt, on nous le servit dans la partie de la maison où *Wiverou* nous attendoit, & joignant son souper au nôtre, nous fîmes un excellent repas, qu'affaisoient encore l'appétit & l'enjouement ».

« APRÈS cet agréable souper, on nous conduisit dans une autre partie de la maison pour y reposer durant la nuit. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux, & M. Banks commença à se

déshabiller avec cette précaution qu'il tenoit de l'expérience qu'il avoit faite à Atahourou : il fit porter ses habits dans la chaloupe, se proposant de se couvrir d'une piece de toile du pays. Mathiabo voyant ce que nous faisons, prétendit aussi avoir besoin d'un manteau pour dormir. Comme il s'étoit bien comporté avec nous, & qu'il nous avoit été utile, ou voulut bien lui donner cette marque de complaisance ».

« Nous étions à peine couchés, que nous nous apperçûmes que Mathiabo avoit disparu : nous supposâmes d'abord qu'il étoit allé au bain, ce qui est assez ordinaire aux Indiens avant de reposer; mais l'instant d'après, entra un Insulaire, qui nous dit que Mathiabo étoit parti avec le manteau. Il avoit tellement sçu gagner notre confiance, que nous eûmes peine à croire ce rapport; mais ayant été confirmé par Tuahow, nous sentîmes qu'il n'y avoit pas de tems à perdre ».

« COMME il étoit impossible de poursuivre le voleur avec quelque espoir de succès, sans le secours des Indiens qui étoient autour de nous, M. Banks se leva, & les informant de ce qui venoit d'arriver, il exigea d'eux qu'ils l'aidassent à recouvrer le vol; & pour donner plus de force à cette réquisition, il leur montra un de ses pistolets de poche : mais à la vue de cette arme, au-lieu de se joindre à nous pour arrêter le voleur, ils prirent la fuite avec une grande précipitation ».

« NOUS nous fîmes d'un de ces Indiens, qui s'offrit aussitôt de nous servir de guide dans la poursuite du voleur. M. Banks & moi nous le suivîmes en faisant la plus grande diligence; mais la terreur nous avoit déjà devancés; car en moins de dix minutes, un Insulaire arriva avec le manteau que le voleur, saisi de la plus grande frayeur, avoit abandonné ».

LA restitution du manteau arrêta
notre

notre poursuite, & nous retournâmes à la maison. Les Indiens, qui s'y étoient trouvés avec nous au nombre de deux ou trois cens, l'avoient entièrement désertée : mais, dès qu'ils furent informés que nous ne conservions de ressentiment que contre Mathiabo, le Chef & sa femme revinrent dans leur maison avec plusieurs autres qui y prirent leur logement pour la nuit ».

« Une circonstance inespérée nous plongea dans de nouveaux troubles. Vers les cinq heures du matin, la sentinelle vint nous informer que la chaloupe étoit disparue. Il n'y avoit pas encore une demi-heure, disoit-il, qu'il l'avoit vue sur son grappin, à environ vingt-cinq toises du bord de la mer, & qu'ayant entendu le bruit des rames, il l'avoit cherchée des yeux sans l'apercevoir davantage. Ce rapport nous jeta dans les plus vives alarmes; nous courûmes au rivage : le ciel étoit serein & étoilé, de manière que nous pou-

vions découvrir un vaste horison ; mais nous ne vîmes rien de ressemblant à la chaloupe ».

« N O T R E situation devenoit très-alarmante, & le calme absolu qui régnoit sur les eaux rendoit nos inquiétudes d'autant plus vives, que nous ne pouvions en aucune façon supposer que son grêlin se fût rompu, ni qu'elle eût chassé sur son grappin. Nous avions donc raison de craindre que les Indiens ne l'eussent attaquée, & qu'ayant surpris nos gens dans le sommeil, ils ne fussent aisément parvenus à s'en défaire & à enlever la chaloupe. De notre bande nous n'étions plus que quatre, armés chacun d'un fusil & d'une paire de pistolets ; mais nous manquions de poudre & de balles pour recharger ».

« Nous restâmes un tems considérable dans cet état désespérant qui fait tout craindre sans laisser le plus léger rayon d'espoir. Si les Indiens, reconnoissant l'avantage qu'ils avoient sur

nous, eussent faisi cette occasion de nous attaquer, nous ne pouvions faire qu'une courte résistance, & il falloit succomber sous le nombre. Nous ne savions trop que résoudre, lorsque nous découvrîmes la chaloupe qui forçoit de rames pour se rapprocher du rivage. De la consternation à une joie subite le passage fut rapide, & les transports qu'on peut éprouver dans la position critique où nous nous trouvions sont plus faciles à imaginer qu'à peindre ».

« DANS le flot la chaloupe avoit chassé sur son grappin : le trouble où nous avoit jettés son départ inattendu, nous avoit empêchés de faire attention à cette circonstance qui devoit naturellement se présenter à l'esprit ».

« LA chaloupe étant de retour, nous nous hâtâmes de déjeûner pour partir de cette place, de peur qu'un troisième accident ne vint encore nous y surprendre. Elle est située sur la côte sep-

tentrionale de Tiarrabou, la péninsule du Sud-Est de l'Isle, & à la distance d'environ cinq milles, & au Sud-Est de l'isthme. La rade vaste & commode, n'est inférieure à aucune de celles qui sont autour de l'Isle ; & la contrée, couverte de belles plantations, annonce un sol riche & fertile. Nous n'avions eu presque aucune communication avec les Indiens de cette division, & par-tout nous fûmes reçus des habitans de la manière la plus amiable. En général, nous crûmes remarquer dans l'étendue de la péninsule d'Otahiti-Eti une population nombreuse, un sol riche en productions ; &, à n'en juger que sur les apparences, elle est dans un état plus florissant qu'Opureonu, quoiqu'elle ne soit guères que la quatrième partie de cette première péninsule ».

« LE district où nous abordâmes ensuite étoit le dernier de Tiarrabou ; il étoit sous l'inspection d'un Chef ap-

pellé Omoe. Omoe se trouvoit occupé à la construction d'une maison, & cette circonstance le rendoit très-curieux de faire l'acquisition d'une hache; il l'auroit volontiers payée de tout ce qu'il avoit en sa possession, & malheureusement pour lui & pour nous, il ne s'en trouvoit pas une seule dans la chaloupe ».

« Nous lui offrîmes de traiter pour des clous; mais il les refusa, & ne voulut entendre à aucun échange. Nous nous rembarquâmes & reprîmes notre route : mais le Chef ne voulant pas abandonner tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui fut à son usage, se mit aussitôt dans sa pirogue avec sa femme Whanno-ouda pour nous suivre ».

» QUELQUE tems après nous les prîmes dans notre chaloupe, & lorsque nous eûmes fait ensemble près d'une lieue, il nous engagea à descendre sur le rivage; nous y consentîmes, & nous

trouvâmes quelques-uns de ses gens qui avoient amené un cochon d'une grosseur considérable. Nous aurions bien voulu l'emmenner ; mais le Chef ne vouloit nous le céder que pour une hache. Nous lui dîmes que s'il vouloit faire transporter son cochon au fort à Matavai, c'est le nom que les Indiens donnent au Port-Royal, il recevrait une bonne hache & un clou de plus. Ayant consulté avec sa femme sur cette proposition, il parut l'agréer, & nous donna une grande piece d'étoffe, comme un gage de cette convention, qu'il ne tint pas ».

« EN cet endroit, une curiosité singulière arrêta quelque tems nos regards ; c'étoit une figure d'homme faite d'osier : la forme en étoit grossière, sans être mal dessinée : on lui avoit donné une taille héroïque ; mais beaucoup trop de grosseur en proportion. Le Dieu d'osier, car c'en étoit un, se trouvoit tout couvert de plumes, blan-

ches dans toutes les parties du corps que laissent voir les Insulaires , & noires dans celles qu'ils couvrent ; sur la tête, où les plumes étoient aussi noires, pour représenter les cheveux , s'élevoient deux cornes, que les Indiens désignent sous le nom de *Tati-Eti*, petits hommes. Le nom du Dieu étoit *Manive* : on nous assura que cette figure étoit unique dans Otahiti. Les Indiens voulurent nous donner une idée de ses attributs ; mais nous n'avions pas une connoissance assez étendue de leur langage pour les comprendre. Nous apprîmes dans la suite que c'étoit la représentation de Mauwe, un de leurs *Eatua*, ou Dieux de la seconde classe ».

« Nos conventions faites avec Omoe, nous rentrâmes dans la chaloupe pour achever notre circonnavigation : nous ne tardâmes pas à cotoyer Opureonu , la péninsule du Nord-Ouest. En ayant prolongé le rivage pendant quelques milles, nous descendîmes à terre, & la

seule chose que nous y trouvâmes digne de remarque, ce fut un tombeau extraordinairement décoré ».

« SUR la plate-forme, qui étoit d'une extrême propreté, s'élevoit une pyramide d'environ cinq pieds de haut : de la base au sommet, elle étoit entièrement recouverte de fruits de deux arbres particuliers à la contrée. Près de la pyramide étoit une petite figure de pierre mal faite & sans proportion ; c'étoit aussi le premier exemple de sculpture en pierre que nous eussions vu chez ce peuple. Ils paroissoient attacher à cette grossière figure un très-grand prix ; car elle étoit surmontée d'un toit construit à dessein de la garantir de la pluie ».

« REVENUS à notre chaloupe, nous continuâmes de ranger le rivage, & nous traversâmes la seule rade qui soit sur la côte méridionale d'Opureonu. Elle est située à cinq milles & à l'Ouest de l'isthme, entre deux îlots qui sont à

une petite distance du rivage & à un mille environ l'un de l'autre. Le mouillage est bon dans toute la rade, où l'on a onze ou douze brasses d'eau ».

« Nous étions alors dans la proximité du district appelé *Paparra*, qui étoit sous l'inspection de nos amis Oamo & Oberea. Notre dessein étoit d'y passer la nuit : nous vinmes y atterrir près d'une heure avant le coucher du soleil ; mais l'un & l'autre étoient absens ; ils avoient quitté leurs habitations pour nous faire une visite à Matavai : leur absence néanmoins ne changea rien à notre résolution. Nous prîmes notre logement dans la maison d'Oberea, qui, quoique petite, étoit très-propre. Son pere nous reçut avec des manières qui annonçoient le plaisir que lui causoit notre arrivée ».

« COMME il y avoit encore une heure de jour, nous en profitâmes pour parcourir les environs. Nous allâmes jusqu'à une pointe où nous avions apperçu

de loin des arbres que les Indiens nomment *Etoa*; & c'est ordinairement dans le voisinage de ces arbres qu'ils enterrent les os des morts. Ils donnent le nom de *Morai* à ces tombeaux qui sont l'objet de leur culte. Une énorme pyramide attira bientôt nos regards : on nous dit que c'étoit là le morai d'Oamo & d'Oberea. C'étoit aussi la principale pièce d'architecture Indienne qu'il y eut dans l'Isle ».

« CETTE pyramide , bâtie en pierre , étoit quadrangulaire ; sa base étoit un quarré long de deux cens soixante-sept pieds de longueur , sur une largeur de quatre-vingt-sept pieds : elle étoit construite dans le goût de ces monticules où nous plaçons un quadran solaire , & dont chaque côté présente un escalier. Il y avoit cependant cette différence , que les degrés pratiqués dans la longueur étoient considérablement plus larges que les autres , de manière que le sommet de la pyramide ne se

terminoit pas en un quarré long de la forme de la base ; mais en faitage comme le toit d'une maison.

« CHAQUE escalier étoit composé d'onze marches hautes chacune de quatre pieds ; ce qui donnoit une élévation de quarante-quatre pieds à la pyramide : les degrés étoient faits d'un lit de coraux blancs proprement taillés & parfaitement polis, & de cailloux qui par l'irrégularité de leur figure ; paroissoient avoir été travaillés. Quelques-uns de ces coraux étoient d'une considérable grosseur ; les fondemens de l'édifice étoient de pierres de roche, qu'on avoit aussi taillées ».

« UN pareil édifice élevé sans le secours d'outils de fer pour tailler les pierres, sans mortier pour les joindre, nous frappa d'étonnement : il paroissoit être aussi solidement construit qu'auroient pu le faire des Ouvriers d'Europe, à l'exception des degrés qui régnoient dans la longueur, & qui manquoient de régularité ».

LES pierres de taille, n'y ayant point de carrière dans le voisinage, devoient être apportées d'une distance considérable ; & dans cette Isle tout s'y transporte à bras d'homme ; on n'y connoît pas d'autre méthode. Les coraux doivent aussi avoir été tirés du fond de la mer ; on peut dire qu'il s'y en trouve en abondance ; mais il faut les y pêcher à une grande profondeur. La pierre de roche & les coraux sont taillés avec des outils de la même matière, travail qui a dû coûter des peines incroyables ; mais, pour polir ces coraux, il a nécessairement fallu employer un sable de corail tranchant, qui se trouve partout en grande quantité sur le rivage. Dans le milieu du sommet, il y avoit une figure d'oiseau sculptée en pierre, & à côté un fragment de poisson sculpté en bois ».

LA pyramide faisoit elle-même partie d'un des côtés d'une spacieuse enceinte, dont les murs de pierre renfermoient un

quarré presque parfait, puisqu'ils s'élevaient sur une longueur de trois cent soixante pieds, & une largeur de trois cent cinquante-quatre. L'intérieur étoit entièrement pavé de pierres plates quoiqu'il y eut une plantation de bananiers & de quelques arbres auxquels les Indiens donnent le nom d'*Etoa*.

« A cinquante toises à l'Ouest de cet édifice, étoit une autre enceinte également pavée : dans le centre on avoit élevé plusieurs marches ou gradins en forme d'autel, soutenus par des colonnes de bois, d'environ sept pieds de haut. Sur ces gradins étoient placées des provisions de toutes especes, en offrandes aux dieux. Nous y avons vu des cochons entiers, les crânes d'environ cinquante autres, & ceux d'un grand nombre de chiens ».

« LE principal objet d'ambition de ces peuples est d'avoir un magnifique Morai. Cet édifice étoit un monument frappant du rang & du pouvoir d'Obe-

rea. On a déjà observé qu'elle n'étoit plus revêtue de cette puissance qu'elle exerçoit du tems de M. Wallis ; & nous en apprîmes alors les causes ».

« En allant de sa maison au Morai ; nous vîmes, le long du chemin qui est sur le rivage de la mer , un grand nombre d'os humains , & principalement des côtes & des vertèbres. Nous en demandâmes la raison , & nous fûmes informés que dans le dernier mois d'Owarahew , qui répondoit à notre mois de Décembre 1768 , environ quatre ou cinq mois avant notre arrivée , le peuple de Tiarrabou , qui habite la péninsule du Sud-Est de l'Isle que nous venions de visiter , fit une descente en cet endroit , & tua un grand nombre d'Indiens dont on voyoit encore les os sur le rivage : que dans cette occasion , Oberea & Oamo qui tenoit les rênes du gouvernement au nom de son fils , s'étoient retirés dans les montagnes ; & que le vainqueur avoit brûlé toutes les

maisons & emmené tous les animaux qu'il avoit rencontrés. Nous sûmes aussi que le coq d'Inde & l'oie, que nous avions vus à la maison de Mathiabo, avoient été enlevés dans cette attaque. Ce qui expliquoit comment ces animaux se trouvoient dans la possession des Insulaires, avec lesquels M. Wallis n'avoit eu aucune communication. Nous apprîmes alors que les machoires clouées sur une planche semi-circulaire, étoient les trophées de la victoire qu'avoient remportée les Indiens de Tiarrabou; l'usage de ces Insulaires étant de lever cette partie à leurs ennemis vaincus, comme les Sauvages du Nord de l'Amérique levent la chevelure ».

« Après toutes ces informations nous revînmes à la maison d'Oberea, où nous passâmes la nuit dans une parfaite tranquillité. Le lendemain nous arrivâmes à Atahourou, la résidence de notre ami Tootahah, où, la dernière fois que

nous y avions passé la nuit sous ses auspices, l'on nous avoit volé une partie de nos habits. Cette aventure néanmoins paroissoit oubliée de part & d'autre. Notre arrivée lui fit un extrême plaisir; il nous donna un fort bon souper & un logement où nous n'essuyâmes ni perte ni trouble ».

« Le jour suivant, premier de Juillet, nous arrivâmes à Matavai, après une circonvallation d'environ trente lieues, que forme le circuit de l'Isle, les deux péninsules comprises. Sur ce que nous marquâmes notre étonnement de la rareté des fruits à pain, on nous dit que la dernière recolte se trouvoit épuisée, & que la suivante ne se feroit que dans trois mois. Il faut cependant observer que lorsque les arbres de pain de la plaine n'offrent que des fruits encore dans leur verdure, ceux des montagnes sont dans leur maturité; mais la quantité de ces derniers n'est pas assez considérable pour en entretenir l'abondance;

dance ; les Insulaires vivent alors de la pâte aigre , qu'ils nomment *Mahie* ; de figes bananes, & de noix, ressemblantes à des châtaignes, qui sont alors dans leur perfection. Comment a-t-il pû se faire que l'équipage du Dauphin, qâi y étoit dans cette même saison , ait trouvé une si grande quantité de fruits à pain ? Il seroit difficile d'en rendre compte , à moins que la saison de ces fruits ne varie ».

« A notre retour, les Indiens de notre connoissance se rendirent au fort en très-grand nombre pour nous faire visite , & il n'y en eût pas un seul qui ne nous fît quelque présent ».

LES pirogues saisies étoient encore sous la consigne ; car quoique M. Cook eût résolu de les rendre à leurs propriétaires, il avoit jugé à propos de différer de quelques jours, dans la vue de porter les Indiens à une entière restitution. Dès qu'il reparut au fort les Indiens lui firent à ce sujet, de nouvelles instan-

ces, & fur le champ, il y eut ordre de les relâcher.

CETTE occasion servit à convaincre les Anglois que ces Insulaires en usent entr'eux, avec tout autant de mauvaise foi qu'envers les étrangers, ce qui leur donna une très-mauvaise opinion de leur caractère. Dans le nombre de ceux qui sollicitoient journellement M. Cook, de leur permettre de reprendre leurs pirogues, étoit un nommé Potattow, homme de conséquence, & connu de tous les Anglois: ayant obtenu le consentement de M. Cook, qui ne doutoit pas qu'il ne fût le propriétaire de la pirogue qu'il redemandoit, il alla aussi-tôt se saisir de celle qui lui convenoit le mieux, & se mit en devoir de l'emmener. La pirogue fut à l'instant réclamée des vrais propriétaires qui, lui faisant de sanglans reproches sur l'indignité de cette action, se préparoient à user de violence pour reprendre la pirogue. Potattow demanda

d'être entendu. Il dit qu'il étoit vrai que la pirogue avoit en effet appartenu à ceux qui la reclamoient ; mais qu'ayant été confisquée, chacun étoit en droit de l'acheter & qu'il l'avoit payée d'un cochon. Cette allégation fit taire les clameurs des propriétaires. La disposition de M. Cook leur parut être sans appel ; & Potattow auroit emmené la pirogue sans aucune opposition , si quelqu'un de l'équipage , témoin de la dispute , n'en eût informé le Commandant , qui donna ordre de détromper les Indiens ; sur quoi , les propriétaires légitimes de la pirogue s'en remirent en possession.





CHAPITRE XV.

*Description de la rivière de Matavai ;
observations minéralogiques ; incidens
inattendus.*

MALGRÉ les différentes courses qu'on avoit faites dans presque toutes les parties de l'Isle, M. Banks, qui ne vouloit rien négliger de tout ce qui pouvoit donner les plus grandes lumières sur la nature des terres, les productions & la population de cette contrée, se proposa de lever le plan de la rivière, depuis son embouchûre, où le fort étoit construit, en remontant, s'il étoit possible, jusqu'à sa source. Il s'engagea dans cette expédition le 3 de Juillet, prenant avec lui quelques Indiens pour lui servir de guides.

PENDANT près de six milles, il vit de part & d'autre de la rivière, une

suite d'habitations peu éloignées les unes des autres; & il observa que la vallée, qu'arrosent & fertilisent les eaux de cette belle rivière, s'étendoit entre les deux chaînes de montagnes, dans une largeur qui est presque partout de deux cens toises.

Mais alors on leur montra une maison qu'on leur dit être la dernière qu'ils verroient en remontant la rivière. Arrivés à cette habitation, le Maître les reçut de la manière la plus civile, & s'empressa de leur offrir des noix de coco, & d'autres rafraîchissemens qui furent acceptés avec le même plaisir.

M. BANKS, après avoir répondu à l'accueil obligeant de cet Indien, continua sa route. Ils marchèrent pendant un tems considérable; mais le chemin étoit si mauvais, que l'estime en étoit très-difficile. M. Banks s'imagina qu'ils s'étoient encore avancés de six milles depuis la dernière maison, en suivant les bords de l'eau. Dans ce trajet, ils

passèrent fréquemment sous des voûtes, où les Indiens se retirent pour reposer, s'il leur arrive d'y être surpris par la nuit.

LE chemin devint bientôt impraticable pour les Anglois. La rivière se trouva des deux côtés, bordée de rochers escarpés, qui s'élevoient à une prodigieuse hauteur & d'où s'élançoit une superbe cascade, dont les eaux écuman-tes formoient par leur chute, un gouffre si profond, que les Indiens l'assûrèrent qu'ils ne pouvoient y passer. Ils paroissoient, en effet, n'avoir pas une connoissance fort exacte de la vallée qui est au-delà de la cascade; toute leur attention s'étant tournée sur la manière de grimper sur ces rochers de part & d'autre de la rivière, pour arriver aux plaines qui s'étendent sur leurs sommets, & où ils trouvent des figes sauvages en abondance.

MAIS le chemin sur ces rochers, depuis le bord de l'eau jusqu'à leur cime,

étoit réellement affreux : les côtés, qui n'ont presque point de pente, semblent taillés à pic, & s'élèvent en plusieurs endroits à plus de cent pieds de haut ; & une quantité de sources qui en sortent de toute part par des crevasses, les rendent excessivement glissans. Il y a néanmoins un chemin tracé à travers ces précipices par une suite de longues pieces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus*, qui, comme des échelles de corde, servent à soutenir celui qui grimpe d'un rebord à l'autre. Mais pour asseoir le pied sur ces rebords, il faut être Indien ou chèvre.

DANS le nombre des cordages, qui servent à l'escalade de ces énormes rochers, il y en a qui ont jusqu'à trente pieds de longueur. Les Indiens offrirent à M. Banks de lui aider à franchir ce mauvais pas, en l'assurant qu'à une très-petite distance, le chemin devenoit moins difficile & moins dangereux. M. Banks, qui ne vit dans ce meilleur

chemin, qu'une fuite d'abîmes, fut d'autant moins tenté de s'y exposer, qu'au-delà de précipices, il n'y avoit rien à voir qu'un bois de figuiers sauvages; ce qui n'étoit assurément pas un objet assez nouveau ni assez intéressant pour piquer sa curiosité.

CE voyage offrit à M. Banks une belle occasion de faire des recherches sur les minéraux, le roc se montrant presque par tout à nud. Mais il ne trouva pas la plus légère apparence qui pût lui faire soupçonner des mines de quelques métaux. Les pierres sembloient avoir été calcinées. Dans le nombre même de toutes celles qu'on apperçut dans l'Isle, il ne s'en trouvoit pas une seule qui ne portât des marques visibles de feu, à l'exception d'une espece plus dure; mais peu commune, dont les naturels font des haches, & encore a-t-on trouvé des fragmens de cette même pierre, tellement calcinés, qu'on les auroit pris pour de la pierre ponce. Les

traces de feu se manifestent jusques dans l'argille sur les montagnes.

CES vestiges de feu , généralement observés dans toute l'étendue de l'Isle , semblent annoncer que cette terre & les Isles qui l'avoisinent ont été autrefois exposées à l'action de quelques volcans. On fait que les Physiciens , considérant que l'eau est une fois spécifiquement moins pesante que la terre , ont pensé qu'il devoit y avoir dans l'hémisphère méridional , un continent dont la masse contrebalançât celle des terres qui s'étendent dans l'hémisphère boréal , & que sans ce contrepoids , le mouvement de rotation de la planète se feroit plutôt par les pôles que par l'équateur.

DANS la supposition que cette conjecture soit fondée , M. Banks présume que ces Isles ne sont que les restes d'un continent qui , insensiblement miné par des feux souterrains , se sera enfin écroulé , en laissant un libre passage aux eaux .

qui le recouvrent, ou qu'elles ont été violemment arrachées des rochers qui formoient le lit de la mer, par l'action irrésistible de ces mêmes feux, qui les aura portées à cette hauteur, que les eaux ne peuvent atteindre.

L'UN ou l'autre événement reçoit un nouveau degré de vraisemblance, dit M. Banks, en considérant que dans ces parages, les Isles sont presque par tout environnées de récifs, qui par leur rudesse semblent avoir été déchirés par l'effort d'un tremblement de terre, & que d'ailleurs, le fond de la mer ne s'y élève pas graduellement en raison de la proximité du rivage. L'éruption subite des eaux sur quelque vaste masse de feu souterrain suffit pour opérer un prodige aussi étonnant que la ruine entière d'un monde, ou la création d'un certain nombre d'Isles.

APRÈS cette expédition, les Anglois qui commençoient à faire les préparatifs de leur départ, reçurent une autre

visite d'Oamo & d'Oberea , qui amenèrent avec eux leur fils & leur fille : à leur arrivée au fort , les Indiens leur donnèrent les mêmes marques de respect que la première fois , en se découvrant jusqu'à la ceinture.

LA jeune fille dont le nom étoit *Toimata* , auroit fort souhaité voir le fort ; mais son pere ne voulut jamais lui permettre d'y entrer. Tearée , le fils d'Wahetua , Souverain de Tiarrabou , la péninsule du Sud-Est , étoit alors au fort ; & dans ce même-tems on fut informé de l'arrivée d'un autre Insulaire dont les Anglois n'attendoient , ni ne desiroient la présence ; c'étoit l'Indien qui avoit trouvé le moyen d'enlever le quart de cercle , & qui vouloit éprouver encore une fois sa fortune ; mais tous ceux qui étoient présens demandèrent tous à coucher au fort , pour faire échouer son entreprise. Ce zèle produisit un bon effet : le voleur , qui sans doute , en fut au désespoir , s'en retourna sans faire aucune tentative.

LES Anglois étoient déjà sur le point de remettre en mer, lorsqu'un événement inattendu pensa occasionner une rupture violente avec les Insulaires. Deux soldats de la marine, tous les deux dans la fleur de l'âge, sortirent secrètement du fort & ne reparurent plus. Le vaisseau devant partir le surlendemain, M. Cook commença à craindre qu'ils n'eussent réellement pris la résolution de rester dans l'Isle. Les mesures les plus efficaces pour recouvrer ces deux hommes, devoient nécessairement altérer l'harmonie qui reugnoit entre les Anglois & les Insulaires. Cette considération porta M. Cook à attendre paisiblement leur retour jusqu'au lendemain.

LES Soldats n'ayant point reparu, on s'informa d'eux aux Indiens, qui avouèrent franchement que leurs intentions n'étoient pas de revenir, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impossible de les découvrir.

M. Cook les pria de lui prêter leur secours dans cette occasion; & après quelque conférence, deux Indiens lui offrirent de conduire jusqu'à leur retraite, ceux qu'il jugeroit à propos d'envoyer. Les déserteurs étant sans armes, on pensa qu'il suffisoit d'un bas Officier & d'un Caporal, avec leurs guides, pour les ramener.

« MAIS comme le recouvrement de ces deux hommes devenoit un sujet de la plus grande importance, & que les Indiens parloient de leur retour d'une manière douteuse, en disant qu'ils avoient contracté des alliances dans l'Isle où ils se propofoient d'établir désormais leur résidence. Je crus, dit M. Cook, devoir recourir à un expédient dont je ne pouvois douter de la réussite. Je fis signifier à plusieurs Chefs qui étoient au fort avec leurs femmes, & parmi lesquels se trouvoient Toubourai-Tamaïde, Tomio & Oberea, qu'il ne leur étoit plus permis de sortir, que

les déserteurs ne fussent de retour ».

« CETTE précaution me parut d'autant plus nécessaire , qu'il ne falloit que favoriser l'évasion de ces deux hommes pendant quelques jours , pour me forcer d'abandonner leur recherche par la nécessité de partir. Cet ordre ne parut pas indisposer les Chefs : tous m'assurèrent que les fuyards seroient sûrement arrêtés , & que je ne tarderois pas à les voir reparoître ».

« TANDIS que cela se passoit au fort , je donnai ordre à M. Hicks d'aller avec la chaloupe , s'assurer de Tootahah , & de le conduire à bord du vaisseau : commission qu'il exécuta sans donner aucune défiance à ce Chef ni à ses gens ».

« JE ne doutois pas que mes gens ne fussent de retour avec les déserteurs , avant le soir , si leurs guides étoient sincères dans l'offre qu'ils avoient faite. Ne voyant revenir personne , j'entrai dans une plus grande défiance , je ne crus pas devoir laisser au fort les In-

diens que j'avois en ôtages , & j'ordonnai que Toubourai-Tamaïde , Oberea & quelques autres fussent conduits au vaisseau. Cet ordre les alarma , & les femmes , sur-tout , ne purent retenir leurs larmes en entrant dans la chaloupe. Je les accompagnai à bord , & M. Banks resta au fort pour garder ceux qui étoient d'une moindre conséquence ».

» VERS les neuf heures, les Indiens ramenèrent l'un des déserteurs , & déclarèrent que l'autre seroit retenu avec le bas Officier & le Caporal, jusqu'à ce que Tootahah fut remis en liberté. Je fis, à l'instant , armer la chaloupe sous les ordres de M. Hicks ; & je fis observer à Tootahah, qu'il convenoit qu'il fût accompagner ce détachement de quelques-uns de ses gens, pour prévenir les fâcheuses suites de cette expédition , en sommant, de sa part les Indiens de rendre les prisonniers. Il s'y prêta volontiers. La chaloupe ramena

● tout le monde à bord , fans avoir éprouvé d'opposition ; & alors , on rendit la liberté aux Chefs ».

● LE bas Officier dit dans son rapport , que les Indiens qui lui servoient de guides & tous ceux qu'ils avoient rencontrés , loin de leur découvrir la retraite des déserteurs , n'avoient voulu que les en éloigner ; que retournant au vaisseau pour prendre de nouveau ordres , les Indiens , déjà informés de la détention de Tootahah , s'étant cachés dans le bois , les avoient surpris & désarmés en les retenant prisonniers , jusqu'à ce que la liberté fût rendue à leur Chef ; que néanmoins , à ce sujet , les Indiens n'étoient pas d'accord entr'eux ; que quelques-uns vouloient qu'on les renvoyât , & d'autres au contraire , qu'on les retînt ; que la dispute s'étoit échauffée au point d'en venir des injures aux coups ; mais que le parti de les retenir avoit prévalu ; que dans ce même-tems , d'autres Indiens avoient amené les déserteurs ,

ferteurs, étant d'abord déterminés à les garder en ôtage pour répondre de leur Chef; qu'enfin, après quelques débats, ils étoient convenus de renvoyer l'un des déserteurs pour informer le Commandant de la résolution qu'ils avoient prise, & lui indiquer le lieu où il pourroit envoyer sa réponse. D'après tout ce qui s'est passé au sujet de cette désertion, il est certain que la détention des principaux Indiens, qui étoit une fâcheuse extrémité, devenoit nécessaire pour le recouvrement des deux Soldats qui avoient quitté le vaisseau.

LORSQUE les Chefs furent sur le rivage, ceux qui étoient au fort, redevinrent libres. Ils restèrent encore près d'une heure avec M. Banks, sans marquer d'humeur; & dans un premier mouvement de joie, ils le pressèrent d'accepter quatre cochons, comme un gage de leur reconnoissance; mais ce présent fut absolument refusé.

LES déserteurs confirmèrent le rap-

port que les Indiens avoient fait à leur sujet : ils avouèrent que leur résolution avoit été d'établir leur résidence dans l'Isle ; qu'en conséquence, chacun d'eux s'étoit choisi une femme, & que leur dessein avoit été de se tenir cachés jusqu'après le départ du vaisseau.

De tous les Indiens, Tupia étoit celui qui avoit avec les Anglois, la plus intime liaison. Quand Oberea tenoit les rênes du gouvernement, il étoit son premier Ministre & grand Prêtre de l'Isle. On ne peut donc pas douter qu'il n'eût une parfaite connoissance de la religion d'Otahiti, de ses cérémonies & de ses principes. Il avoit encore acquis beaucoup d'expérience dans la navigation, & il connoissoit particulièrement le nombre & la position des Isles voisines. Souvent il avoit témoigné aux Anglois un desir vif de partir avec eux ; & dès qu'il fut qu'ils se disposoient à mettre à la voile, il se rendit à bord avec un jeune homme

d'environ treize ans, qui étoit à son service.

L'UTILITÉ qu'on pouvoit se promettre d'une personne à tous égards, si désirable, ne leur permit point de refuser ce nouveau compagnon de voyage..





CHAPITRE XVI.

Description particulière de l'Isle ; ses productions ; ses habitans ; leurs mœurs & coutumes.

LA longitude de Port-Royal , déterminée par M. Wallis qui , le premier , découvrit cette Isle , est d'un demi-degré en deçà de sa vraie position ; mais il n'étoit pas possible que les observations de cet Officier comportassent cette même précision qu'on devoit attendre de M. Cook. Sa longitude observée place la pointe de Vénus , l'extrémité la plus septentrionale de l'Isle & la pointe la plus orientale de la baie , par le cent quarante-neuvième degré trente minutes à l'Ouest du méridien de Greenwich ; ce qui se rapporte au deux cent vingt-huitième degré onze minutes de longitude du méridien de

l'Isle de Fer. Cette longitude est le résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur le terrain.

L'ISLE est généralement bordée d'un récif de corail, qui s'étend à deux milles au large, & forme par différentes passes ou coupures, plusieurs excellentes rades & baies qui offrent aux vaisseaux de tous les rangs un mouillage sûr en dedans du récif.

LE Port-Royal, que les naturels nomment *Matavai*, & qui ne le cède à aucun autre pour les commodités du mouillage, peut aisément se reconnoître à une hauteur située dans le milieu de l'Isle, qui est directement au Sud de la pointe de Vénus. Cette hauteur est un pic chargé d'arbres, dont la cime isolée domine sur les montagnes qui l'environnent. Comme il diminue de grosseur à mesure qu'il s'élève, on le prendroit de loin, dit M. de Bougainville, pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur

habile auroit parée de guirlandes de feuillages.

IL convient pour entrer dans ce port, de ferrer de très-près la pointe occidentale du récif, qui fait face à la pointe de Vénus, ou de la ranger à la distance d'un demi-mille, afin d'éviter un banc de coraux, sur lequel on n'a que deux brasses & demie d'eau. Le meilleur ancrage est du côté oriental de la baie, où l'on trouve seize ou dix-huit brasses d'eau, fond de vase.

LE rivage de la baie est une belle plage sablonneuse, derrière laquelle coule une rivière d'eau fraîche, où plusieurs vaisseaux peuvent faire de l'eau sans s'incommoder les uns les autres ; mais les arbres fruitiers sont le seul bois de chauffage qu'on trouve dans l'Isle, & il faut les acheter des Insulaires ou renoncer à l'espoir de vivre avec eux en bonne intelligence.

IL y a aussi quelques rades à l'Ouest de la baie de Port-Royal ; mais comme

elles lui sont contigues, la description n'en a pas paru nécessaire.

LA surface de la contrée, à l'exception des environs du rivage de la mer, est très-inégale. Elle court jusqu'au centre, où, après s'être élevée en amphithéâtre, elle forme des montagnes d'une hauteur surprenante, qu'on découvre à vingt lieues environ de distance. Mais il n'est pas un plus riant spectacle que l'aspect de ces hautes montagnes, couronnées d'arbres & d'arbustes. Elles servent à varier à chaque pas, les points de vûe, dont le charme toujours soutenu, offre à l'œil qui les parcourt, divers paysages, où il découvre dans une espèce d'enchantement, les riches productions de la nature, répandues avec ce désordre heureux que l'art ne fut jamais atteindre.

ENTRE les montagnes & les bords de la mer, regne une plaine unie tout autour de l'Isle, à l'exception de quelques endroits où les montagnes s'avancent

jusques dans la mer. Cette lisière dans sa plus grande largeur, n'excède pas une demi-lieue ; elle est couverte de belles plantations d'arbres, dont les rameaux épais & chargés de fruits, offrent par tout leur ombre sur des tapis de verdure, où brille l'émail de fleurs qu'arrosent les eaux transparentes d'un grand nombre de ruisseaux qui en fertilisant la contrée l'embellissent de toutes les graces que présente la naïve négligence de la nature.

LE sol de cette terre fortunée, à l'exception des croupes des montagnes, est le plus riche & le plus fertile de l'univers. Ces croupes mêmes qui montrent généralement l'aride nudité du roc, brûlé continuellement par les rayons ardens du soleil, ne sont pas en quelques endroits sans productions.

LES cantons de l'Isle que ces Insulaires habitent de préférence, sont la plaine qui s'étend du pied des montagnes jusqu'aux bords de la mer, & quel-

ques vallées dont la situation est très-agréable. La population est aussi nombreuse qu'on peut l'imaginer dans les lieux où les habitans jouissent de tous les trésors que la nature verse à pleines mains sur eux.

LES maisons des Insulaires ne forment ni bourgs ni villages ; elles sont dispersées presque sans ordre sur le territoire, distantes les unes des autres d'environ vingt-cinq toises, entourées de plantations d'arbres fruitiers & particulièrement d'une espèce d'arbrisseau dont l'écorce sert à faire leurs étoffes. L'Isle entière a près de sept mille hommes capables de porter les armes, d'où il est aisé de conclure le nombre des habitans.

LES principales productions de l'Isle sont le fruit à pain, les noix de coco, des bananes de diverses espèces, l'igname, le curassol, le giraumon, des cannes à sucre, la patate, & plusieurs autres racines & fruits particuliers au

pays, une espece d'indigo sauvage, une teinture jaune, & une autre écarlate très-belle, que font ces Indiens en mêlant le jus d'une espece de figuier avec celui des feuilles du *Cordia sebestena orientalis*.

TOUTES les productions qui servent à la nourriture de ces heureux Insulaires, fruits, légumes & racines, croissent la plupart sans aucune espece de culture. L'homme sur cette terre fertile, est exempt de la loi rigoureuse qui le condamne dans les autres climats à ne manger son pain qu'arrosé des sueurs de son front. Les fruits, les légumes & les racines qui croissent le plus communément en Europe, ne se trouvent point dans cette Isle.

IL n'y a d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens & des rats. Ces Insulaires ont des poules domestiques, qui ne diffèrent point de celles d'Europe. On y voit des canards sauvages, des tourterelles vertes très-jolies; les

pigeons , dont le plumage est d'un beau bleu - de - roi , font d'un très-bon goût : il y a encore des perruches fort petites , mais singulières par le mélange de bleu & de rouge dont les plumes sont nuancées.

LA pêche , qui , sur les côtes de l'Isle , est très-abondante , fait la principale nourriture & la grande occupation des Insulaires.

LES différences qu'on remarque dans la taille & la couleur de ces Indiens peuvent faire croire qu'ils forment un peuple de deux différentes races , qui ont la même langue , les mêmes mœurs , & qui se mêlent ensemble sans distinction. Ils sont généralement d'une taille élevée ; la plupart de six pieds , les autres ne sont pas au - dessous de cinq & demi ; on ne voit pas en Europe , d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés.

LA nature qui a par tout embelli le sexe de mille traits charmans , semble

avoir réservé ses plus précieux dons ; pour les femmes d'Otahiti ; tous leurs traits sont agréables, leur taille est souple , élégante , majestueuse dans les femmes d'un rang supérieur, & quelquefois au-dessous de la médiocre, dans celles d'une classe commune : mais elles joignent toutes à une figure intéressante un corps dont les contours gracieusement arrondis & dans les plus exactes proportions, leur feroient accorder le prix de la beauté sur toutes nos Européennes. Si les femmes d'un rang ordinaire n'atteignent point à cette élévation de taille qui distingue celles du premier rang, cette singularité a sa cause dans la différence de leur éducation.

LE teint de ces Insulaires est de couleur bronzée, sur-tout dans le nombre de ceux qui s'exposent souvent nus à l'air & à l'ardeur du soleil; mais cette couleur est bien plus claire dans ceux qui sont ordinairement vêtus & qui

prennent quelque soin de se garantir des rayons du soleil. Aussi les femmes , qui ne vont jamais au soleil sans être couvertes & sans avoir un petit chapeau de cannes garni de fleurs, qui défend leur visage de ses rayons, sont-elles beaucoup plus blanches que les hommes.

RIEN ne distingue leurs traits de ceux des Européens : ce qui pourroit en eux ne pas répondre aux idées que nous nous formons de la beauté, c'est qu'ils ont assez généralement le nez un peu applati ; mais tous ont de très-beaux yeux & à fleur de tête. Dans les femmes ils sont pleins d'expression ; souvent animés du feu le plus vif, & quelquefois il s'y peint une douce langueur qui les fait briller d'un feu plus tendre. On peut dire encore que leurs dents, petites, blanches, bien rangées, sont extrêmement belles.

CES Insulaires sont dans l'usage, hommes & femmes, de s'épiler sous

les aisselles, & ils nous accusent d'une grande malpropreté de ne pas adopter ce usage.

DANS tous leurs mouvemens on remarque de la vigueur & de la souplesse : ils ont la démarche agréable, des manières libres, aisées, & leur abord avec les étrangers & entr'eux a quelque chose de civil & d'affable. On croit voir en eux un air honnête, franc & ouvert ; ils paroissent être sans défiance, sans dissimulation, sans cruauté, sans ressentiment ; mais ils ont tous un penchant irrésistible pour le vol.

LA coutume la plus générale dans toutes les contrées où les habitans ont de longs cheveux, est que les hommes les portent courts, & que les femmes tirent vanité de leur longueur. L'usage contraire a prévalu dans cette Isle ; les femmes les coupent courts autour des oreilles, & les hommes les laissent flotter en boucles jusqu'au bas de leur taille, ou les relèvent & les attachent

sur le sommet de la tête avec des plumes d'oiseaux. La couleur en est généralement noire dans les deux sexes.

LES hommes ne se rasent que les moustaches & le haut des joues ; ils laissent croître la partie inférieure de leur barbe, à laquelle ils donnent différentes formes. En ce point ces Insulaires diffèrent des aborigènes de l'Amérique, qui sont imberbes.

Tous ont l'habitude d'oindre leurs cheveux & leur barbe avec une huile de coco dans laquelle ils ont fait infuser des herbes & des fleurs. Cette huile, qu'ils appellent *monoe*, est ordinairement rance ; ce qui leur donne une odeur d'abord désagréable pour un Européen.

LA chaleur du climat engendre des poux dans leurs têtes, dont ils ne peuvent guères se délivrer par le défaut de peigne ou de quelque meuble propre au même usage. Les enfans & le bas peuple ont continuellement les

doigts dans la tête pour en tirer cette vermine, qu'ils mangent; coutume sale & dégoûtante, qui, à tout autre égard, est opposée à leurs mœurs; car il n'est point de peuple plus jaloux de la propriété. Ceux à qui les Anglois distribuèrent des peignes s'en servirent avec une diligence qui prouvoit assez que cette vermine leur étoit insupportable.

EN Europe, les femmes ne sont pas plus attentives à se peindre les joues de blanc & de rouge, que celles d'O-tahiti à se peindre les fesses & les reins d'un bleu foncé. Les hommes sont soumis à la même mode. Les traits qu'ils s'impriment sur la peau sont ineffaçables; mais l'opération est douloureuse. L'instrument dont ils se servent a quelque chose de ressemblant à une houe. La lame, qui est de pierre ou de coquille, est rendue aussi mince qu'il est possible. Sa largeur varie depuis trois lignes jusqu'à dix-huit. La bordure est dentelée, & chaque dent se

se termine en une pointe très-aigüe.

LA manière de s'en servir est de tremper la bordure dans la couleur dont on veut se peindre : c'est une es-
pece de noir de fumée qui s'élève d'une huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelle , & qu'ils détrem-
pent avec de l'eau. Les dents ainsi préparées , s'appliquent sur la peau , qu'elles percent à chaque coup , frappé légèrement sur le manche auquel elles sont attachées. En pénétrant dans la peau, elles laissent dans chaque piquûre , de cette composition dont la couleur, d'un bleu foncé, est indélébile.

L'OPÉRATION, que les Indiens nomment *Tattowing*, se fait aux enfans de l'un & de l'autre sexe à l'âge de douze ou quatorze ans. Ces traits, qui s'im-
priment sur plusieurs parties du corps, forment, suivant le caprice des parens, ou peut-être le rang des personnes, diverses figures, telles que des quarrés,

des cercles, des croissans, des spirales ; ou des représentations mal dessinées d'homme , de chien , de cochon & d'oiseau. Ces traits ne s'impriment jamais sur le visage ; mais il est du bon ton de les prodiguer sur les fesses : aussi voit-on les hommes & les femmes découvrir cette partie du corps avec ostentation.

IL est arrivé à M. Banks de voir exécuter le Tattawing sur le derrière d'une fille de treize ans. L'instrument dont on se servoit en cette occasion avoit trente dents ou pointes. A chaque coup , & l'on en frappa une centaine en moins d'une minute, il sortoit de chaque piquûre une sérosité un peu teinte de sang. Durant près d'un quart d'heure, la jeune personne soutint l'opération avec une fermeté stoïque ; mais la douleur que lui causoient des piquûres si multipliées devint bientôt si vive, qu'après quelques murmures, elle poussa des cris aigus, & supplia l'opérateur de

discontinuer. Celui-ci fut inexorable; & lorsqu'elle voulut se débarrasser, elle fut retenue par deux femmes, qui la caressaient ou la grondoient, suivant qu'elle étoit plus ou moins docile.

LA coutume de se piquer ainsi la peau étant générale, on ne conçoit pas trop comment ce peut être pour ces Insulaires un sujet de vanité; & comme ils ne retirent aucun avantage de cette opération longue & douloureuse, on seroit tenté de croire qu'elle a sa source dans la superstition. Les Anglois ont vainement cherché à s'en instruire.

LEURS vêtemens consistent en quelques pieces de toile ou de natte fabriquées dans l'Isle. Dans les tems pluvieux, ils se couvrent de natte; la toile est réservée pour les tems sereins. La manière de les porter dépend du caprice, de la fantaisie & particulièrement de la température de l'air. Les pieces dont ils se couvrent sont tou-

jours d'un seul morceau, sans forme ni couture.

L'HABILLEMENT des femmes d'un rang supérieur est composé de trois ou quatre pieces. Une de ces pieces, longue d'environ six aunes sur une de large, leur fait plusieurs fois le tour des hanches, & pend en manière de jupe jusqu'à mi-jambe. Cette piece se nomme *Paro* : deux ou trois autres pieces de cinq quarts de long sur deux de large, ayant chacune une ouverture dans le milieu pour y passer la tête, servent, en les mettant l'une sur l'autre, à les couvrir devant & derrière; & les côtés restent ouverts pour la liberté des bras. Ce vêtement, qu'elles appellent le *Tebuta*, est fixé autour des reins avec une ceinture de toile assez longue pour faire plusieurs tours.

L'HABIT des hommes ne differe qu'en ce qu'ils roulent autour des cuisses, comme un caleçon, la même piece que les femmes laissent pendre en forme

de jupe ; & ils lui donnent alors le nom de *Maro*. Cet habillement est celui de tous les Insulaires , & ne varie point pour la forme. Les personnes d'un rang supérieur ne se distinguent que par le nombre de pièces qui entrent dans leur habillement. Quelques-uns jettent sur leurs épaules une large pièce de toile en forme de manteau ; mais s'ils veulent représenter , ils en mettent deux l'une sur l'autre.

LES Insulaires d'un rang inférieur , qui n'ont que très-peu de toile , sont forcément vêtus plus à la légère : dans le jour ils sont presque nus. Les femmes n'ont qu'une jupe étroite , & les hommes qu'une seule bande de toile passée autour des cuisses & nouée au-dessus des hanches.

COMME la parure est toujours incômode , particulièrement dans un climat chaud , où elle consiste seulement à se couvrir de plusieurs pièces de toile l'une sur l'autre , les femmes du haut

rang ont coutume dans la soirée de ne garder que la pièce qui sert de jupe , & de se débarrasser des autres avec cet air négligé qu'affectent les femmes d'Europe en quittant leur mantelet ou leur mouchoir.

Ils ne portent aucune espèce de chaussure ; mais ils se couvrent la tête avec de petits chapeaux de canne ou de feuilles de cocotiers. Ils ont aussi d'autres espèces de co  ffures : les femmes portent quelquefois de petits turbans , & quelquefois une espèce d'aigrette faite de cheveux, qu'elles ont tressés avec des soins infinis ; tant le desir de plaire est naturel au sexe de toutes les contrées. Cette aigrette , toujours ornée de fleurs , se nomme le *Tomou*.

LES hommes placent quelquefois dans leurs cheveux, relevés sur le sommet de la tête , des plumes d'oiseaux , ou une guirlande composée de différentes fleurs ; & quelquefois ils portent une espèce de perruque de cheveux ou

de poils de chiens, ou peut-être de fibres de noix de coco treffées sur un seul fil : mais un ornement des deux sexes, c'est les pendans d'oreilles : celles de perles fines sont ce qu'ils estiment le plus dans leur parure.

C'EST dans l'Isle un usage général de laisser les enfans nuds : on commence à vêtir les filles à l'âge de quatre ans ; mais ce n'est qu'à six ou sept que les garçons portent des habits.

LES maisons, ou, pour parler plus exactement, les retraites de ces Insulaires, sont, comme on a déjà eu occasion de le dire, toutes dans les bois, entre le rivage de la mer & le pied des montagnes. Quand ils veulent bâtir une maison, ils ne défrichent que le terrain nécessaire pour prévenir que les branches des arbres en dégoutant sur le toit, ne le pourrissent. On voit donc qu'en sortant de leurs maisons, ils jouissent de l'ombre que forme le couvert du bois ; ce qui est peut-être la chose

la plus agréable qu'on puisse imaginer.

LES bois, qui ne sont composés que d'arbres fruitiers, sont coupés dans toutes les directions par des sentiers pratiqués avec intelligence, soigneusement entretenus, & qui rendent par-tout les communications libres. Le territoire qu'ils habitent est réellement un séjour enchanteur. Une plaine de gazon, couverte de beaux arbres, arrosée de petites rivières, ne peut faire comparer leur résidence qu'aux champs Elisées; puisqu'on y jouit à la fois de tout ce qui peut affecter les sens d'une manière délicieuse, de la fraîcheur des ombres, du murmure des eaux, du parfum des fleurs & du chant des oiseaux.

UN avantage inestimable vient encore se joindre à tous ces agrémens, c'est celui de respirer un air pur & salubre. Les bois ne se trouvant pas embarrassés de brossailles, les arbres, en étendant leurs rameaux, interceptent les rayons brûlans du soleil, &

laissent à l'air une libre circulation. Aussi ces Insulaires, qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents, & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, sont néanmoins forts, robustes, & parviennent à un âge très-avancé, sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse.

TOUTES les maisons sont construites sur le même plan dans l'une & l'autre péninsules. Il suffira donc de donner la description particulière d'une maison de moyenne grandeur, pour pouvoir se former une idée parfaite de la structure des plus petites comme des plus vastes.

UNE maison de moyenne grandeur forme d'ordinaire un quarré long dont le plus grand côté est de vingt-quatre pieds sur onze ou douze de largeur. Sur ce terrain s'élève le toit, soutenu sur trois rangs de poteaux parallèles, un de chaque côté & le troisième dans

le milieu. Le toit est composé de deux côtés inclinés l'un vers l'autre , & se termine en faîtage. Il n'y a guères que trois pieds & demi de la plate-forme à la naissance du toit , & neuf jusqu'à la pointe , qui forme la plus grande élévation de l'intérieur. Les entrecolonnemens ne sont pas mêmes fermés par un treillage ; & la maison , ouverte des quatre côtés , est rafraîchie par tous les vents , de quelque point de l'horison qu'ils puissent souffler. Le toit est recouvert de feuilles de palmier ; & sur le sol , où se trouve répandue une herbe d'une odeur douce & déjà fannée , ils étendent des nattes , qui dans le jour leur servent de siège & de lit durant la nuit. On voit néanmoins dans quelques maisons un siège réservé au pere de la famille. Ils n'ont d'ailleurs aucune espece d'ameublement , si ce n'est quelques petits blocs de bois creusés en demi-cercle ; & ce sont-là leurs oreillers.

LES maisons de ces Insulaires ne sont à proprement parler que leurs dortoirs ; car , excepté en tems de pluie , ils mangent en plein air , sur des sièges de verdure ombragés. L'habillement du jour leur sert de couverture dans la nuit. On dort , comme on vient de le dire , sous le couvert de la maison , qui ne forme qu'une seule piece , sans aucune partition ; & toute la famille étendue sur des nattes , jouit sur ce lit commun des douceurs du sommeil.

LE maître & la maîtresse du logis dorment dans le milieu ; à leurs côtés sont les jeunes mariés ; dans leur voisinage , sont les filles , & un peu plus loin les garçons ; quant aux domestiques , qu'ils nomment *Toutou* ; ils dorment en plein air , à moins qu'il ne pleuve , & dans ce cas , ils se retirent sous les bords du toit.

CEPENDANT , il y a quelques maisons d'une autre construction , & qui appartiennent aux Chefs. Elles sont faites de

manière à pouvoir être facilement transportées dans des pirogues d'un lieu à un autre ; & elles se dressent comme une tente dans le premier endroit. Ces petites cases, dont les côtés sont fermés avec des feuilles de cocotiers, qui laissent entr'elles assez de jour pour ne pas intercepter la circulation de l'air, sont la retraite des Chefs, ils y dorment avec leurs femmes.

ON voit encore dans l'Isle des maisons d'une vaste étendue. Elles ne sont point bâties pour les commodités d'un Chef ou d'une famille ; mais elles sont des retraites communes à tous les habitans d'un district. Il y en a de trois cens pieds de long sur trente de large, & dont la pointe du toit s'élève à vingt pieds de haut. Ces maisons publiques se construisent à frais communs ; & sur l'un des côtés, s'étend une enceinte spacieuse, garnie de palissades.

Ces maisons, ou pour mieux

dire , ces halles , sont ouvertes des quatre côtés , comme celles des particuliers , & n'ont de même aucune partition. Des retraites isolées sont en effet peu nécessaires à un peuple qui n'a aucune idée de pudeur. L'amour ; la passion dominante des habitans , n'admet point de mystères : ses jouissances ont une publicité proscrite chez les nations mieux policées ; mais plus malheureuses & plus corrompues. Une suite nécessaire de ces mœurs , est qu'il n'y ait dans leur langue aucun terme bas ou indécent. Ils ne conçoivent pas comment on peut rougir d'une action qui fait le charme de la vie & la félicité générale de la nation.

LA principale nourriture de ces Indiens ne consiste guères qu'en fruits , légum^e & quelques autres végétaux. Les seuls animaux privés qu'ils élèvent pour leur table , sont les cochons , les chiens & les poules. Quand un Chef tue un cochon , il est presque également

partagé entre les personnes de sa suite ; dont le nombre , toujours considérable dans ces jours de fêtes , ne permet à chacun d'obtenir qu'une très-légère portion. Cette viande est rarement le partage du commun peuple ; mais il mange plus souvent des chiens & des poules.

LES Anglois n'ont pas trouvé que ces volailles fussent d'un goût bien délicat ; mais ils conviennent que les chiens de la mer du Sud , ne sont pas inférieurs aux moutons de la Grande-Bretagne. Ils pensent qu'ils ne font un si excellent mets que parce qu'on ne les nourrit que de végétaux. La pêche leur fournit une grande abondance de divers poissons. S'il leur arrive de prendre de petits poissons , ils les mangent crus , comme nous faisons des huîtres. Ils nourissent aussi d'écrevisses , de crabes , de coquillages , & de toutes les productions de la mer , qui se trouvent en abondance sur les côtes de l'Isle.

DES différens végétaux qui entrent dans leur nourriture, le principal est le fruit à pain. Il ne leur coute d'autre soin que de le cueillir. L'arbre qui le produit exige, pour croître, une espece de culture; mais un homme qui en a planté dix, ce qu'il peut exécuter en une heure de tems, n'a pas moins pourvu à sa subsistance & à celle des générations futures, qu'un habitant de nos climats peut le faire par ses travaux répétés au retour de chaque saison.

IL est vrai que la saison du fruit à pain n'est pas continue; mais les noix de coco, les bananes, & une quantité d'autres fruits suppléent abondamment à son défaut.

LA cuisine a chez ce peuple toute la simplicité des premiers tems; ils n'ont jamais fait une étude de l'art de préparer les viandes, qu'ils mangent toujours bouillies ou rôties. On a déjà dit comment ils s'y prennent pour les faire rôtir, & leur manière de les faire bouil-

lir est si simple, qu'elle ne demande aucune description.

LES cochons & les grands poissons rôtis à leur manière, ont paru aux Anglois plus juteux & d'un meilleur goût qu'en Europe, avec quelque soin qu'ils soient préparés. Le fruit à pain, cuit dans ces mêmes fours, y prend une saveur douce & agréable, qui approche beaucoup de celle de la patate bouillie. Il n'est pas tout-à-fait aussi farineux que les meilleures patates ; mais il est supérieur à toutes les autres.

LE *Mahie*, qui est une pâte aigre, faite avec le fruit à pain, mérite une description particulière. Ils cueillent le fruit avant sa parfaite maturité, & ils le mettent en tas, qu'ils recouvrent de feuilles. Dans cet état, il éprouve une fermentation, & acquiert une douceur désagréable. Ils en ôtent alors le noyau, ce qu'ils font en tirant doucement la queue, & le reste du fruit est jetté dans un trou, creusé à ce sujet, dans
les

les maisons. On a soin d'étendre une toile sur le fond, & de garnir les côtés de feuilles. Le trou étant à peu-près rempli, on étend de nouvelles feuilles sur le fruit, & on recouvre le tout de grosses pierres. Le fruit ainsi comprimé, fermente une seconde fois, & prend un goût aigre, qu'il conserve pendant plusieurs mois. On le retire du trou à mesure qu'on en a besoin pour l'usage. Avant de le manger, on le fait rôtir dans des feuilles, après l'avoir roulé en pelotes, & lorsqu'il est cuit, il se conserve aisément cinq ou six semaines. Il se mange froid & chaud. Le fruit à pain, après avoir subi toutes ces préparations, a la faveur de l'olive marinée.

MAIS il arrive quelquefois que ce mahie, ainsi préparé, se trouve d'une qualité très-inférieure, sans que ces Insulaires en puissent assigner la cause; ce qui peut faire croire que les précautions qu'ils prennent pour le faire, sont liées à des notions & à des cérémonies

superstitieuses. Le mahie est d'ordinaire, l'ouvrage des vieilles femmes, qui ne permettent à personne autre qu'à ceux qui les aident dans cette opération, de toucher à rien qui y ait rapport, ni même d'approcher de l'endroit où il se fait. Il est arrivé à M. Banks d'engâter une certaine quantité, pour avoir touché, par inadvertence, à des feuilles qui le couvroient. La vieille qui présidoit à cette mystérieuse opération, devint furieuse; & dans ce premier accès de colère, elle découvrit le trou. M. Banks eut beaucoup de regret d'être la cause du malheur que prévoyoit cette vieille; il ne s'en consola que parce qu'il eut l'occasion d'examiner la préparation du mahie, & qui peut-être ne se seroit jamais offerte, sans un pareil accident.

CE sont là les différens mets qui composent leur nourriture. L'eau salée en est l'assaisonnement. Ceux qui ont leur résidence sur le rivage, l'envoient cher-

cher à chaque repas qu'ils font ; mais ceux qui résident plus avant dans les terres, en ont une provision qu'ils conservent dans des vases de bois de bambou. L'eau de mer cependant n'est pas la seule sauce qui excite leur appétit ; ils en font une autre de la pulpe de noix de coco : cette pulpe ayant fermenté jusqu'à ce qu'elle se dissolve en une pâte qui prend la consistance du beurre, est ensuite mêlée & battue avec de l'eau de mer. Cette sauce est pour les Indiens, très-délicate : on n'en sert pas à tous les repas ; peut-être est-ce parce qu'ils pensent qu'il y auroit peu d'économie à prodiguer ainsi leurs noix de coco ; peut-être aussi est-ce parce que durant le séjour des Anglois, les cocos n'étoient pas assez mûrs pour cet usage.

L'EAU est leur boisson ordinaire, & quelquefois du lait de noix de coco. L'art de faire des liqueurs spiritueuses leur est heureusement inconnu. Les Indiens, qui se permirent de boire des liqueurs avec

les Anglois , furent bientôt ivres ; mais cette ivresse même fut pour eux un nouveau motif d'avoir toutes les liqueurs fortes en horreur.

LES Anglois ont néanmoins été informés , que ces Insulaires s'ennivrent quelquefois , avec une liqueur qu'ils tirent , en exprimant les feuilles d'une plante qu'ils nomment *ava-ava* ; mais ils regardent généralement l'ivresse comme une disgrâce. Ce vice est particulier aux Chefs ; & lorsqu'ils veulent faire cette débauche , c'est dans le secret & loin de leurs femmes , qui ne manqueroient pas de leur reprocher cet état d'abrutissement.

ILs ne font point dans l'usage de manger sur des tables ; mais malgré cela , les préparatifs des repas se font avec toute la propreté imaginable. Ils mangent communément seuls ; & s'ils reçoivent la visite de quelque étranger , il arrive quelquefois que le Maître de la maison lui fait compagnie. Le cérémo-

nial observé dans le repas d'un Chef, demande qu'on entre dans quelques détails.

IL prend ordinairement sa place sur un siège de gazon, qu'ombragent quelques arbres touffus. Là, on étend devant lui une grande quantité de feuilles d'arbres de pain ou de bananiers, en forme de nape, & l'on place à côté de lui une corbeille, qui contient, avec le dîner, deux coquilles de noix de coco ; l'une remplie d'eau salée, l'autre d'eau fraîche ; & quelques domestiques se rangent autour de lui pour le servir. Quand tout est prêt, il se lave les mains & la bouche avec de l'eau fraîche, opération souvent répétée durant le repas.

LES mets contenus dans la corbeille sont d'ordinaire, deux petits poissons, ou un morceau de cochon, ou de quelque autre viande, rôtis & enveloppés dans des feuilles ; deux ou trois fruits à pain, quatorze ou quinze bananes mû-

res, ou cinq ou six fruits semblables à des pommes.

LE Chef prend d'abord, dans sa corbeille, la moitié d'un fruit à pain, dont il ôte la peau & le noyau avec ses ongles, & mord ensuite dans la pulpe. Dans ce même instant, si on lui a servi des poissons, il les tire de leur enveloppe, rompt l'un dans l'eau salée, & met l'autre avec le reste de la pulpe sur les feuilles qui sont devant lui. Alors, il prend, avec ses doigts, un morceau du poisson rompu, dans l'eau de mer, qu'il mange successivement; mais entre chaque morceau, ou du moins très-fréquemment, il avale une gorgée d'eau de mer, qu'il prend dans le creux de sa main, ou dans une coquille de noix de coco.

TANDIS qu'il est occupé à manger son poisson trempé dans l'eau de mer, un de ses serviteurs lui prépare une jeune noix de coco, en en ôtant la broue avec les dents; opération qui peut paroître

surprenante à un Européen ; mais qui ne demande qu'un peu d'adresse. Le Maître prend cette noix ainsi préparée, perce la coquille avec son doigt, ou la rompt avec une pierre, & suce le lait du coco.

APRÈS avoir mangé les fruits à pain & les poissons, il passe aux bananes ; il en met une entière dans sa bouche, malgré la grosseur de ce fruit. Quand au lieu de bananes il y a des pommes, il ne les mange qu'après les avoir pelées ; ce qu'il fait avec une coquille d'huître ; mais si maladroitement, qu'il gâte une grande partie du fruit.

SI, au lieu de poisson, on lui a servi du cochon, ou du chien, ou de la volaille, on lui présente, pour découper sa viande, un morceau de bois de bambou, dont il fait un instrument qui lui tient lieu de couteau, en le fendant transversalement avec son ongle.

DÈS qu'il n'y a plus rien dans la corbeille, un domestique, qui a été occu-

pé pendant le repas, à broyer dans un bloc de bois, quelques fruits à pain, qu'il a réduits en une pâte, délayée dans de l'eau, rempli de cette espece de gelée une coquille de noix de coco, & la présente à son Excellence, qui prend ce rafraîchissement comme nous prendrions une glace, sans nous servir de cuiller. Le repas fini, le Chef se lave les mains & la bouche; & les coquilles de coco lavées bien proprement, sont emportées dans la corbeille avec tous les restes.

CES Infulaires mangent beaucoup & avec un appétit dévorant. La quantité de vivres qu'ils consomment en un repas est prodigieuse. « J'ai vu, dit M. Cook, un de ces Indiens, dévorer en un repas, deux ou trois poissons de la grosseur d'une perche; trois fruits à pain, chacun aussi gros que les deux points; quatorze ou quinze bananes, chacune longue de six ou sept pouces, & d'une grosseur proportionnée; & terminer ce re-

pas en avalant une quarte environ de fruit à pain, broyé & délayé dans de l'eau. Une si grande voracité paroît si extraordinaire & si peu vraisemblable, que je ne l'aurois pas rapportée sur mon seul témoignage, si MM. Banks¹, Solander & d'autres n'eussent été témoins oculaires de ce fait ».

Il est bien surprenant que ces Indiens, qui aiment beaucoup la société & particulièrement celle des femmes, se privent, à table, des plaisirs dont jouissent toutes les autres nations policées & sauvages. Les repas, qui dans toutes les contrées du monde, rassemblent les familles & les amis, séparent ici les hommes. C'est là une singularité inconcevable. Ils mangent seuls, disent-ils, parce que cela convient. Mais pourquoi cela convient-il ? C'est ce qu'ils ne peuvent expliquer. On pourroit croire que la superstition seule a pu donner naissance à cette coutume bizarre ; mais ils assurent le contraire.

LES Anglois n'ont jamais pu engager les femmes à manger avec eux à table ; & souvent elles se retiroient cinq ou six dans l'appartement des domestiques, où elles mangeoient avec plaisir ce qu'elles trouvoient ; & s'il arrivoit que quelqu'un les surprit à faire ce furtif repas, elles n'en paroissent pas déconcertées. Elles refusoient rarement de manger dans le ~~table~~ à tête ; mais alors elles exigeoient qu'on leur promît de garder le secret.

ILS sont dans l'usage, même entre freres & sœurs, d'avoir chacun à part, une corbeille qui contient les vivres & les apprêts du repas. Dans les premières visites qu'ils firent aux Anglois, chacun apportoit sa corbeille, & lorsqu'on alloit se mettre à table, ils sortoient du fort, s'asseyoient sur le premier gazon, chacun de son côté, & prenoient ainsi leur repas, sans s'adresser une seule parole.

LES femmes ne s'abstiennent pas seu-

lement de manger avec les hommes, & des mêmes mets, leurs vivres sont encore préparés séparément par des domestiques, qui déposent les mets sous un hangard dressé à cette fin, & viennent les servir à l'heure des repas, devant leurs Maîtresses.

MAIS ces mêmes femmes, qui se sont constamment refusées aux invitations que leur faisoient les Anglois, de manger à leur table, les ont quelquefois priés de manger avec elles dans leurs maisons. Dans les fréquentes visites qu'ils leur faisoient, il leur est souvent arrivé de manger avec elles dans la même corbeille, & de boire dans la même coupe. Mais les vieilles paroissoient offensées de ces libertés; & s'ils touchoient à leur provision ou à leur corbeille, elles jettoient au loin ce qu'il y avoit dedans, avec un air d'indignation.

C'EST un usage assez général parmi ces Insulaires, à l'exception du bas peuple, de dormir après leur dîner. Ils sont d'une

extrême indolence ; leur grande occupation est de passer de la table au lit. Les vieillards sont un peu moins paresseux , & les jeunes gens sont naturellement éveillés par l'activité & le feu de leur âge.

LES amusemens de ce peuple , comme on a déjà pu le voir , sont la musique , la danse , la lutte ; ils se font aussi quelquefois des défis sur leur habileté à tirer de l'arc & à lancer une javeline. Le prix est pour celui qui fait voler une flèche à la plus grande distance , & qui lance une javeline le plus près du but. La javeline ou pique , a neuf pieds de longueur , & le but est dans un éloignement d'environ soixante pieds.

LA flûte & le tambour sont leurs seuls instrumens de musique. Les flûtes , qui sont faites d'un morceau de bois de bambou , n'ont que deux trous , comme on l'a observé ; & ne peuvent par conséquent , rendre que quatre notes. Sur ces trous , ils appliquent le premier doigt

de la main gauche, & celui du milieu de la main droite.

LES tambours sont des blocs de bois de forme cylindrique, vuidés dans l'intérieur, solides à un bout, & couvert à l'autre, d'une peau de requin : ce n'est pas avec des baguettes, mais avec leurs mains qu'ils battent sur ces tambours, & ils ont l'art de former des accords avec deux de ces instrumens, qu'ils accompagnent de leurs chants.

ILS sont dans l'usage d'éclairer leurs maisons dès qu'il fait nuit, jusqu'au moment de se coucher. Pour se procurer cette lumière artificielle, ils font des chandelles avec une espece de noix oléagineuse. Ces noix dont on ne prend que la pulpe, enfilées dans des brochettes de bois, brûlent successive-ment & répandent une clarté assez brillante.

DÈS leur plus tendre jeunesse, ils font un continuel exercice de la danse, qu'ils aiment avec passion. La danse ap-

pellée *Timorodée*, est celle qu'ils affectionnent le plus, & qu'exécutent les jeunes filles, quand elles se trouvent huit ou dix ensemble : elle est accompagnée de diverses inflexions de corps, de gestes comiques, & d'attitudes lascives ; mais ni l'indécence des postures, ni la rapidité des mouvemens ne leur font perdre un instant la mesure. Une singularité remarquable est que cette danse lubrique au-delà de l'imagination, n'est permise qu'aux jeunes filles, qui ne sont pas encore initiées aux mystères de l'amour.

DANS un pays où l'influence du climat, les chants, la danse & la séduction de l'exemple rappellent à chaque instant, les douceurs de l'amour, & invitent à s'y livrer, on ne doit pas supposer que la chasteté soit mise au rang des vertus. On pourroit même s'attendre que les filles, qui, libres d'écouter le penchant de leur cœur, se livrent sans scrupule à tous ceux qui sollicitent

leurs faveurs, sont offertes aux étrangers, soit comme une récompense, soit comme un gage de l'estime qu'on veut leur témoigner ; & que les infidélités des femmes envers leurs époux, ne sont guères autrement punies que par des reprimandes, ou une légère correction, comme cela est effectivement vrai : mais ce peuple est parvenu à un degré de sensualité & de dissolution inconnu à toutes les autres nations du monde, & que l'imagination a peine à concevoir.

LES principaux de l'Isle, de l'un & de l'autre sexe, ont formé entr'eux une société qui annonce l'extrême corruption des mœurs & la licence la plus effrénée. Les femmes associées deviennent communes à tous les hommes. Le desir de rendre le goût des plaisirs plus piquans & plus vifs par la fréquence du changement, est le seul objet qu'on s'y propose.

LES Insulaires donnent à cette société, le nom d'*Arreoy* ; les membres

ont de fréquentes assemblées; & personne n'y est admis que les Associés. Les hommes s'y amusent à la lutte ou à d'autres exercices agréables, & les femmes y dansent la Timorodée avec tous ses agrémens; c'est-à-dire, qu'elles accompagnent cette danse des attitudes les plus voluptueuses & des postures les plus lascives. Cette lubricité a pour but d'irriter les desirs des hommes qui se livrent publiquement à tous les excès que peuvent inspirer des passions sans frein.

MAIS l'ivresse continuelle des plaisirs des sens, n'est que le moindre mal : ces associations ont des suites bien plus criminelles. Si par hazard quelque femme devient grosse, ce qui dans ce train de vie arrive bien moins fréquemment que si elle vivoit avec un seul homme, elle se fait avorter, pour ne pas interrompre le cours de ses prostitutions, & n'apporter aucun embarras au pere. Il arrive néanmoins quelquefois qu'une femme qu'un penchant irrésistible aux plaisirs,

a portée à entrer dans cette société, lorsqu'elle devient mere, voudroit le surmonter, étant sollicitée par ce sentiment d'affection que la nature inspire à toutes les créatures pour la conservation de leurs fruits; mais dans ce cas même, il ne lui est pas permis de conserver les jours de l'enfant, à moins qu'il ne se trouve un homme qui veuille l'adopter & s'en déclarer le pere. Mais la suite de cette adoption est que ce couple, censé avoir pris des engagements réciproques l'un envers l'autre, est exclu de la société, sans pouvoir jamais prétendre aux plaisirs & aux prérogatives de l'Arreoy. La femme est dès lors distinguée par le nom de *Whaunow-now*, faiseuse d'enfans; reproche humiliant, qui lui fait perdre toutes ses liaisons avec tout ce qu'on appelle à Otahiti les gens du bon ton, ou de la bonne compagnie.



CHAPITRE XVII.

*Manufactures; construction des bateaux;
navigation.*

Si la nécessité est la mere de l'invention, dit M. Cook, on ne peut pas supposer que dans une contrée où la nature libérale, répand ses dons avec profusion, les hommes fassent de grands efforts de génie; cependant, on voit à Otahiti, des productions de l'art, qui, si l'on fait attention que les habitans n'ont point le secours de nos outils, font honneur à leur intelligence & à leur industrie.

La manufacture des étoffes singulières qui composent leurs habillemens, n'est pas le moindre de leurs arts. M. Cook, persuadé que dans leur manière de faire & de teindre ces étoffes, il y a des particularités très-instructives pour les fa-

briquans de la Grande-Bretagne, s'est attaché à en donner une exacte description. On va en juger par les détails.

ILS ont trois sortes d'étoffes ; elles sont faites de l'écorce de trois différens arbres : le mûrier Chinois, l'arbre de pain, & le figuier sauvage des Indes Occidentales.

L'ÉTOFFE la plus fine & la plus blanche est celle qui se fait avec l'écorce du mûrier Chinois ; c'est-à-dire, du mûrier dont les Chinois font le papier. Les Insulaires nomment cette étoffe *Aouta* : elle est particulièrement celle qui sert aux vêtemens des principaux de l'Isle. Elle est susceptible d'une superbe teinte écarlate.

LA seconde espece reçoit des naturels le nom de *Ooroo*. Elle est moins blanche, moins douce, & inférieure en qualité à la première. Elle se fait avec l'écorce de l'arbre de pain ; & elle sert généralement à habiller le commun peuple.

UNE troisième sorte, qu'on tire du figuier sauvage des Indes Occidentales ou d'un arbre qui lui ressemble, est rude & grossière; elle a la couleur du papier gris le plus sombre. Cette dernière espèce, moins agréable à l'œil & au toucher, est la plus estimable, parce qu'elle résiste à l'eau, qualité que n'ont pas les deux autres. Les pièces de cette dernière étoffe, qui est la plus rare & la plus utile, sont d'ordinaire parfumées; les Chefs en font faire leurs habits du matin.

Tous ces arbres, comme on peut le croire, sont soigneusement cultivés, particulièrement le mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres qu'on tient en valeur; mais cet arbrisseau, dès qu'il a six ou huit pieds de haut, & que sa tige est devenue un peu plus grosse que le pouce, n'est plus propre au même usage. Son plus grand degré de perfection est qu'elle soit très-menue, droite & sans branches. Les Insulaires

en arrachent donc très-soigneusement les feuilles, sitôt qu'il y a quelque apparence qu'elles pourroient produire des branches.

MAIS les diverses étoffes tirées de ces trois différens arbres, sont fabriquées de la même manière. Il suffira donc de décrire le procédé de la plus fine, qui se fait avec le mûrier.

QUAND les arbres sont de la grosseur convenable, on les arrache, on en ôte les branches & on en coupe les racines & le sommet. En fendant les jeunes tiges dans leur longueur, on les dépouille aisément de leur écorce; & lorsqu'on en a une certaine quantité, on la porte au premier ruisseau pour la faire rouir, & on l'assujettit dans l'eau avec des pierres, pour l'empêcher de surnager.

LORSQU'ON suppose qu'elle a éprouvé un degré suffisant de rouissage, des servantes viennent à ce ruisseau, se débarrassent & s'asséient dans l'eau, pour

séparer de l'écorce, la verdure de sa surface extérieure. Pour faire cette opération, elles étendent l'écorce sur une planche unie, & avec une coquille, que nous nommons *langue de serpent*, elles ratissent la surface extérieure de l'écorce pour en ôter le verd, la trempant continuellement dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste que les fibres les plus fines de l'écorce intérieure.

L'ÉCORCE ayant reçu cette préparation dans l'après-midi, on l'étend le soir sur des feuilles de bananier. La maîtresse de la maison préside à cette partie de l'ouvrage; ce qui feroit croire qu'il a quelques difficultés dans l'exécution. Ces écorces sont couchées sur une étendue de cinq ou six toises, l'une à côté de l'autre jusqu'à la largeur d'un pied, & l'on met deux ou trois couches l'une sur l'autre. On a soin que chaque lit soit d'une égale épaisseur dans toute son étendue; & s'il arrive que l'écorce soit plus mince en quel-

qu'endroit d'un lit que dans le reste, on recouvre cet endroit d'une écorce plus épaisse en formant le lit suivant. On la laisse dans cet état jusqu'au lendemain, que l'eau qu'elle contenoit est égouttée ou évaporée, & que les divers fibres s'unissent de manière que chaque couche puisse se lever d'une seule piece.

ELLE est alors emportée & étendue sur le côté uni d'une piece de bois préparée à cette fin, où étant battue, elle devient glutineuse & acquiert la viscosité d'une pâte ferme. L'instrument dont les femmes se servent pour battre cette écorce est un morceau de bois très-compact & très-dur, équarri & rayé sur les quatre faces. Cet instrument, qui, sans y comprendre le manche, a douze ou quinze pouces de longueur sur trois pouces d'équarrissage, ressemble pour la forme à ces cuirs quarrés sur lesquels on passe des razors, avec cette différence, qu'il a un manche plus

long : mais les rainures ne sont pas également larges & profondes sur les quatre faces. Celle dont on fait d'abord usage n'a que dix* de ces rainures ; la dernière en a environ soixante. Cette dernière laisse une cannelure sur l'étoffe qui s'étend & s'amincit sous les coups du maillet, à-peu-près de la même manière que l'or se forme en feuilles sous le marteau. L'écorce ainsi battue forme une étoffe propre pour l'usage.

ON rend quelquefois cette étoffe beaucoup plus mince , en continuant de la battre avec le côté du maillet où se trouvent les plus fines rainures, observant de la doubler à mesure qu'elle s'amincit sous les coups. On lui donne alors le nom d'*Hoboo*. Elle est presque aussi mince que la mouffeline , & après avoir été exposée à l'air, elle devient très-blanche : mais elle acquiert un plus grand degré de blancheur, si lorsqu'elle a été portée , on la fait laver & rebattre de nouveau, Cette dernière

façon la rend aussi plus douce & plus moëlleuse.

ON sent bien que cette étoffe doit varier pour les différens degrés de force & de finesse, en proportion de ce qu'elle a été plus ou moins doublée & plus ou moins battue. L'autre sorte d'étoffe admet les mêmes variétés en raison de son *battage* : mais ces deux especes diffèrent entr'elles par la matière dont elles sont faites. On attend que l'arbre de pain soit beaucoup plus gros & plus long que le figuier sauvage, pour le dépouiller de son écorce. Le procédé est ensuite le même.

LORSQU'ON veut laver cette étoffe après l'avoir portée, on la laisse tremper dans un ruisseau, où elle est assujettie par des pierres, comme la première fois. On la retire de ce routoir pour la tordre & l'épreindre doucement. On peut alors en mettre plusieurs pièces l'une sur l'autre pour n'en faire qu'une en employant le mail-

let. Immédiatement après avoir été battue, elle est un peu roide & comme si elle eut été empesée ; mais à mesure qu'on la porte, elle devient plus douce, plus molle & plus agréable au tact.

IL arrive quelquefois que l'étoffe se brise sous les coups du maillet ; mais le dommage se répare aisément en y collant une piece avec de la glue faite de la racine de salop, plante que les Insulaires désignent sous le nom de *Pea*. Cette piece est mise avec tant de propreté, qu'il est impossible de s'en apercevoir. Cette étoffe, dont les qualités sont d'être douce, moëlleuse & fraîche, a le défaut d'être perméable à l'eau comme le papier, & de se déchirer presque aussi aisément.

LES principales couleurs dont ils la teignent sont le rouge & le jaune. La couleur rouge est d'une grande beauté ; elle est même si brillante & si fine, que la plus belle écarlate d'Europe est

celle qui en approche le plus. L'imitation la plus parfaite qu'en put faire le Peintre d'histoire naturelle au service de M. Banks, fut avec un mélange de vermillon & de carmin. Leur couleur jaune a aussi de l'éclat ; mais elle n'est pas supérieure à celle qu'on fait en Europe.

CETTE belle couleur rouge se fait par le mélange du jus de deux végétaux, qui, pris séparément, n'ont pas la plus légère tendance à ce rouge : l'un est une espece de figuier appelé *Matte* par les Insulaires, & l'autre est le *Cordia sebestina*, qu'ils nomment *Etou*. Les fruits du figuier & les feuilles du cordia sont employés à faire cette couleur précieuse.

LE fruit du figuier n'est pas plus gros qu'une groseille. On tire de chacune, en en brisant la queue de très-près, une goutte de liqueur laiteuse, assez ressemblante au jus de nos figues, dont l'arbre est une espece. Les femmes re-

cueillent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de noix de cacao. Pour préparer un quart de septier d'eau de noix de cacao, il faut employer entre trois & quatre quarts de ces petites figues.

APRÈS en avoir préparé une quantité suffisante, on trempe dans cette liqueur les feuilles du cordia, qu'on étend, ainsi humectées, sur des feuilles de bananier, & l'on a soin de les retourner jusqu'à ce qu'elles aient le degré de flaccidité nécessaire pour les épreindre doucement en augmentant graduellement la pression, mais de manière à ne pas les rompre. A mesure que leur flaccidité s'accroît & qu'elles deviennent spongieuses, on les imbibe d'une plus grande quantité de liqueur. En cinq ou six minutes de temps, la couleur commence à paroître sur les veines des feuilles; & en dix ou douze minutes, elles en sont parfaitement imprégnées. On les presse alors avec toute

la force qu'on peut y mettre, & l'on passe en même tems la liqueur qui en est exprimée.

Ils passent cette liqueur dans un tissu membraneux qui ne contient que les fibres d'une plante qu'ils nomment *Moo*, & qu'ils ont dégagé de l'écorce & de la substance solide par le froissement. La liqueur contenue dans les feuilles du cordia, enveloppées dans ce tissu, passent à travers par la compression. Comme ces feuilles ne sont pas succulentes, on n'en retire guères d'autre liqueur que celle dont on les a imbibées; mais après la première compression, on les impregne de nouveau, & l'on continue d'en exprimer ainsi la liqueur qu'on a d'abord préparée, jusqu'à ce qu'elle commence à ne plus s'y teindre dans le même degré. On jette alors les feuilles qui ne sont bonnes à rien, mais l'on conserve le moo, que la liqueur, en passant à travers, a profondément coloré, & dont on se

sert comme de pinceaux pour répandre la couleur sur l'étoffe.

ILs sont assez dans l'usage de ne teindre que les bordures des étoffes minces, & dans toute leur étendue celles qui ont plus de force & d'épaisseur. Leur manière de teindre n'est pas de tremper l'étoffe dans la couleur, mais de la répandre ou de l'appliquer d'un seul côté avec les fibres du moo. M. Cook observe à ce sujet qu'il a vu des pieces qui paroissent avoir été trempées dans la teinture, & que la couleur n'en avoit pas la même richesse & le même lustre que lorsqu'elle est appliquée.

IL est très-probable que la feuille du cordia, dont on se sert dans ce procédé, donne à cette teinture la finesse & l'éclat ; mais le jus des figues produit un rouge par son mélange avec la tournefort, ou le *convolvulus* du Brésil, ou avec une espece de morelle. Du mélange de ces diverses plantes & de leurs

différentes proportions , ces Indiens forment des teintures dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

NÉANMOINS la meilleure & la plus brillante de ces couleurs n'est pas d'une beauté durable. Peut-être seroit-il possible de trouver le secret de la fixer , si l'on prenoit la peine de faire quelques expériences sur cet objet. Des recherches sur les qualités inconnues & qui pourroient résulter du mélange d'un végétal avec un autre , conduiroient peut-être à des découvertes très-précieuses. Nos plus belles teintures devroient être des motifs d'encouragement pour faire de pareilles tentatives ; car , à l'inspection seule de l'indigo , de la gaude , du pastel , de la garance & de plusieurs autres plantes qui servent à faire des compositions rares & d'un grand prix , on ne pourroit jamais découvrir les couleurs qu'elles peuvent donner.

UNE singularité remarquable à Ota-hiti au sujet de cette belle teinture , c'est

que les femmes qui ont été employées à la préparer, conservent autant qu'elles peuvent sur leurs doigts ce rouge éclatant, comme un ornement.

LA teinture jaune est faite de la racine du *Morinda* à feuilles de citron, que les Indiens appellent *Nono*. On ratisse les racines, on les fait infuser dans de l'eau : après y avoir été quelque tems, on passe l'eau & elle est alors propre à teindre les étoffes qu'il faut plonger dans la teinture. Le morinda, dont le nono est une espece, mériteroit qu'on fit des recherches sur ses propriétés relatives à la teinture. Brown, dans son Histoire de la Jamaïque, parle de trois especes de morinda, dont il s'est servi pour teindre en brun ou en gris ; & Rumphius nous apprend que les habitans des Isles qui sont sur les côtes des Indes Orientales font usage du *Bancuda augusti folia*, qui ressemble beaucoup au nono, comme d'une drogue propre à fixer la couleur rouge ;

ge ; qualité qui lui est particulière.

CES Insulaires peignent aussi en jaune avec le fruit du *Calophyllum mophyllum* , qu'ils nomment *Tamanu* ; mais les Anglois n'ont eu aucune occasion de découvrir le procédé qu'ils employent pour en extraire cette teinture. Ils teignent encore en brun & en noir ; mais ces couleurs sont si indifférentes, qu'on n'a pas été curieux de connoître la méthode de les préparer.

L'ART avec lequel ces Insulaires font différentes especes de nattes, n'est ni moins curieux, ni moins intéressant que leur fabrique d'étoffe. Quelques-unes de ces nattes sont plus fines & meilleures à tous égards qu'aucune de celles que nous ayons en Europe. Les plus grossières leur servent de lit ; & des plus fines ils font des habits qu'ils portent dans des tems pluvieux.

CES belles nattes, dont il y a encore de deux sortes, ne se manufacturent qu'avec des peines infinies. Celle sur-

Tome I.

E e

tout qui se fait de l'écorce de l'*Hibiscus Tiliaceus* de Linnæus, que les Insulaires nomment *Poerou* : cette espece est aussi belle qu'un gros drap. L'autre sorte, qui est supérieure de beaucoup, à laquelle ils donnent le nom de *Vanne*, est blanche, lustrée, brillante, & elle est faite des feuilles d'une espece de *Pandanus*, appelée ici *Wharrou*. Ils ont d'autres nattes qu'ils nomment *Mocas* ; elles sont faites de diverses sortes d'herbes & de joncs ; ce qu'ils exécutent avec une adresse & une célérité surprenantes.

ILS ne sont pas moins habiles à faire des corbeilles & d'autres ouvrages d'osier. Ils donnent à leurs corbeilles mille différentes formes : on en voit d'une propreté admirable. Tous entendent parfaitement l'art de les faire, les femmes comme les hommes. Ils ont encore une merveilleuse facilité pour faire dans l'occasion & sur le champ des corbeilles & des paniers de feuilles de cacao-

tier. Les femmes s'en font souvent de petits chapeaux pour se garantir des rayons du soleil ; & cela leur coute si peu de soin & de peine , qu'elles les jettent aussi-tôt que le soleil se rapproche de l'horison.

DE l'écorce du poerou ils font des cordes de différente grosseur , depuis un pouce jusqu'à une ligne , & des filets semblables aux nôtres. Les fibres du cacaotier leur servent à faire des tresses dont ils composent de fortes liûres pour assurer , au défaut de clous , plusieurs pieces de leurs pirogues. Ces mêmes tresses sont aussi employées à faire des ceintures ; & avec l'écorce d'une espece d'alifier , qu'ils nomment *Erowa* , ils font les meilleures lignes du monde : elles leur servent à pêcher les poissons les plus forts & les plus vigoureux ; tels que des bonites & des albicores , qui rompoient en une minute nos lignes de soie , quoique d'une grosseur double.

ON voit chez eux une espèce de seine faite d'une herbe rude, & dont les feuilles ressemblent à celles du glaïeul. Ils treffent ces herbes & les attachent ensemble sans les serrer beaucoup, jusqu'à ce que le filet, dont la largeur est à-peu-près celle d'un grand sac, ait soixante ou quatre-vingt brasses de longueur. Ils tendent ces filets sur les bas-fonds où l'eau est tranquille; & leurs propres poids les assujettissent tellement sur le fond, qu'il est bien difficile aux poissons de ne pas s'y laisser prendre.

LEUR industrie paroît dans toutes les façons possibles de pêcher. Ils réussissent à faire des harpons de canne, armés d'un bois très-dur, dont ils savent se servir bien plus adroitement que nous ne faisons de nos harpons de fer; abstraction faite de l'avantage qu'ont les nôtres d'être attachés à une ligne; ce qui assure la prise du poisson dès que le harpon est entré, quoi-

qu'il ne fasse pas une blessure mortelle.

L'ART avec lequel ils font leurs hamçons est réellement un sujet d'admiration. Le travail en est tout aussi délicat que s'ils avoient le secours de nos outils. Ils en ont de deux sortes : les uns, qu'ils nomment *Wittée*, dont ils se servent pour pêcher à la ligne ; sont faits d'une très-belle nacre. Ils y attachent une touffe de soies de cochon ou de chien, à laquelle ils donnent la forme d'une queue de poisson. La ligne est d'écorce d'Erowa, & la perche de bois de bambou. Le pêcheur, pour assurer le succès de sa pêche, veille le vol de ces oiseaux qui suivent constamment les bonites quand elles nagent sur les bas fonds. Il est rare qu'en dirigeant sa pirogue sur de si fideles guides, il revienne sans avoir fait quelque prise. Ils en ont d'autres de toute grosseur, selon l'usage auxquels ils les destinent : ces derniers sont aussi de nacre ou de quelque autre coquillage de la

même consistance; les pointes n'en étant point barbelées, sont tournées en dedans pour produire le même effet. Il n'est point d'espece de poisson qu'ils ne réussissent à prendre avec ces divers instrumens de pêche.

L'INDUSTRIE des habitans ne se fait pas moins remarquer dans les constructions de leurs pirogues, que dans la charpente de leurs vastes maisons & l'architecture de leurs magnifiques tombeaux. Peut-être faut-il autant d'art & d'invention pour construire une de leurs grandes pirogues avec leurs outils, qu'en suppose la construction d'un vaisseau du premier rang en Europe, avec le secours de nos instrumens.

UNE herminette dont le tranchant est de pierre, un ciseau d'os humain, & c'est celui qui est entre le poignet & le coude, une rape de corail, & la peau d'une pastenague connue sous le nom de *glorieuse*, avec du sable de corail pour limer ou polir, composent le catalogue

des outils dont ils font usage pour bâtir des maisons, construire des pirogues, tailler la pierre, couper, fendre, graver & polir le bois.

LA pierre qui forme la lame de leurs herminettes, est une espece de *basalte* de couleur brune ou noirâtre & d'une dureté considérable. Ces herminettes sont de différente grosseur; celles qui servent à couper pèsent de six à huit livres; celles dont ils font usage pour graver sont légères : mais il est nécessaire d'aiguiser le tranchant des unes & des autres à chaque minute.

LA coupe des arbres est ce qu'il y a de plus difficile à exécuter avec des outils si imparfaits : aussi faut-il plusieurs jours d'un travail opiniâtre pour abattre un seul arbre. Avec les tiges, qu'ils fendent dans la direction du grain, ils font des planches de trois ou quatre pouces d'épaisseur. L'herminette sert à les polir.

LES pirogues ou bateaux de ces In-

fulaires peuvent se ranger en deux classes. Les bâtimens de la première sont nommés *Ivahahs*, & ceux de la seconde *Pahies*.

L'IVAHAH sert dans les petites excursions en mer : elle est à fond plat, & ses côtés sont droits.

LA pahie est employée pour les plus longs voyages : ses côtés arcqués au-dessus de la ligne de flotaïson, & droits au-dessous, forment avec la quille, creusée en gouttière, un fond à varangues aculées.

LES jvahahs sont toutes de la même forme, & ne diffèrent qu'en grandeur. Elles servent à divers usages. On en voit depuis dix jusqu'à soixante-dix pieds de longueur ; mais d'une largeur très-disproportionnée ; car celles de dix pieds de long, ont environ un pied de large ; & celles de soixante-dix en ont à peine deux.

DE ces jvahahs, les unes sont réservées pour les combats, les autres pour la pêche, & quelques-unes pour les voyages.

LES jvahahs, armées en guerre, sont les plus longues. L'avant & l'arrière en sont considérablement relevés en forme semi-circulaire, & particulièrement l'arrière, qui a quelquefois dix-huit pieds de haut, quoique le bâtiment n'en ait pas plus de trois.

LA manière de rendre la navigation de ces pirogues plus assurée, est d'en lier deux ensemble côte à côte, à trois pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Sur la largeur de la double pirogue, s'élève de l'avant, une plate-forme d'environ douze pieds de long & soutenue sur des poteaux haut de six pieds. Les combattans se tiennent sur ces échaffauds. Leurs armes sont la lance & la fronde; l'arc ne sert qu'à montrer leur adresse dans les jeux. Les rameurs sont au-dessous; ils reçoivent les blessés & les remplacent.

QUELQUES-UNES de ces doubles pirogues ont des plates-formes de bois

de bambou ou d'autre bois léger, dans toute leur longueur; & ce sont leurs bateaux de transport.

ENTRE les jvahahs, construites pour la pêche, il y en a depuis dix jusqu'à quarante pieds de longueur. Dès qu'elles ont vingt-cinq pieds, elles portent la voile.

• LES jvahahs destinées aux voyages, sont toujours accouplées. Elles ont, sur l'arrière, un pavillon d'une charpente très-légère, couvert d'un toit de roseaux. Cette chambre, longue de six ou sept pieds, sur une largeur de six, les met à l'abri de la pluie & du soleil, & leur fournit en même-tems un lieu propre à tenir leurs provisions sèches: il arrive aussi que leurs jvahahs de pêche sont doubles & à pavillon; mais cela n'est pas ordinaire.

IL est rare que celles qui sont au-dessous de vingt-cinq pieds, portent la voile. Il n'y a que l'arrière de ces pirogues qui soit courbe & relevé: le som-

met de la poupe se trouve toujours à cinq pieds environ , au-dessus de l'eau. L'avant est recouvert d'une planche , qui a quatre ou cinq pieds de faillie en dehors pour empêcher ces bâtimens de plonger dans l'eau , quand la mer est grosse.

LES pahies varient pour la grandeur , comme les jvalahs , & sont comme elles , très-étroites. Celle dont M. Cook mesura les proportions , avoit cinquante-un pieds de long , dix-huit pouces de large à son sommet , & trois pieds environ dans sa plus grande largeur. La coupe de sa carène forme donc à peu-près un triangle , dont les deux côtés se recourbent au-dessous de la ligne de flotaïson d'environ neuf pouces de part & d'autre , & se relèvent verticalement , pour former les plats-bords. Quelque longues que soient ces pirogues , il y a peu de différence dans les proportions de leur largeur.

LES pahies servent comme les jva-

hahs dans les combats ; mais elles sont principalement destinées aux voyages de long cours. Celles qu'on arme en guerre ont aussi une plate-forme pour mettre les combattans ; mais plus longue que celle des jvahahs, parce que leur construction les rend propres à soutenir un plus grand poids.

ON accouple ordinairement celles qui portent la voile. Entre ces bâtimens les meilleurs voiliers sont ceux d'une moyenne grandeur.

LES Indiens vont d'Isles en Isles avec ces pirogues, qui tiennent quelquefois la mer quinze jours de suite, & pour y demeurer plus long-tems, il ne leur manque que de pouvoir contenir l'eau & les provisions nécessaires.

QUAND ces légers bâtimens vont à la voile, sans être accouplés, on les rend moins sujets à chavirer, en plaçant un balancier sur l'un des côtés. Ce balancier consiste en une piece de bois portée sur deux traverses, qui ayant un

bout amarré sur la barque, s'étend en dehors, de ce même côté, de six à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue.

QUELQUES-UNS de ces bâtimens sont à un mât, les autres à deux, & toujours d'un seul jet. Ce mât n'a guère moins de vingt-cinq pieds, dans une pirogue de trente pieds de longueur. Il est orné à son sommet, d'une belle touffe de plumes, & il supporte une voile ordinairement d'un tiers plus longue. La voile est composée de nattes étendues sur un quarré-long de roseaux, dont un des angles est arrondi. Il n'est pas nécessaire de dire qu'étant ainsi assujettie, elle ne fauroit être ni risée ni ferlée. Dans un coup de vent, la seule ressource est de la couper; mais la mer, paisible dans ces heureux climats, expose peu les navigateurs à cet inconvénient.

DANS ces sortes de pirogues, les rames ou pagaies, dont on fait usage, ont un long manche & la palme plate: elles ressemblent assez à une pèle de four.

L'eau pénètre si aisément dans ces barques , qui ne sont presque jamais calfatées , ou dont le calfatage de fil de coco ou de cacaotier, n'est recouvert d'aucun enduit, qu'une personne doit être constamment occupée à la vider.

LES pahies, par leur longueur & la grande élévation de l'avant & de l'arrière , ont sur tous nos bâtimens à rames, un avantage marqué , pour s'approcher du rivage à travers les lames, débarquer à sec & se remettre en mer.

LA construction de la pahie ne diffère de celle de l'jvahah que par la courbure de son avant. Un arbre le plus long possible, creusé en forme de gouttière , fait le fond, ou si l'on veut, la quille du bâtiment & le commencement de la varangue aculée. La longueur entière de la quille n'est jamais composée que de trois arbres. Deux bordages suffisent pour les côtés. Le premier bordage , qui pose sur un des côtés de la gouttière , forme les façons de la pirogue. Le

second bordage , qui pose sur le premier , a d'abord une partie à peu-près semi-circulaire , qui forme le fort du bâtiment , ou sa plus grande largeur , qui se trouve être à trois pieds d'élévation au-dessus du fond , d'où il suit que ces bâtimens ont trois pieds de creux. Le reste du second bordage se relève ensuite perpendiculairement pour former une espece de lisse ou plat-bord.

ON peut donc concevoir cette pirogue divisée en trois plans par deux sections horizontales. Le premier est le fond ou la quille ; le second est fait de planches droites , longues de cinq pieds environ , & qui ont quinze pouces sur deux d'épaisseur ; le troisième est composé de troncs d'arbres creusés , comme on vient de le dire , pour former tout à la fois le fort & le plat-bord.

ON sent déjà que ce n'est pas une chose aisée , de faire séparément chacune de ces parties , sans le secours de la scie , du rabot , du ciseau , ou de quel-

ques autres outils de fer ; mais la grande difficulté est de les assembler, de les joindre & d'en faire un tout.

QUAND chaque piece en particulier est convenablement préparée , celles qui doivent composer la quille ou le fond de la pirogue, sont assemblées bout à bout en demi-cercle. Mais n'ayant point de clous pour assurer les deux écarts, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des trois pieces , & y passent de tresses de fibres de cacaotier, dont ils font de très-fortes liûres ; ils se servent de ces mêmes tresses pour coudre le premier bordage sur le fond ; & le second bordage avec le premier. Ces coutures sont faites avec un soin & une propreté qui rendent le calfatage inutile. Mais quelque fortes que soient les liûres , elles se pourrissent dans l'eau, ce qui oblige à renouveler les coutures pour le moins, une fois dans l'année.

DANS ces pahies, les Indiens font
jusqu'à

jusqu'à quarante lieues par jour. Ils communiquent entr'eux, à des distances très-considérables. Dans ces voyages, quelquefois de trois cens lieues, ils perdent toute terre de vue. Leur boussole est alors le soleil pendant le jour, & la position des étoiles dans la nuit. Ils distinguent par des noms, les constellations les plus remarquables; ils en connoissent le mouvement diurne dans les mois où elles sont visibles sur leur horizon, & savent avec beaucoup plus de précision que ne pourroient le croire nos Astronômes, le tems de leur apparition & celui où elles cessent d'être visibles pour eux. Ils ont aussi une exacte connoissance des phases de la lune, & des divers prognostics qui annoncent en mer les différens changemens de tems.





CHAPITRE XVIII.

*De quelques usages les plus intéressans;
du Langage , de la Religion & du
Gouvernement d'Otahiti.*

LA méthode que suivent les Otahitiens dans la division du tems, n'a pas été exactement connue des Anglois. Ils ont seulement observé qu'en parlant d'un tems passé ou à venir, ils se servoient toujours du terme *Malama*, qui signifie *Lune*. Après avoir compté treize de ces lunes, ils recommencent. C'est-là une démonstration, dit M. Cook, qu'ils ont une notion de l'année solaire; mais il n'a pu découvrir comment ils concilient treize mois, qu'ils disent être chacun de vingt-neuf jours, avec la durée d'une révolution apparente du soleil autour de la terre. Ils désignent chaque mois par un nom qui lui est propre;

& les treize mois par un nom collectif; mais dont ils ne se servent qu'en parlant des mystères de leur religion.

LE jour artificiel est sous-divisé en douze parties, chacune de deux heures: six appartiennent au jour naturel, & les six autres à la nuit. Ils calculent assez exactement ces divisions, par la hauteur du soleil, tant qu'il est sur l'horizon; mais lorsqu'il est au-dessous, il n'y a guère que les plus instruits d'entr'eux qui puissent les deviner par la hauteur des étoiles.

DANS la numération, leur usage est de compter sur leurs doigts depuis un jusqu'à dix, quoiqu'ils aient un nom différent pour chaque nombre.

ILS comptent depuis dix, en répétant le nom de ce nombre, & en ajoutant un de plus: dix & un de plus, dix & deux de plus, &c. signifient onze, douze, &c. Ils ont une dénomination pour exprimer dix & dix de plus, une vingtaine. Ils continuent de compter par ces

vingtaines jusqu'à ce qu'ils en aient dix, qu'ils expriment encore par un nom collectif. Mais ils ne vont pas au-delà.

L'ESTIME des distances est chez eux beaucoup plus défectueuse que la numération. Ils n'ont pour l'énoncer qu'un seul terme qui répond à celui de brasse. En parlant des distances d'un lieu à un autre, ils s'expriment comme les Asiatiques, par le tems nécessaire pour s'y rendre.

LA langue de ces Insulaires, dont les mots ne sont presque composés que de voyelles, est, comme celle de tous les peuples qui vivent entre les tropiques, douce, flexible, chantante & facile à prononcer. Mais les noms ont rarement plus d'un cas, & les verbes plus d'un tems; ce qui annonce qu'elle est très-imparfaite.

LES connoissances qu'ils ont de la Médecine sont extrêmement bornées. Aussi est-il rare de rencontrer parmi eux des personnes infirmes. Ils attei-

gnent à la plus heureuse vieillesse, sans presque aucune incommodité. Les Prêtres sont les Médecins de l'Isle, & ils prétendent opérer la guérison des malades par des prières & des cérémonies.

LA religion de ces peuples, comme celle des autres nations, a ses mystères & renferme des contradictions apparentes.

COMME l'idée de génération présente celle de deux personnes, ils imaginent que toutes les choses qui sont dans l'univers, tiennent leur existence de l'union de deux Êtres supérieurs.

TAROATAIHETOOMOO, est le nom de la Divinité suprême, l'un des deux premiers Êtres ; l'autre, qu'ils supposent être une roche, reçoit le nom de *Tepapa*. Une fille fut le fruit de leur première union. Cette fille est l'année qu'ils nomment *Tettowmatatayo*. Ayant eu commerce avec son père, elle engendra les mois ; & ces mois, qui ne tardèrent pas à s'accoupler, donnèrent naissance aux

jours. Mais les étoiles leur ont paru des productions immédiates du premier couple ; ils pensent néanmoins que ces étoiles, sur-tout celles de la première grandeur , ont eu entr'elles des liaisons qui ont donné l'être à cette fourmillière de petites étoiles amoncelées & qu'on distingue à peine dans le firmament. Ils portent à peu-près le même jugement des différentes especes de plantes.

TAROATAIHETOOMOO & Tepapa , voyant la terre se couronner d'une riantte verdure, & le ciel se peupler d'une légion de brillantes étoiles , admirèrent leur ouvrage , & ne se reposèrent pas. Ils se mirent à faire des Dieux, & bientôt ils en eurent des pépinières. Les Indiens connoissent très-particulièrement une race de ces Dieux subalternes ; à laquelle ils donnent le nom d'*Eatoua*.

DANS des tems très-reculés, deux Eatouas habitèrent la terre, & de leur union conjugale sortit le premier hom-

me. Au moment de sa naissance, ce premier homme, qui est leur ancêtre commun, étoit rond comme une boule. Sa mere qui l'affectionnoit, ne put se résoudre à le laisser vivre sous cette forme; elle lui tira avec soin, tous les membres, & réussit à lui donner la taille & le port que depuis il a toujours conservés. Ils désignent sa forme actuelle, par le mot d'*Eothe*, qui veut dire, *fini*.

L'HOMME naturellement porté par cet instinct qu'ont tous les êtres, de propager leurs espèces, ne trouvant point de femelle, jouit de sa mère, & en eut une fille. C'étoit-là un trésor qu'il ne négligea pas. Ses nouvelles amours ne produisirent que des filles pendant plusieurs générations. Il eut enfin un fils, qui s'unit avec ses sœurs pour peupler la terre.

LES deux premiers auteurs de la nature, outre leur fille Tettomatatayo, eurent encore un fils, appelé *Tane*. Ils donnent à Taroataihetoomoo, le nom

fastueux d'Auteur des tremblemens de terre ; mais leurs prières sont généralement adressées à Tane, qui, dans leur opinion, se mêle beaucoup des affaires humaines.

LEURS Dieux subalternes, les Etoua, forment une race nombreuse, composée de deux sexes. Les mâles sont vénéérés par les hommes, & les femelles reçoivent les prières & les hommages des femmes. Chaque sexe a des Morais auxquels l'autre sexe n'est pas admis ; mais il y a quelques Morais communs à l'un & à l'autre. Les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux sexes. Mais chacun a ses Prêtres particuliers ; car les Prêtres d'un sexe ne peuvent pas officier pour l'autre.

L'IMMORTALITÉ de l'ame est un de leurs dogmes, ou du moins son existence dans un état séparé ; & là, sont deux situations de différens degrés de bonheur, qui ont quelque analogie avec un paradis & un enfer. Ils nomment l'état de la plus

grande félicité, *Tavirua l'eraï* ; l'autre *Tiahoboo*. Ils ne considèrent cependant point cette autre vie comme des lieux de récompenses & de punition ; mais comme un nouveau séjour où les hommes doivent se retrouver dans deux différentes classes. La première , où l'on jouira du plus haut degré de bonheur , est réservée pour les Chefs, & pour tout ce qu'on appelle *gens du bon air*. La seconde est pour ces hommes qui ont arrosé la terre de leurs sueurs, & pour toute cette foule qu'on nomme *peuple*. Ils n'imaginent point que les actions commises pendant la vie, puissent influer en rien sur leur état futur , ni qu'elles parviennent à la connoissance de leurs Dieux , trop occupés de leur propre félicité pour se remplir l'esprit des sottises humaines.

LEUR religion n'a, comme il est évident, aucune influence sur leurs mœurs ; elle est désintéressée, & le culte qu'ils rendent aux Dieux, vient de

l'humble sentiment de leur infériorité, & de la haute opinion qu'ils ont conçue de ces Êtres, que leur imagination décore d'une foule de perfections.

LA Prêtrise est héréditaire. La classe des Prêtres, désignés sous le nom général de *Tahowa*, est très-nombreuse. Elle est composée de personnes de tous les rangs. Le Chef est pour l'ordinaire, un jeune homme d'une famille d'un rang supérieur. Il marche presque à l'égal des Rois; il est du moins, après la Majesté, le personnage qui obtient le plus d'égards & de respects.

Parmi ces Insulaires, les Prêtres sont ceux qui ont le plus de connoissances & de lumières. Leur étude principale est celle de la religion. Ils sont très-versés dans les choses divines. Ils ont une connoissance exacte des noms & du rang de tous les Dieux, depuis la première paire qui a décoré & peuplé l'univers, jusqu'aux Déeses les plus subalternes. Ils sont sur-tout instruits des opi-

nions touchant l'origine des Êtres. Ces opinions ont été soigneusement conservées par la tradition, dans un ordre de sentences qu'ils apprennent, & dont ils répètent un nombre incroyable, quoique toutes composées de mots rarement usités dans le langage vulgaire.

NÉANMOINS les Prêtres sont supérieurs au reste du peuple dans la connoissance de la navigation & de l'astronomie. Le nom de Tahowa ne signifie rien de plus qu'un homme éclairé. Comme les Prêtres sont pris dans toutes les classes, chacun d'eux ne peut officier que pour la classe dont il a été tiré. Le Prêtre d'une classe inférieure n'est jamais appelé par les personnes d'un rang supérieur.

LE mariage, dans cette Isle, n'est qu'un engagement civil, que la religion ne consacre point. Cette union n'est fondée que sur l'agrément de deux personnes de sexe différent, où le Prêtre ne prend aucun intérêt. Les époux vi-

vent d'ordinaire en bonne intelligence; quelquefois ils se séparent d'un mutuel consentement; & dans ce cas, le divorce succède au mariage, sans causer aucun trouble.

LE Clergé, qui n'a imposé aucune taxe sur la bénédiction nuptiale, s'est réservé deux opérations qui sont d'un revenu considérable. L'une est le Tattooing; l'autre la circoncision; quoique ces deux choses ne soient point du tout liées à la religion. On connoît déjà le Tattooing; la circoncision n'a été adoptée que par des motifs de propreté. Elle ne se fait point par une amputation circulaire du prépuce, on le fend seulement sur la partie supérieure, pour empêcher sa contraction sur le gland.

Ces deux opérations ne peuvent être exécutées que par un Prêtre. La plus grande de toutes les disgraces seroit de n'être pas circoncis, & de n'avoir pas quelques raies d'un beau bleu foncé, piquées sur la peau, particulièrement sur

les fesses. Elles deviennent donc un droit considérable pour les Prêtres, qu'on paye avec joie, non pas conformément à une taxe; mais suivant le rang & la fortune des personnes.

LE morai, comme on l'a observé, est à la fois, un tombeau & un lieu consacré au culte religieux. En cela, ils ont une grande ressemblance avec nos temples. L'Indien n'approche de son morai qu'avec un air de révérence qui feroit rougir les Chrétiens, qui, sans aucun respect pour la Divinité qu'ils font profession de révéler, paroissent dans les Eglises, où ils devroient s'humilier & s'anéantir en sa présence, comme s'ils étoient dans un marché: cependant le Chrétien croit qu'il tient tout de la Divinité, & que tout ce qu'il est & ce qu'il sera jamais dépend d'une soumission entière à ses volontés; & l'Indien, qui pense ne devoir en attendre ni punition ni récompense, lui rend les hommages les plus profonds, & la plus humble adoration.

Si l'Indien paroît devant les autels , ou s'il y apporte une offrande , il se découvre jusqu'à la ceinture : ses regards , sa démarche , son attitude , tout en lui annonce un cœur humilié , & une disposition d'esprit , qui correspond à cette vénération extérieure.

Il seroit difficile , observe M. Cook , d'accuser ces peuples d'idolâtrie. Ils n'adorent point les ouvrages de leurs mains , ni même aucune partie visible de l'univers.

Tout ce qu'on pourroit regarder comme une espece d'idolâtrie dans ce peuple & dans ceux des Isles voisines , seroit le respect qu'ils ont pour certains oiseaux , & sur lesquels ils ont des notions superstitieuses à l'égard de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils leur donnent le nom d'*Eatoua* , & se garderoient bien de leur faire le moindre mal. Mais ils ne leur demandent rien , & ne font en leur présence aucun acte d'adoration.

IL n'est pas trop aisé de dire quelle est la constitution d'un peuple qui, n'ayant point l'art d'écrire, ne peut pas avoir un corps de loix. On ne peut donc pas assurer, dit M. Cook, s'ils vivent sous une forme de gouvernement régulier. Mais il y a parmi eux une subordination établie, qui ressemble beaucoup à l'état où se trouvoient les nations de l'Europe, sous le gouvernement féodal; gouvernement inique, où quelques brigands pouvoient commettre en liberté, les excès les plus licentieux, & où le reste de la nation demeurait courbé sous un joug de fer.

LES différens ordres qui composent la société, sont l'*Erai-rahie*, terme qui répond à celui de Roi; l'*Earee*, Baron; *Manahouni*, Vassal; & *Toutou*, Vilain.

OTAHITI étant composé de deux péninsules, qui ont chacune leur gouvernement, & leurs Chefs, il s'y trouve deux Rois, ou deux *Earee-rahie*. Cha-

cun de ses Souverains est traité avec un grand respect par les personnes de tous les rangs ; mais ils ne paroissent pas revêtus d'autant d'autorité que les Earees dans leurs propres districts. Il est bien singulier que les Anglois , pendant leur séjour dans cette Isle , n'aient pas vu une seule fois le Souverain de la grande péninsule.

LES Earees sont Seigneurs d'un ou de plusieurs districts, dont chacune des péninsules est composée. Le nombre de ces districts est de cent environ, dans l'Isle entière ; & chacun est divisé en plusieurs parties, que tiennent en fiefs les Manahounies , qui relèvent des Barons.

LA dernière classe , qu'on nomme *Toutou* , n'est composée que de serfs , qui sont dans le même état de bassesse & d'abjection que les vilains, sous le gouvernement féodal. Ils sont chargés des travaux les plus pénibles, cultivent les terres sous les Manahounies, vont
chercher

chercher l'eau & le bois, préparent les viandes pour la table, sous les ordres & l'inspection de la Maîtresse de la maison, & ce sont eux encore qui doivent faire la pêche.

LES Earees tiennent chacun une espèce de Cour : ils ont toujours à leur suite un grand nombre de jeunes gens de famille, chargés de porter les ordres & d'expliquer les intentions de leurs Maîtres. La Cour la plus brillante & la plus nombreuse de tous ces Barons, étoit celle de Tootahah; mais cela devoit être, puisqu'il avoit la Régence du Royaume, & qu'il administroit le gouvernement au nom d'Outou son neveu Earee-Rahie d'Obereonoo.

LE fils du Baron ou Earee, succède comme celui du Souverain, aux titres & aux honneurs de son pere, au moment de sa naissance. Ainsi, il arrive qu'un Baron, qui, la veille étoit appelé Excellence, & qu'on n'approchoit qu'en se découvrant le corps jusqu'à la

ceinture, est réduit le jour suivant, si la femme accouche dans la nuit d'un garçon, à l'état de simple particulier; toutes les marques de respect sont à l'instant transférées au fils; le pere n'est plus que son Administrateur, & ne continue de prendre connoissance des affaires que jusqu'à ce que le fils arrive à la majorité. Cette coutume singulière n'a sans doute pas eu une influence moins directe sur l'établissement de leur Arreoy, que l'attrait des plaisirs d'une voluptueuse ivresse.

DANS la guerre, lorsqu'on est menacé d'une descente, chaque district est obligé de fournir un certain nombre d'hommes, qui marchent à la défense commune sous les ordres de l'Earee. Toutes ces troupes rassemblées forment un corps de six mille six cents quatre-vingt combattans.

DANS ces occasions, les forces réunies de chaque péninsule sont commandées par l'Earee-Rahie. Les diffé-

rends qui surviennent entre deux Earees sont décidés par leurs vassaux, sans troubler la tranquillité générale.

LEURS armes sont la fronde, dont ils se servent avec adresse; la javeline; c'est une pique armée d'un éguillon de requin, & une massue ou un bâton d'un bois dur & pesant. Ainsi armés, ils combattent avec opiniâtreté & d'une manière cruelle; ils tuent les hommes, les enfans, & même les femmes qui tombent sous leurs coups durant le combat, & quelques heures après, jusqu'à ce que la fureur qui les anime soit calmée. Leurs passions sont d'une extrême violence; mais de peu de durée.

Sous une forme de gouvernement, où le nom d'homme est en deshonneur, on ne doit pas s'attendre que la justice distributive, soit régulièrement administrée. Mais les crimes sont nécessairement rares dans une contrée où il y a peu d'opposition d'intérêts, en conséquence de la liberté qu'a chaque parti

culier de se livrer à ses goûts , & de satisfaire ses passions.

L'USAGE de la monnoie leur étant absolument inconnu , leur cupidité n'est pas enflammée par le desir de posséder ce signe représentatif de toutes les richesses , qui chez les Nations policées , est la source commune d'une infinité de crimes.

L'ADULTÈRE & le vol pourroient troubler l'ordre public ; mais leurs mœurs doivent rendre l'un & l'autre extrêmement rares.

L'ISLE ne paroît rien produire , à l'exception de quelques belles perles , dont on puisse faire un article de commerce. Comme elle n'offre autre chose que des rafraîchissemens , si l'on vouloit en faire un lieu de relâche pour les navires qui traversent la mer du Sud , il seroit à propos , pour répondre à cet objet , d'y transporter des brebis , des chèvres , des bêtes à cornes , & des semences des végétaux les plus utiles , qui , sur ce sol

fertile , situé sous un des plus heureux climats de la terre , prospéreroient admirablement. Les chaleurs n'y sont pas importunes : les vents d'Est n'y régissent pas constamment ; on y jouit quelquefois trois jours de suite des vents frais du Sud-Ouest , & quelquefois même des vents du Nord-Ouest.

LES marées sont ici moins considérables qu'en aucune autre partie du monde. Dans les syzygies , les eaux ne montent pas au-dessus de dix ou douze pouces. On a trouvé d'après le résultat d'un grand nombre d'observations , que l'aiguille aimantée y déclinait vers l'Est , de quatre degrés quarante-six minutes.





CHAPITRE XIX.

Description de quelques Isles situées dans le voisinage d'Otahiti ; détails intéressans sur les mœurs des Insulaires.

LES Anglois se proposèrent de reconnoître différentes Isles qui n'en sont pas fort éloignées , & dont Tupia , qui s'étoit embarqué avec eux , leur avoit déjà fait la description. Dans ce dessein , ils firent d'abord voile à une petite Isle qu'ils avoient apperçue du sommet d'une montagne d'Otahiti.

LES naturels donnent à cette Isle le nom de *Tethuroa*. Ce n'est exactement qu'un groupe de sept petits rochers. Elle n'a point d'habitans à résidence. Elle est fréquentée de tems à autre , par les Indiens des Isles voisines , qui y viennent faire la pêche. Elle est située à huit lieues , au Nord , demi-rumb

à l'Ouest de la pointe de Vénus.

CETTE Isle valoit peu la peine de s'y arrêter, ils en partirent pour se rendre à Huaheine, qu'on savoit être aussi grande & aussi peuplée qu'Otahiti. En deux jours de navigation, ils arrivèrent sur la côte occidentale, & mouillèrent dans une petite baie; mais excellente, que les habitans nomment Owharre.

LE vaisseau n'étoit pas encore à l'ancre, que quelques pirogues se détachèrent du rivage pour le reconnoître. Elles en restèrent d'abord à une certaine distance, mais ayant bientôt apperçu Tupia, elles s'approchèrent. Dans une de ces pirogues étoient le Roi & la Reine de l'Isle. On les invita à monter à bord; & sur les assurances réitérées d'amitié, leurs Majestés s'y rendirent avec quelques Indiens.

LA structure du vaisseau les frappa d'étonnement & d'admiration. Tout ce qu'on leur montrait étoit pour eux autant de nouveaux sujets de surprise.

Mais satisfaits de considérer ce qui s'offroit à leur vue, ils ne firent aucune question. Le Roi s'étant un peu familiarisé, proposa à M. Cook de changer de nom, & prit le nom de M. Cook, à qui il donna celui d'Orée, qui étoit le sien.

CES Insulaires ressembloient à ceux d'Otahiti, dans leurs personnes, leurs habits, leur langage, & à tout autre égard, sinon qu'au rapport de Tupia, ils n'avoient pas le même penchant pour le vol.

LE vaisseau ayant été mis à l'ancre, MM. Cook, Banks, Solander, Monkoufè, Tupia, le Roi & les autres Indiens de sa suite, descendirent à terre. Ils y trouvèrent un grand nombre d'Indiens, assemblés sur le rivage, dans une de ces vastes maisons, dont on a donné la description en parlant de celles d'Otahiti.

TUPIA se découvrant jusqu'à la ceinture, s'assit & fit en présence du Roi,

un discours qui dura près d'un quart-d'heure. Dans le cours de sa harangue, il distribua à différentes fois, deux mouchoirs, une cravatte de taffetas noir, des grains de rassade, & quelques fruits, comme des présens aux Eatouas de l'Isle qui n'y jouent pas un rôle moins important qu'à Otahiti.

SA Majesté ne voulut pas se montrer moins généreuse à l'égard des Eatouas du vaisseau; sur le champ il y fit conduire un cochon, quelques fruits & deux petites touffes de plumes. Après ces formalités, qui annonçoient des dispositions de bienveillance, chacun se retira, & Tupia alla à un des morais, présenter une offrande & saluer les Dieux tutélaires du pays.

DANS une course que les Anglois firent le lendemain pour reconnoître la contrée, ils observèrent que les productions y sont exactement les mêmes qu'à Otahiti: le sol paroît y avoir le même degré de fertilité. Sur les montagnes le

roc y est calciné & l'argile y porte partout l'empreinte du feu. Les terrains moins élevés sont entre-coupés de prairies & de bosquets, & tout le plat-pays est couvert de plantations d'arbres de pain, de cocotiers, & de quelques autres arbres utiles.

LES échanges se firent avec beaucoup de lenteur. Les Insulaires n'acceptoient ce qui leur étoit offert qu'après avoir pris l'avis de quinze ou vingt autres. On eut d'eux beaucoup de fruits, neuf petits cochons & trois gros. Le Roi vint une seconde fois à bord, prendre congé des Anglois. On lui fit quelques présens qu'il promit de conserver avec soin.

L'ISLE d'Huaheine est située par les seize degrés quarante-trois minutes de latitude-Sud, & deux cens vingt-six degrés quarante-neuf minutes de longitude. Sa distance d'Otahiti est d'environ trente-une lieues dans la direction du Nord, cinquante-deux degrés vers

l'Ouest. Elle n'a guère moins de sept lieues de circuit. Sa surface est montueuse & inégale; & elle a une rade commode, où l'ancrage est sûr. Cette rade se trouve sur le rivage occidental, en dedans de la pointe septentrionale d'un récif qui borde ce côté de l'Isle. Dans le récif sont deux coupures, qui laissent aux vaisseaux un libre passage, à un mille environ l'une de l'autre. La plus large est celle qui est le plus au Sud; & sur son côté méridional, il y a une très-petite Isle sablonneuse.

HUAHEINE paroît être d'un mois plus tardive dans ses productions qu'Otahiti. M. Banks y trouva une douzaine de nouvelles plantes; il y observa quelques insectes & une espece de scorpion, qu'on ne voit point dans la première Isle.

LES Insulaires sont encore d'une taille plus élevée que les Otahitiens; ils ont l'apparence d'être aussi plus vigoureux, plus robustes; mais ils sont

beaucoup plus lâches & plus indolens : M. Banks ne put jamais engager aucun d'entr'eux à le suivre dans les montagnes. La moindre fatigue les excède , ils en font comme accablés.

CES hommes , les plus beaux & les mieux faits qu'on puisse voir , ont des femmes pleines de graces. Les belles Otahitiennes feroient forcées de leur céder le prix de la beauté. Les deux sexes paroissent généralement moins timides & moins curieux. On a déjà dit qu'abord du vaisseau , ils avoient été dans une admiration muette de tout ce qui frappoit leurs regards , sans marquer aucune curiosité de connoître les objets qui faisoient sur eux les plus vives impressions. Lorsqu'on tira un coup de canon , ils en furent saisis de frayeur ; mais ils ne tombèrent pas à la renverse comme les Otahitiens en pareilles occasions. C'est que ces Insulaires , dit M. Cook , n'avoient pas vu le Dauphin , & que les Otahitiens l'avoient

vu. Dans les uns , le bruit du canon reveilloit l'idée d'une destruction subite ; & pour les autres, il n'avoit de terrible, que l'apparence & le son : ils n'en connoissoient pas les effets.

UN de ces Insulaires , qui employoit toute son adresse à voler dans les poches des Anglois , fut surpris sur le fait. Cette action démentoit la bonne opinion que Tupia avoit donné du caractère général de ce peuple : cependant, une chose qui leur fait honneur , c'est qu'étant informés de ce qui s'étoit passé, ils désapprouvèrent hautement la conduite du voleur : sa faute ne demeura pas impunie ; à l'instant même, il reçut une correction sévère.

A sept ou huit lieues & au Sud-Ouest-quart-Ouest d'Huaheine, est une Isle considérable par son étendue, sa population, & dont le nom est *Ulietea*. Les Anglois arrivèrent le 20 Juillet sur la côte orientale de cette Isle. Une passe, dans le récif dont elle est bordée, les

conduisit dans une bonne rade , où ils laissèrent tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau d'un fond doux.

LES Insulaires leur envoyèrent à l'instant deux pirogues , chacune ayant à bord une femme & un petit cochon. Cette ambassade fut regardée comme un témoignage de paix & une marque de confiance des habitans. Les femmes & leur présent furent très-bien reçus ; on leur donna à chacune un clou & quelques grains de raffade , qu'elles acceptèrent avec beaucoup de joie.

TUPIA avertit les Anglois que s'ils séjournoient dans cette baie , ils devoient s'attendre à être attaqués le lendemain par les habitans d'une Isle voisine, Bolabola , guerriers redoutables , & qui avoient fait la conquête d'Ulietea. « Cet avis , dit M. Cook, qu'on va entendre dans le reste de ce Chapitre, qui contient les détails les plus intéressans , nous détermina à descendre à terre sans différer , pour mettre à profit le reste

du jour en reconnoissant la contrée ».

« JE débarquai avec MM. Banks , Solander , quelques autres personnes & Tupia , qui nous introduisit auprès des habitans avec les mêmes formalités qu'il avoit faites à Huaheine. Je fis ensuite planter le pavillon Anglois sur le rivage , & je pris possession de cette Isle & de trois Isles voisines, Huaheine, Otaha & Bolabola, au nom du Roi d'Angleterre ».

« NOUS nous avançâmes vers un grand Morai , qu'on nomme ici *Tapo-deboatea* , nous le trouvâmes différent de ceux d'Otahiti : l'enceinte étoit un mur de corail ; dans l'intérieur étoit un autel , *Ewhatta* , sur lequel on avoit offert en sacrifice un cochon rôti , du poids d'environ quatre-vingt livres. Nous y vîmes aussi quatre ou cinq coffres semblables à l'arche de l'alliance chez les Juifs , & que les Insulaires nomment *Ewharre no Eatua* , maisons de Dieu. M. Banks examina un de ces coffres, il y trouva une piece longue

de cinq pieds environ & épaisse de dix ou douze pouces : elle étoit enveloppée de nattes. Il rompit cette première enveloppe en plusieurs endroits ; mais il y en avoit une autre au-dessous faite de fibres de cacaotier , & si fortement tissue, qu'il ne put jamais la rompre avec ses doigts. S'apercevant du scandale qu'il causoit aux Insulaires , il l'abandonna ».

« DE ce tombeau nous allâmes visiter une grande maison qui en étoit à quelque distance. Entre des rouleaux d'étoffe & de plusieurs autres choses, nous aperçûmes un modèle de pirogue de trois pieds de longueur, où étoient attachées huit mâchoires humaines ; nous savions déjà que c'étoit-là des trophées de guerre. Tupia nous assura que ces mâchoires étoient celles des habitans même de l'Isle, que les guerriers de Bolabola avoient ainsi exposées, comme un monument de leur conquête ».

« LA

« LA nuit qui approchoit me ramena à bord. M. Banks & le Docteur Solander, qui continuèrent encore de se promener sur le rivage, virent un autre Ewharre-n-Eatua & un arbre dont le tronc, ou plutôt l'assemblage des tiges, avoit deux cens dix pieds de circonférence ».

« LE jour suivant, j'envoyai le Maître reconnoître la côte méridionale de l'Isle: je donnai ordre à un Contre-maître de sonder la baie où nous étions, & je m'embarquai dans la chaloupe pour prendre moi-même connoissance de toute la côte septentrionale. M. Banks alla à terre pour traiter avec les Insulaires & examiner les productions & les autres curiosités de la contrée ».

« Nous parvînmes à nous procurer dans cette partie de l'Isle une certaine quantité de fruits, tels que des cocos, des bananes, des iniams & quelques cochons avec un petit nombre de poules. Le pays ne parut ni si peuplé, ni

Tome I.

H h

si riche en productions qu'Otahiti, ni même qu'Huaheine. On peut bien y faire de l'eau & du bois, mais non pas commodément ».

« NOUS nous remîmes en mer sans avoir souffert aucune hostilité de la part des habitans de Bolabola, que, malgré les craintes de Tupia, nous résolûmes de visiter. A quatre heures dans l'après-midi du 25, nous n'étions qu'à une lieue d'Otaha, qui nous restoit au Nord soixante-dix-sept degrés à l'Ouest. Au Nord de la pointe méridionale de cette Isle, & du côté de l'Est, à un peu plus d'un mille du rivage, sont deux petites Isles, qu'on nomme *Toahoutu* & *Whennaia*, entre lesquelles il y a un canal qui conduit en-dedans du récif, dans une très-bonne rade ».

« MAIS je préférâi de passer par un large canal que j'apperçus entre Otaha & Bolabola. Le vent, qui étoit debout, m'obligea à tenir le large. Entre les cinq ou six heures du soir du 26,

je découvris une petite Isle basse située au Nord-quart-Nord-Ouest & à la distance de cinq lieues de Bolabola ; son nom est *Tubai* : elle ne produit , au rapport de Tupiá , que des cocos , & n'est habitée que par trois familles. Les habitans des Isles voisines viennent y faire la pêche sur ses côtes , qui sont très-poissonneuses ».

« LE vent continuoit de nous être contraire. Le 28 à six heures du matin , nous nous trouvâmes à l'entrée de la rade , qui est sur la côte occidentale d'Otaha. J'envoyai un bateau armé aux ordres du Maître pour la reconnoître & prendre les sondes , avec ordre , si le vent ne redevenoit pas favorable , de descendre à terre , & de traiter avec les naturels pour en obtenir des rafraichissemens. M. Banks & le Docteur Solander se mirent dans ce bateau & débarquèrent dans l'Isle , où ils achetèrent trois cochons , vingt-une poules , & une quantité d'iniams & de bananes ».

H h 2

« LA contrée ne parut pas si fertile qu'à Ulietea ; mais ses productions étoient de la même espece. Les habitants ne différoient pas de ceux des autres Isles. Ils saluent les étrangers avec les mêmes marques de respect que leur Roi, en se découvrant jusqu'à la ceinture ».

« LE bateau étant de retour, le Maître m'informa qu'il avoit trouvé sur cette côte une rade commode, où le mouillage étoit excellent depuis vingt-six jusqu'à seize brasses d'eau, fond de sable pur ».

« VERS les huit heures du matin du 29, nous étions sous le pic de Bolabola, montagne haute, escarpée & qui s'avance dans la mer. L'Isle est absolument inaccessible dans cette partie. Il étoit minuit avant que nous pussions doubler sa pointe méridionale. A huit heures du matin, nous découvrîmes une Isle qui nous restoit au Nord soixante-trois degrés à l'Ouest, distante

d'environ huit lieues. Son nom est *Manrua* : elle est fort petite & environnée d'un récif sans aucune coupure ; mais elle est habitée, & elle a les mêmes productions que les Îles voisines : le milieu s'élève & forme une montagne ronde visible à dix lieues de distance ».

« EN approchant de Bolabola, nous n'aperçûmes qu'un petit nombre d'Insulaires sur le rivage. Tupia nous dit que la plupart étoient allés à Ulietea. Nous nous trouvâmes près de la pointe méridionale de cette dernière Île dans l'après-midi, & au vent de quelques baies qui sont sur sa côte occidentale. Continuant d'être contrarié par les vents, je résolus de porter dans une de ces baies, quoique nous fussions déjà descendus sur l'autre côté de l'Île. Le 2 d'Août, nous y laissâmes tomber l'ancre par vingt-huit brasses d'eau d'un fond sablonneux. Nombre de pirogues arrivèrent aussitôt chargées de fruits,

de cochons & de poules, qu'ils nous cédèrent à très-bon prix ».

« DÈS què le vaisseau fut amarré, je descendis sur le rivage pour reconnoître une place propre à l'aiguade, & prendre du lest ; le vaisseau étant trop léger pour aller au plus près du vent ».

« MM. Banks & Solander passèrent la journée avec les Insulaires ; ils en furent très-satisfaits. Ces Indiens paroissoient les craindre & les respecter ; ils leur marquoient une entière confiance, & les regardoient comme des hommes qui avoient bien le pouvoir de leur faire du mal ; mais trop bienfaisans pour songer jamais à user de cette supériorité. Hommes, femmes, enfans s'empressoient autour d'eux & les suivoient par-tout. Si dans leur chemin il se trouvoit de l'eau ou d'autres mauvais pas, ils se disputoient la gloire de porter ces étrangers dans leurs bras ».

« CES Insulaires les conduisirent chez les principaux de l'Isle, où ils furent

reçus d'une manière nouvelle : ceux qui les accompagnoient se pressoient d'entrer, & se formoient sur deux haies pour leur laisser un passage libre. Dans les maisons on étendoit une longue natte ; ceux qui les avoient précédés étoient rangés des deux côtés, & la famille étoit assise tout au haut ».

« DANS la première maison ils trouvèrent quelques jeunes filles vêtues avec la plus grande propreté. Ces belles nymphes, sans quitter leur place, attendoient qu'ils vinssent à elles pour leur faire quelques présents ; c'étoit-là un devoir dont ils s'acquittoient avec plaisir : les graces naïves de ces jeunes & jolies personnes étoient encore rendues plus piquantes par la noble simplicité de leur parure ».

« IL y avoit une de ces jeunes personnes qui n'avoit pas plus de six ans. Sa robe étoit de couleur écarlate. Une grande quantité de cheveux tressés lui garnissoit la tête. Cet ornement, qu'ils

nomment *Tamou*, est à leurs yeux la chose du monde la plus précieuse. Elle étoit assise au haut d'une natte de trente pieds de longueur, sur laquelle aucun des spectateurs n'osoit mettre le pied. La jeune fille étoit appuyée sur le bras d'une femme d'environ trente ans, mais fraîche & d'une physionomie heureuse; c'étoit sans doute sa nourrice. Dans cette attitude, elle tendit la main pour recevoir quelques grains de rassade qu'on lui offrit; mais ce geste fut fait avec une grace qui auroit fait honneur à une Archiduchesse ».

« Ces honnêtes Insulaires étoient si enchantés des petits présens qu'on avoit faits à leurs filles, que quand MM. Banks & Solander se retirèrent, ils ne sçavoient comment leur marquer toute leur reconnoissance ».

« DANS une des maisons qu'ils visitèrent, un jeune homme, par l'ordre du maître, exécuta devant eux une danse qu'ils n'avoient pas encore vue.

Le danseur avoit sur sa tête un cylindre d'osier de huit pouces de diamètre, haut de quatre pieds, orné de plumes placées perpendiculairement, la pointe courbée en avant, & bordé de dents de requin & de ces belles plumes de queue d'oiseaux qu'on voit entre les tropiques : ainsi coëffé, il entroit en danse; tous ses mouvemens étoient lents & mesurés; souvent il tournoit la tête de manière à faire décrire un cercle à l'extrémité de son bonnet, & quelquefois il le jettoit en rasant le nez des spectateurs de si près, qu'ils étoient forcés de faire un pas en arrière; ce qui leur paroissoit très-plaisant, & causoit des éclats de rire sur-tout en présence d'étrangers ».

« Le lendemain je descendis à terre avec quelques personnes de l'équipage, & nous suivîmes le rivage vers le Nord: cette route étoit opposée à celle qu'avoient faite la veille MM. Banks & Solander. Notre dessein étoit d'acheter des

provisions , que les Insulaires nous cédoient plus volontiers & à meilleur prix dans leurs maisons qu'au marché ».

« DANS le cours de la promenade , nous rencontrâmes une compagnie de danseurs : ils nous arrêterent près de deux heures ; leurs jeux ne furent pas pour nous un médiocre amusement. La troupe étoit composée de huit danseurs hommes & femmes , & de trois tambours. Tupia nous assura qu'ils étoient tous d'un rang distingué dans l'Isle ; & que , quoiqu'ils allassent continuellement d'un lieu à un autre , comme les bardes d'Otaïti , ils n'acceptoient des spectateurs aucune gratification ».

« LES femmes avoient sur la tête une quantité considérable de tamou ou tresses de cheveux, ornées de différentes fleurs placées avec goût ; ce qui donnoit à leur coëffure un air d'élégance. Elles étoient nues jusqu'au-dessous de la gorge ; un voile noir leur ferroit le reste du corps ; deux touffes de plumes

noires, placées de chaque côté du sein, sembloient n'en dérober une partie, que pour donner à l'autre un nouveau prix. Leur habit étoit une piece d'étoffe plissée en fraise autour des reins, & tombant en une longue jupe qui leur couvroit les pieds ».

« LES danseurs, disposés d'abord sur deux lignes, les hommes vis-à-vis des femmes, s'ébranlent au son des instrumens, s'approchent les uns des autres & reculent en cadence ; bientôt ils se rapprochent, se frappent du ventre, s'entrelacent les bras, font plusieurs tours en se donnant des baisers, & s'éloignent en pirouettant, mais sans jamais perdre la mesure. Cette danse, comme on peut le croire, est d'une lubricité qui blesseroit l'éducation Européenne ».

« L'UNE de ces femmes avoit à une oreille trois perles dont l'une étoit très-grosse, mais si détériorée ; qu'elle n'é-

toit d'aucune valeur ; les deux autres étoient de la grosseur d'un pois médiocre ; la couleur & la forme en étoient très-agréables , quoiqu'en les perçant on les eût un peu endommagées. M. Banks voulut les lui acheter , & lui offrit tout ce qu'elle demanderoit ; mais il ne put lui persuader de s'en défaire à quelque prix que ce fut : toutes ses offres furent inutiles ».

« ENTRE les danfes , les hommes exécutèrent une espece de farce dramatique mêlée de déclamation & de danse ; mais nous étions trop peu versés dans leur langue pour comprendre le sujet de ces jeux comiques. Le lendemain , quelques-uns de l'équipage leur virent exécuter une espece de drame divisé en quatre actes ».

» ULIETEA étoit la patrie de Tupia ; il en avoit été un des Chefs subordonnés , & il y avoit possédé des biens considérables , dont l'avoient dépouillé

les guerriers * de Bolabola , qui en firent la conquête. Les habitans nous

* Dans le Journal de ce voyage , qui fut d'abord publié à Londres , on trouve une notice touchant Tupia & ces guerriers qui mérite d'être rapportée. Bolabola , célèbre par les victoires & la résidence du grand Roi Opoony , étoit auparavant inhabitée , parce que cette Ile n'est pour ainsi dire qu'une chaîne de roches pe- lées & stériles. Les Souverains d'Orahiti & des Iles voisines firent un lieu d'exil de cette Ile déserte : ils y releguèrent les criminels & tous ceux qui troubloient l'ordre de la société.

Cet usage dura plusieurs années ; mais le nombre des exilés s'accrut tellement par les transfuges qui vinrent s'y rendre volontairement pour se soustraire à la punition de leurs crimes , que les productions de l'Ile furent insuffisantes pour leur subsistance. La nécessité en fit des pirates , & ils se saisirent de toutes les pirogues qu'ils rencontrèrent.

Le gouvernement de ces brigands fut d'abord démocratique ; mais Opoony , leur présent Souverain , eut l'adresse de priver de leur liberté ses compagnons guerriers ; & , pour les empêcher de réfléchir sur son usurpation , autant que pour se venger du mépris avec lequel il avoit été traité par les Insulaires du voisinage , dont il se rendit maître en très-peu de tems.

Encouragé par ce succès , il vint débarquer sa petite armée victorieuse sur les côtes d'Unetea ; mais là il trouva de la résistance : les habitans , animés du desir de défendre leur patrie , leur liberté & celle de leur

confirmèrent tout ce qu'il nous avoit déjà dit de ses aventures ».

Chef qu'ils aimoient , arrêrèrent le progrès de ses armes. La guerre continua l'espace de trois ans avec des succès divers. Opoony devenu plus heureux, remporta sur eux de grands avantages , & tua leur Chef dans un combat.

Les habitans d'Ulietea ne perdirent point courage : retirés sur les hauteurs , ils donnèrent l'investiture de la souveraineté au jeune Prince , dont le pere avoit été constamment l'objet de leur amour : mais il fallut bientôt subir le joug du vainqueur : une bataille décisive mit enfin Opoony en possession de l'Isle entière.

Le jeune Roi prit la fuite, & vint demander un asyle aux Otabitiens, qui le reçurent avec joie & le traitèrent avec la plus haute considération. Ils lui assignèrent un terrain considérable pour le mettre en état lui & sa suite de subsister honorablement. Là il mena à-peu-près la même vie que Jacques II à Saint-Germain. 35

L'ambitieux Opoony étendit ses conquêtes dans plusieurs Isles voisines. Ces Isles sont devenues des dépendances de Bolabola, dont il fit la Métropole de son Empire, & sa résidence ordinaire. Opoony, devenu Prince souverain de vagabond & de chef de brigands, jouit dans une heureuse vieillesse du fruit de ses victoires.

Ulietea étoit, comme on l'a observé, la patrie de Tupia, qui étoit un des principaux de l'Isle. Dans le

Le jour suivant, Opoony, le Roi formidable de Bolabola, m'envoya un

dernier combat, qui fit subir à ses compatriotes le joug d'Opoony, il fut dangereusement blessé. Il se cacha d'abord dans les montagnes ; & dès qu'il fut guéri de ses blessures, il vint se rendre auprès du jeune Roi à Otahiti. Il s'insinua dans les bonnes grâces d'Oberea, qui étoit alors Régente. Il parvint à captiver tellement son estime, que cette Princesse le nomma Grand-Prêtre, & ne se conduisoit plus que d'après ses conseils.

Un si haut degré de faveur, qui le rendoit en quelque manière le premier Ministre du Royaume, lui suscita des ennemis. Tootahah, jeune Seigneur plein de courage, & qui s'étoit gagné l'estime de ses compatriotes par sa valeur, vit avec chagrin les progrès de la passion de la Régente sa belle-sœur pour un étranger. Il entreprit de la dépouiller de son autorité & de se faire nommer lui-même Régent, en qualité d'oncle du Roi encore mineur. Pour mieux réussir dans ce projet, il sema adroitement des divisions entre les habitans des deux péninsules.

Tupia, qui ne manquoit ni de jugement, ni de pénétration, prévint les desseins de son ennemi ; il en fit part à la Régente ; & lui conseilla, si elle étoit jalouse de conserver son autorité, de faire mourir secrètement Tootahah. Oberea ne put sans frémir écouter cet avis sangulaire ; elle refusa de s'y prêter. Tupia sentit les conséquences de ce refus ; il craignit pour sa propre vie ; & pour se mettre en sûreté, il se retira

Ambassadeur, qui me présenta de la part du Roi son maître trois cochons, quelques poules, plusieurs pieces d'étoffe, chacune d'environ vingt-cinq aunes, & une prodigieuse quantité de bananes, de cocos & d'autres fruits. Il m'informa que Sa Majesté étoit à

dans les montagnes, prétextant que sa mauvaise santé l'obligeoit à faire cette retraite.

Cependant les haines que l'artificieux Tootahah avoit semées entre les Insulaires des deux Royaumes éclatèrent. Les habitans d'Otahiti-Eti commencèrent les hostilités; & les fréquentes incursions qu'ils firent dans la grande péninsule causèrent les plus grands défordres.

Dans cette horrible confusion, les Otahitiens sentirent la nécessité de mettre à la tête du gouvernement un homme capable de faire renaître la paix & l'union entre les Insulaires, & ils se réunirent pour offrir la Régence à l'adroit Tootahah, comme il s'y étoit attendu.

Tootahah se voyant en possession de la place qu'il avoit secrètement brigüée, pardonna à Tupia, dont il estimoit les talens & respectoit le caractère sacerdotal : il le fit assurer qu'il pouvoit abandonner sa solitude, & reprendre ses fonctions sans aucune crainte : mais Tupia, à qui cette révolution caufoit un vif chagrin, saisit l'occasion du départ des Anglois pour abandonner une contrée où il ne se plaisoit plus.

Ulietea

Ulietea, & qu'elle se propoſoit le lendemain de me faire une viſite à bord.

« CE même jour, MM. Banks & Solander allèrent herboriſer dans les montagnes; ils y furent accompagnés d'un grand nombre d'Infulaires qui les conduiſirent par des ſentiers faciles & fréquentés. Des hauteurs, ils découvrirent diſtinctement l'autre côté de l'Iſle.

A leur retour, ils virent des Indiens qui s'exerçoient à ce qu'ils appellent l'*Erowhaw*. Ce jeu conſiſte à percer d'une lance légère dont la pointe eſt d'un bois très-dur, un blanc poſé à une certaine diſtance. Ils n'excelloient pas dans cet amuſement, pour lequel ils paroiſſoient paſſionnés; car en douze coups, ils touchoient à peine une fois le but, qui étoit une jatte de bois de bananier, à environ ſoixante pieds de diſtance ».

« LE lendemain nous reſtâmes à bord, dans l'attente de la viſite du

grand Roi Opoony, qui ne vint pas ; mais il nous dédommagea de sa présence, en nous envoyant une compagnie beaucoup plus agréable : c'étoit trois jeunes filles d'une rare beauté, chargées de demander un présent en retour de celui qu'avoit fait Sa Majesté. Peut-être sa défiance ne lui permettoit-elle pas de se risquer à notre bord, ou peut-être crut-il cette séduisante ambassade plus propre à piquer notre générosité. Quoi qu'il en soit, nous regretâmes peu sa personne, & l'accueil que nous fîmes aux belles ambassadrices passa leurs espérances ».

« ASSURÉS que le grand Roi ne viendrait pas à notre bord, nous résolûmes dans l'après-midi d'aller rendre nos hommages à Sa Majesté. Comme il étoit le Roi des guerriers de Bolabola, le conquérant d'Ulietea & la terreur de toutes les Isles voisines, nous nous attendions à voir un Prince dont

l'air, la taille, le port annonceroient un héros; mais nous ne vîmes qu'un chétif vieillard, foible, débile, que l'âge avoit flétri & rendu presque aveugle : sa lenteur stupide sembloit faire croire que son esprit n'avoit pas souffert moins d'altération que son corps ».

« IL ne nous reçut pas avec cet appareil & les formalités qu'avoit affectés Tootahah : nous lui fîmes un présent qu'il accepta avec joie ; & à l'instant il nous fit remettre un cochon ».

« INFORMÉS qu'il avoit fixé sa principale résidence à Otaha, nous lui dûmes que nous étions dans le dessein de visiter cette Isle le lendemain, & que nous serions flattés qu'il voulut nous y accompagner. Opoony nous assura qu'il se feroit un plaisir de ce que nous paroissions desirer ».

« LE jour suivant, de très-bonne heure, nous nous embarquâmes dans deux bateaux pour Otaha, & nous prîmes sur notre chemin Sa Majesté qui

étoit déjà sur le rivage à nous attendre dans sa pirogue. En débarquant à Otaha, je lui fis présent d'une hache, dans l'espérance qu'il disposeroit ses sujets à nous vendre les provisions qui nous étoient nécessaires : mais en cela notre attente fut trompée ; nous le quittâmes sans pouvoir nous procurer un seul article ».

« JE rangeai la côte en tirant vers le Nord de l'Isle, & l'autre bateau prit la route opposée. En côtoyant le rivage, je fis l'acquisition de six cochons, d'autant de poules & d'une certaine quantité de bananes & d'iniams. Ayant pris connoissance des différentes baies & anses de cette partie de l'Isle, & les relevemens de toute la côte, nous vîmes rejoindre l'autre bateau, & nous rentrâmes à bord vers les dix heures du soir ».

« M. BANKS n'avoit pas été de cette partie : il étoit resté à bord pour traiter avec les Insulaires d'Ulietea, qui étoient

arrivés avec plusieurs pirogues chargées de diverses provisions. Dans l'après-midi, il descendit sur le rivage avec son Dessinateur pour prendre le dessin des habits des Danseurs que nous avions vus la veille.

« IL retrouva la même troupe augmentée d'une nouvelle Danseuse. Les danses furent exactement les mêmes que le jour précédent ; mais les farces ou les parades des hommes furent un peu diversifiées. Il en vit exécuter cinq ou six, qui avoient beaucoup de ressemblance avec nos ballets pantomimes ».

« LE jour suivant, il retourna à terre avec le Docteur Solander : ils se rendirent au lieu où se trouvoit la troupe des Danseurs, qui étoit à deux lieues plus loin. Ils virent exécuter un plus grand nombre de danses & de farces. Les parades furent toutes différentes les unes des autres : dans l'une les Acteurs étoient divisés en deux bandes distinguées l'une de l'autre par la cou-

leur de leurs habits, bruns & blancs. La bande brune représentoit un maître & ses domestiques; la troupe blanche une compagnie de voleurs ».

« LE maître laissoit sous la garde de ses valets une corbeille remplie de différentes provisions : la danse du parti blanc consistoit en plusieurs expédiens pour voler la corbeille ; & celle de la troupe brune dans les précautions pour faire manquer le succès. Bientôt les gardiens de la corbeille se rangèrent tout autour , & s'appuyant dessus , parurent s'endormir. L'occasion étoit trop favorable pour n'être pas saisie par les voleurs : ils s'approchèrent sur la pointe des pieds, & soulevant doucement les dormeurs, ils enlevèrent leur proie. Les valets ne tardent pas à s'éveiller, & la disparition de la corbeille les jette dans la plus grande surprise. Là finit la danse, sans autre recherche de la corbeille perdue ».

« L'UNITÉ d'action, de tems & de lieu étoit assurément observée dans

cette petite piece dramatique, conforme en cela aux regles les plus sévères de la critique ; & nos amateurs de la simplicité auroient vu avec un vrai plaisir ce petit spectacle qui s'accorde si parfaitement avec leur goût ».

« AYANT été retenus dans la rade d'Ulietea jusqu'au 9, nous abandonnâmes la résolution que nous avions prise de visiter Bolabola , sçachant déjà qu'elle étoit d'un très-difficile accès ».

« CES six Isles, Ulietea, Otaha, Bolabola, Huaheine, Tubai & Maurua étant contigues l'une à l'autre, nous les nommâmes les *Isles de la Société* : mais nous ne crûmes pas devoir leur donner d'autres noms particuliers que ceux sous lesquels elles sont connues des naturels.

« LA position de ces Isles est entre seize degres dix minutes, & seize degres cinquante-cinq minutes de latitude Sud ; & entre deux cens vingt-six degres trente-trois minutes, & deux cens

vingt-cinq degrés trente minutes de longitude ».

« ULIETEÀ & Otaha sont à deux milles de distance l'une de l'autre, & se trouvent renfermées dans une même enceinte ; c'est un récif de roche de corail. Ce récif forme plusieurs rades excellentes : ses passes sont très-étroites ; mais le vaisseau une fois en-dedans est à l'abri de tous les dangers ».

« ON a déjà parlé des havres qui sont sur la côte de l'Est ; il y en a trois autres sur la côte occidentale, qui est d'une plus grande étendue. La plus septentrionale, qui est celle où nous étions à l'ancre, est appelée *Ohamaneno*. Le canal qui conduit dans cette rade a près d'un mille de large, & il est entre deux Isles basses & sablonneuses placées du côté le plus septentrional : entre les deux Isles, on a un très-bon ancrage sur vingt-huit brasses d'eau d'un fond doux. Cette rade, la plus petite des trois, est préférable aux deux autres :

elle est située dans la partie la plus fertile de l'Isle, & elle est très-commode pour y faire de l'eau & du bois. Les deux autres, au Sud de celle-ci, ne sont pas fort distantes de la pointe méridionale de l'Isle. On trouve dans l'une & dans l'autre un très-bon mouillage, depuis dix jusqu'à quinze brasses d'eau : elles sont aussi reconnoissables par trois petites Isles boisées qu'on voit à leur entrée »,

« OTAHA présente une baie très-commode sur la côte de l'Est, & une autre sur la côte de l'Ouest. On nomme *Ohamene* celle qui est sur la côte orientale, & l'autre reçoit le nom d'*Oherurua*. Cette dernière est vaste ; l'ancrage y est bon entre vingt & vingt-cinq brasses d'eau. La coupure dans le récif, qui en forme l'entrée, a près d'un quart de mille de largeur ; mais les bords en sont très-escarpés, comme dans le reste du récif : il n'y a en cet endroit d'autres dangers que ceux qui sont visibles ».

« BOLABOLA est à dix lieues & au Nord-Ouest-quart-Ouest d'Otaha. Cette Ile est par-tout bordée d'un récif & de plusieurs Iflots qui forment ensemble un circuit d'environ huit lieues. On prétend qu'il y a au Sud-Ouest de l'Ile une coupure dans le récif, dont le canal conduit dans un excellent havre. Ses terres sont très-élevées & se terminent en un double mont d'inégale hauteur, dont les cîmes se perdent dans les nues ».

« LES terres d'Ulietea & d'Otaha sont montueuses, rompues & irrégulières, à l'exception des bords de la mer, où regne une lisière basse & unie; mais ce mélange de plaines, couvertes de belles plantations, & de montagnes couronnées d'arbres & de verdure, qui laissent quelquefois entrevoir l'aride nudité du roc, présente ce beau désordre de la nature dont le coup-d'œil est si agréable ».

« D'ULIETEA nous fîmes voile au

Sud , dans le deſſein de reconnoître l'Isle d'*Oheteroa*, que connoiſſoit encore *Tupia*. Le 13 avant midi, nous eûmes la vue de cette terre dans le Sud-Eſt. A ſix heures du ſoir, nous en étions à la diſtance de trois lieues environ : je diminuai de voiles , & je courus pluſieurs bords dans la nuit ſans écarter la terre. Dès que l'horifon fut éclairé par les rayons du jour naiſſant, je gouvernai ſur la terre , en cherchant à gagner au vent de l'Isle. Nous apperçûmes bientôt un petit nombre d'Inſulaires ſur le rivage ».

« JE fis partir un bateau armé ſous les ordres de M. Gore , pour deſcendre à terre & apprendre des naturels s'il y avoit un bon mouillage dans une rade que nous avions en vue , & quelles Iſles étoient plus au Sud. MM. Banks & Solander voulurent être de la deſcente , & ils firent embarquer avec eux *Tupia*, pour prendre plus aiſément langue ».

« EN s'approchant, ils observèrent que les Indiens étoient armés de longues piques. Comme ils ne vouloient atterrir qu'après avoir doublé une pointe qui s'étendoit à une petite distance, ils côtoyèrent le rivage; ce qui fit croire aux Insulaires qu'ils leur avoient inspiré de la crainte. Ils étoient au nombre d'environ soixante, tous assis sur le bord de la mer, à l'exception de deux qui suivoient les mouvemens du vaisseau ».

« CES deux Indiens, las de suivre le bateau à la course, sautèrent dans la mer & nagèrent pour y arriver; mais on les laissa loin derrière : deux autres parurent, firent des efforts pour l'atteindre, & ce fut encore sans succès. Un cinquième ayant pris de l'avance sur le bateau, se jeta à la nage & l'atteignit. M. Banks pressa l'Officier de le laisser entrer, s'imaginant que c'étoit une occasion favorable de gagner la confiance d'un peuple qui les regardoit comme ennemis, à en juger sur les

apparences ; mais il refusa d'entrer, & on le laissa derrière, ainsi qu'un sixième qui l'avoit suivi ».

« QUAND le bateau eut doublé la pointe, tous ceux qui l'avoient suivi s'étoient désistés de leur poursuite; alors il entra dans une grande baie au fond de laquelle étoit un autre corps d'Indiens armés de lances comme les premiers. Nos gens se disposèrent à descendre, & vinrent attaquer la terre. Dès qu'ils furent à portée de se faire entendre des Indiens, ils leur crièrent qu'ils étoient amis, & que s'ils vouloient s'approcher, ils leur donneroient des clous qu'ils leurs montroient ».

« LES Insulaires, après avoir un peu hésité, vinrent au bateau, & prirent avec une satisfaction apparente les clous qu'on leur avoit offerts; mais en moins d'une minute, ils parurent avoir formé le dessein de se saisir du bateau. Trois d'entr'eux sautèrent dans la barque : en s'élançant ils avoient écarté la pirogue,

que les autres ramenèrent dans le dessein de soutenir leurs compagnons ».

« LE premier qui entra dans le bateau se trouva à côté de M. Banks, & lui prit à l'instant sa poudrière dans sa poche. M. Banks la lui ayant arrachée des mains avec peine, s'efforça vainement de le faire sauter par-dessus bord; le robuste Indien garda son poste. L'Officier voulut l'effrayer d'un coup de fusil; mais l'amorce ne prit point. Il donna ordre à deux Soldats de faire feu. A cette décharge, les Indiens s'élançèrent dans la mer. Un des Soldats, par poltronnerie ou par cruauté, tira un coup de fusil à l'un de ceux qui se fauvoient à la nage : la balle lui rasa le front : heureusement la blessure fut légère; car il rejoignit la pirogue, & y parut tout aussi actif que les autres. La pirogue regagna le rivage où s'étoient assemblés près de deux cens Indiens ».

« LE bateau voulut les suivre; mais le rivage étoit bordé d'une bature où

la lame s'élevoit à une hauteur prodigieuse. L'Officier jugea plus prudent de côtoyer , jusqu'à ce qu'on trouvât un endroit plus commode pour l'abordage ».

« AU moment où la pirogue débarqua , les Indiens se rassemblèrent autour d'elle pour s'informer des détails de l'évènement : bientôt un seul Insulaire suivit le bateau à la course , & lorsqu'il fut vis-à-vis , il commença à danser en branlant sa lance , & appelant les gens du bateau d'un ton glapissant ; ce qui , selon Tupia , étoit un défi d'accepter un combat singulier ».

« LE bateau prolongeoit toujours le rivage , & le champion suivoit , continuant de défier le plus hardi de venir le combattre. Ne découvrant point d'endroit plus commode pour l'abordage , que celui où s'étoit rendue la pirogue , M. Gore retourna pour y débarquer , espérant que si la descente étoit impraticable , on pourroit néan-

moins entrer en conférence avec les Indiens, & faire quelques échanges ».

« COMME le bateau ramoit lentement en retournant le long du rivage, un nouveau champion vint sur le bord de l'eau, & branlant sa pique d'un air menaçant, il proposa un cartel au premier qui seroit tenté de se mesurer avec lui. Il paroissoit plus formidable que l'autre : il portoit un grand bonnet fait de plumes nuancées des plus brillantes couleurs ; il avoit le corps couvert de diverses bandes d'étoffe, jaunes, rouges & brunes. Ce fier-à-bras ; que nous nommâmes Arlequin, tout en poussant des cris terribles, entra en danse, & figura avec plus de légèreté, de souplesse & d'agilité que le premier ».

« UN personnage plus grave s'avança ensuite sur la grève, & hélant les gens du bateau, il demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Tupia répondit dans le même langage, qu'ils venoient d'Otahiti ?

d'Otaïti. Les trois Indiens marchèrent alors tranquillement le long du rivage jusqu'au lieu où quelques autres étoient assemblés. Là ils s'arrêtèrent ; & après un moment de conférence ; ils commencèrent à prier à haute voix. Tupia nous annonça comme des amis ; mais ils répondirent qu'ils n'étoient point les nôtres : leur prière faite , on leur dit que s'ils vouloient mettre bas leurs armes , nous irions à terre pour traiter avec eux : ils y consentirent , à condition que nous quitterions nos mousquets pour descendre à terre. Cette condition ne pouvant pas être acceptée , la négociation parut d'abord se rompre ; mais l'instant d'après , ils s'approchèrent de la chaloupe , proposèrent de traiter de quelques piéces d'étoffe & de leurs armes. Comme ils ne donnoient aucune espérance de nous apporter des provisions , à moins que le bateau ne voulut s'exposer à travers les lames & un canal étroit pour atterrir ,

M. Gore crut cette tentative trop périlleuse & revint à bord ».

« LE vaisseau & le canot avoient fait à eux deux le tour de l'Isle : n'ayant découvert ni ports , ni mouillage , & voyant par les dispositions des Insulaires , qu'il étoit impossible , sans en venir à des extrémités funestes , de tenter une descente , je crus devoir abandonner ce dessein ».

« LA baie où le bateau étoit entré se trouve sur la côte occidentale de l'Isle. Quoique le fond soit de roche couverte de vase , l'eau est si limpide qu'on voit très-distinctement à vingt-cinq brasses de profondeur ».

« CETTE Isle gît par les vingt-deux degrés vingt-sept minutes de latitude Sud , & les deux cens vingt-six degrés quarante-trois minutes de longitude. Sa circonférence est d'environ trente milles : ses terres sont plus élevées que basses : elle ne paroît être ni si peuplée ni si fertile qu'aucune de celles que

nous avions vues dans ces parages. Cette Ile n'est point, comme les autres Isles voisines, environnée d'un récif».

« LES Insulaires sont de haute taille, bien proportionnés, robustes & pleins de vigueur ; leur couleur est bronzée. Ils sont dans l'usage de se faire piquer la peau : ces traits, d'un bleu foncé, forment sous les aisselles des taches larges comme la main, dont la bordure est en festons. Sur les bras & les jambes sont imprimés plusieurs traits en ligne circulaire ; mais ils ne se peignent aucune autre partie du corps ».

« LEUR vêtement differe de celui des Otahitiens & des habitans des Isles de la Société, tant par la forme que par la préparation de l'étoffe dont il est fait. La matière de leurs étoffes, est comme dans les Isles précédentes, l'écorce d'arbre. La plupart des pieces que nous avons vues étoient teintes d'un jaune brillant. Le côté le plus beau étoit recouvert d'une espece de vernis

rouge ou brun , sur lequel étoit une *rayeure* diversifiée , mais régulière. Si le vernis étoit rouge , les raies étoient noires ; & blanches sur le vernis couleur de mine de plomb. Leurs habits ne descendent pas au-dessous des genoux : la seule façon de ces habits est de les coudre à grands points tout autour , & d'y faire dans le milieu une ouverture pour y passer la tête. Cette draperie est serrée autour des reins par une bande de toile jaune qui , passant derrière le cou , se croise sur la poitrine & s'attache autour des hanches sur une ceinture rouge ; ce qui leur donne un air belliqueux. Quelques-uns portent des bonnets faits de plumes d'oiseaux ; d'autres une espece de turban d'étoffe blanche , ou de couleur de mine de plomb ».

« LEURS armes sont la lance & une espece de massue. La lance est faite d'un bois très-dur , parfaitement poli & pointu à un bout. Quelques-unes avoient

une longueur de vingt pieds, sans avoir plus de trois doigts d'épaisseur. La massue, qui est aussi une pique, est faite du même bois : sa longueur est d'environ six pieds ; elle est polie comme la lance, & se termine en une lame pointue ».

« DES nattes en plusieurs doubles ; qui les couvrent du cou jusqu'à la ceinture , leur servent de défense contre ces armes , moins dangereuses que celles de la même espèce que nous avons vues en d'autres Isles ; car les lances y étoient armées d'un aiguillon de requin , & les piques beaucoup plus pesantes ».

« LEURS pirogues , moins grandes que celles des autres Isles , étoient mieux travaillées & plus ornées. Les figures sculptées sur le devant de ces pirogues étoient assez bien dessinées : entr'autres décorations, nous avons vu une guirlande de petites plumes , qui bordoit les côtés de la pirogue de l'avant

à l'arrière, & dont la pointe flottoit sur la surface de l'eau ».

« TUPIA nous parla de plusieurs autres Isles, situées à différentes distances, entre le Sud & le Nord-Ouest. Il nous fit aussi la description d'une Isle plus plus considérable que toutes les autres, & qu'il appelloit *Manna*, l'Isle de l'Oiseau; elle est au Nord-Est d'Oheteroa, & à trois jours de marche pour une pirogue. Il paroissoit fort desirer que nous fissions voile à l'Ouest; & il nous décrit plusieurs Isles dans cette direction, qu'il disoit avoir visitées : mais j'étois résolu de courir au Sud, & d'aller à la recherche d'un continent, sans perdre le tems davantage à reconnoître d'autres Isles que celles qui se rencontreroient sur notre route ».

Fin du Tome premier.

CHAP. 1.





T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce premier Volume.

*I*NTR O D U C T I O N. Page 1

CHAPITRE PREMIER. *Description de la
Terre de Feu & du Détroit de le
Maire.* 5

CHAP. II. *Description des habitans de
la Terre de Feu ; ses productions, sa
température.* 18

CHAP. III. *Observation sur la Terre
de Davis ; description des Isles ,
qu'on suppose avoir été vues par
Quiros.* 46

CHAP. IV. *Découverte de l'Isle du Roi
Georges, ou d'Otahiti.* 108

§ 20 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. V. *Curieux incidens ; expédition dans l'Isle ; départ des Anglois.* 147

CHAP. VI. *Arrivée des François à Otahiti ; leur séjour dans l'Isle.* 169

CHAP. VII. *Seconde arrivée des Anglois à Otahiti ; réception que leur font les Insulaires.* 184

CHAP. VIII. *Choix d'une place propre à la construction d'un fort & d'un observatoire ; incident funeste ; manière d'ensevelir les morts ; musique.* 200

CHAP. IX. *Expédition dans la partie orientale de l'Isle ; entrevue avec la Princesse Obérea ; description du fort.* 218

CHAP. X. *Construction d'un observatoire ; variété d'incidens ; description d'une lutte ; visite d'Obérea.* 239

TABLE DES CHAPITRES. 521

CHAP. XI. *Singularité d'une visite de deux Indiennes ; observation sur une autre singularité de ces Insulaires ; incidens.* 266

CHAP. XII. *Aventures singulières ; amusement extraordinaire des Indiens ; observation du passage de Vénus.* 280

CHAP. XIII. *Description des cérémonies funèbres ; nouveaux incidens.* 299

CHAP. XIV. Circonnavigation de l'Isle ; divers incidens qui en résultent ; description d'un tombeau. 319

CHAP. XV. Description de la rivière de Matavai ; observations minéralogiques ; incidens inattendus. 356

CHAP. XVI. *Description particulière de l'Isle ; ses productions ; ses habitans ; leurs mœurs & coutumes.* 372

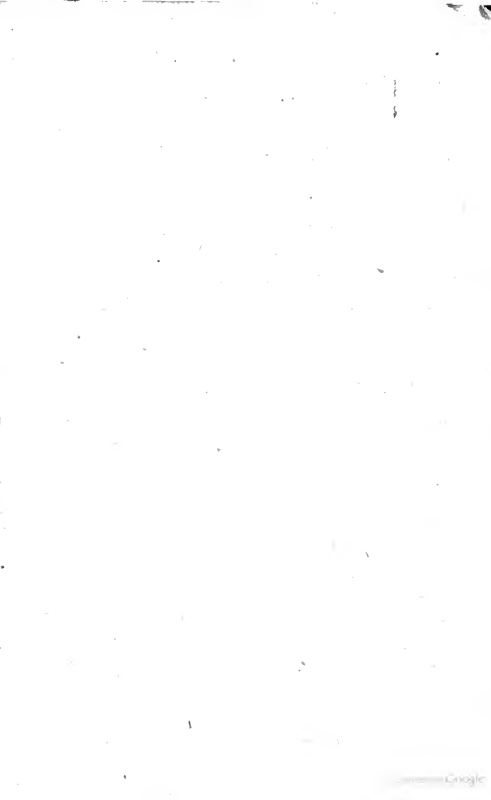
CHAP. XVII. Manufactures ; construction des bateaux ; navigation. 418

522 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XVIII. *De quelques usages les plus intéressans ; du Langage, de la Religion & du Gouvernement d'Ota-
hiti.* 450

CHAP. XIX. *Description de quelques Isles situées dans le voisinage d'Ota-
hiti ; détails intéressans sur les mœurs
des Insulaires.* 470

Fin de la Table des Chapitres.



FAUTES A CORRIGER.

Dans le premier Volume.

- P. 1, lig. 8, fossilles, lis. fossiles.*
P. 20, lig. 6, imbarbes, lis. imberbes.
P. 22, lig. 6, brulant, lis. brulans.
P. 71, lig. 3, pourroit, lis. pouvoit.
P. 320, lig. 19, étoient, lis. avoient été.
P. 408, lig. 21, points, lis. poings.

Dans le second Volume.

- P. 9, lig. 9, qu'on ait, lis. qu'on eût.*
P. 249, lig. 21, je n'eusses, lis. je n'eusse.
P. 276, lig. 2, de nouvelle, lis. de la nouvelle.
P. 292, lig. 12, formoient, lis. formoit.
P. 297, lig. 7, médiocrement; élevée, lis. médiocrement élevée.
P. 300, lig. 13, fourniroit, lis. eût fourni.
P. 355, lig. 20, le lesté, lis. le lest.
P. 362, lig. 7, bat, lis. bat, espece de chauve-souris.
P. 395, lig. 12, distille, lis. distile.
P. 433, lig. 5, filioles, lis. folioles.
P. 444, lig. 15, l'iniams, lis. l'iniam.











